

# Le Samedi

VOL. X. No 51  
MONTREAL, 20 MAI 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c



PRINTEMPS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

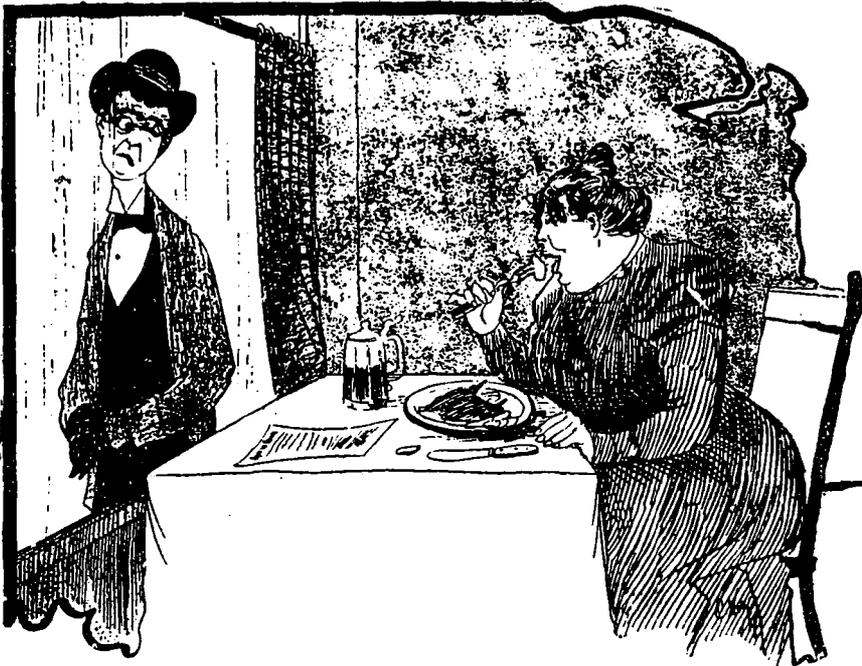
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 MAI 1899

## LE SUPPLICE DE TANTALE



—Plaiguez le malheureux !

## L'AMOUR

(Suite)

Aimer est tout, l'amour est Dieu.—LÉON GOZLAN.

x

L'amour est entièrement à celui qui aime ; l'aimé n'est qu'un prétexte.  
ALP KARR.

x

L'amour est le médiateur du monde et le rédempteur de toutes les races humaines.—MICHELET.

x

L'amour est la seule chose ici-bas qui ne veuille d'autre acheteur que lui-même.—SCHILLER.

x

L'amour est une chose oisive, ennemie du travail, occupée de miroirs et de chevelures blondes.—EURIPIDE.

x

L'amour est un océan incommensurable où les esprits incomplets voient de la monotonie, où les grandes âmes s'abîment dans de perpétuelles contemplations.—DE BALZAC.

x

L'amour est une divinité jalouse qui s'irrite dès qu'on cesse de la craindre, et l'on aime quelquefois seulement parce qu'on a promis de ne pas aimer.—ALFRED DE MUSSET.

x

L'amour est un enchantement ; jouissons-en sans chercher à connaître le charme qui nous amuse et qui nous séduit. Anatomiser l'amour c'est vouloir s'en guérir. Orphée le perdit pour avoir voulu le connaître.

NINON DE LENCLOS.

x

L'amour est spiritualiste, et dans tout ce que nous demande la vie de l'objet aimé, il ne voit rien que de l'esprit. Les nobles et hauts résultats que ces humbles soins obtiennent, les élèvent, les ennoblissent et les rendent chers et doux.—MICHELET.

(A suivre)

Pensées recueillies par  
JULES BOURBONNIÈRE.

## UN BÉBÉ PRÉCOCE

*Le frère Jean.*—Ainsi le bébé n'est âgé que de quatre jours et il est absolument brillant pour son âge.

*La sœur Marie.*—Brillant ! Ce n'est pas le mot. C'est un phénomène qui respire aussi régulièrement qu'une personne de cinquante ans.

## BIEN ÇA

*La petite Alice.*—Papa, n'est-ce pas du nom de cyaique qu'on désigne un homme qui est fatigué du monde ?

*Le papa.*—Oui, et aussi de qui tout le monde est fatigué.

## DÉPENSE INUTILE

*Le courtier en librairie.*—Laissez-moi vous vendre une encyclopédie ; c'est la meilleure sur le marché, elle contient...

*Le notaire.*—Je n'en ai pas besoin. Je suis marié à une québécoise.

## GRAVE QUESTION

*Alice (5 ans).*—Dites, maman ?

*Maman.*—Qu'est-ce, ma chérie ?

*Alice.*—Vous savez, maman, vous dites que Charles ressemble à grand-papa, Marica à papa, Hélène à tante Louise, moi à vous et le bébé à mon oncle Henri. Maintenant, ce que je voudrais savoir, c'est si le bon Dieu fait les bébés spécialement pour certaines familles, comme les modistes font les robes ou s'il les fait et ensuite s'il les donne aux gens à qui ils ressemblent ?

## ÉVIDENCE

*Rouleau.*—Je dis qu'un vieil ami est toujours le meilleur après tout et je puis le prouver.

*Bouleau.*—Comment cela ?

*Rouleau.*—Où trouverez-vous un nouvel ami qui soit resté avec vous aussi longtemps qu'un vieux.

## CE QU'IL AVAIT DIT

*Alice (qui a quelques talents musicaux).*—Ainsi, il a parlé de moi. Qu'a-t-il dit ?

*Sa meilleure ennemie.*—Il a dit que tu n'es jamais aussi séduisante que quand tu quittes le piano.

## BONNE PRÉCAUTION

*Mme Bouleau.*—Maintenant vous viendrez me voir cette semaine, bien sûr. Venez jeudi, je vous attendrai.

*Mme Rouleau.*—J'essayerai, mais s'il pleuvait jeudi ! vous savez...

*Mme Bouleau.*—S'il pleut jeudi, venez mercredi alors.

## CE QU'ELLE AURAIT

*Le maître.*—Tu es horriblement faible sur les chiffres, Tommy, voyons ! Avance et dis moi vite : Si ton papa donnait à ta maman un billet de dix piastres et ensuite un billet de cinq piastres, qu'est-ce qu'elle aurait ?

*Tommy.*—Une syncope, monsieur.

## A SITUATION NOUVELLE DISCOURS NOUVEAUX

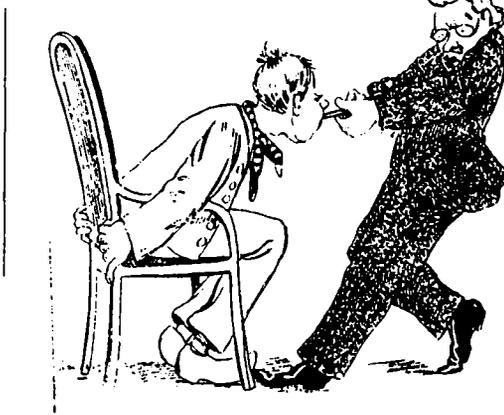


*Monsieur.*—Ouch ! Wow ! Tonnerre de tonnerre !...

*Ma tante (indignée).*—Mon père n'a jamais de sa vie juré en ma présence.

*Monsieur (tout aussi indigné).*—Alors, ton père ne s'est jamais de sa vie en ta présence brûlé les doigts sur un fer à repasser.

LA MACHOIRE DE GUEURDOUCHE



I  
Notre ami Gueurdouche avait mal aux dents ; il alla chez le dentiste Tirafond qui, après des efforts infructueux,...

II  
...se décida à prendre une forte tenaille afin d'extraire la molaire récalcitrante.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
DDXXXVI

LE SOULIER DE CORNEILLE

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris, Au milieu des passants, du tumulte et des cris, La tête dans le ciel, et le pied dans la fange, Cheminaient à pas lents une figure étrange. C'était un grand vieillard, sévèrement drapé, Noble et sainte mièrre, en son manteau râpé ! Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes, Rappelèrent les fiertés des plus mâles estampes ; Et l'on eut dit, à voir ce masque souverain, Une médaille antique à frapper en airain. Chaque pli de sa joue, austèrement creusée, Semblait continuer un sillon de pensée, Et dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui, On sentait que l'éclair autrefois avait lui. Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.

Le roi soleil alors illuminait l'Europe, Et les peuples baissaient leurs regards éblouis Devant cet Apollon, qui s'appelait Louis. A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles ; Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles. Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier, Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier. Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne, Ce soulier recousu me gêne tout ton règne. A ton siècle en perruque et de luxe amoureux Je ne pardonne pas Corneille malheureux ; Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe ; De la pourpre, où ton faste à grand pli s'enveloppe, Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli, S'éteignant pauvre et seul dans l'ombre et dans l'oubli.

THÉOPHILE GAUTIER.

RENCONTRE

Sur le boulevard, un jeudi ; deux bandes d'enfants, deux orphelinats passent en sens inverse, se croisent ; garçonnets d'un côté, fillettes de l'autre ; costumes pauvres ; robes marron avec des guimpes blanches et des coiffes antiques pour les filles ; blouse bleu foncé et béret bleu pour les garçons. Les filles sont conduites par des sœurs grises, les garçons par des prêtres. Au moment où les pensionnats défilent coude à coude, un des garçons hésite, fait un pas hors des rangs vers une des fillettes qui se retourne et trébuche, n'osant pas s'arrêter. Paie, comme si leurs regards les attiraient invinciblement l'un vers l'autre, le frère et la sœur se rejoignent, s'étreignent, et, sans s'être dit un seul mot, se séparent.

Et pendant qu'ils reprennent leur place à la file, ceux qui les conduisent, la religieuse, le prêtre, gravement, se saluent. EMILE POUVILLON.

CHACUN SON TOUR

Le juge.—Avez-vous vu partir le coup de fusil ?

Le témoin.—Non, monsieur, je l'ai seulement entendu.

Le juge (sévèrement).—La preuve n'est pas suffisante. Descendez !

Le témoin quitta la boîte, mais à peine eut-il le dos tourné qu'il se mit à rire d'une façon tout à fait irrévérencieuse.

Le magistrat, indigné d'un tel mépris de cour, le rappela et lui demanda pourquoi il se permettait de rire ainsi en cour.

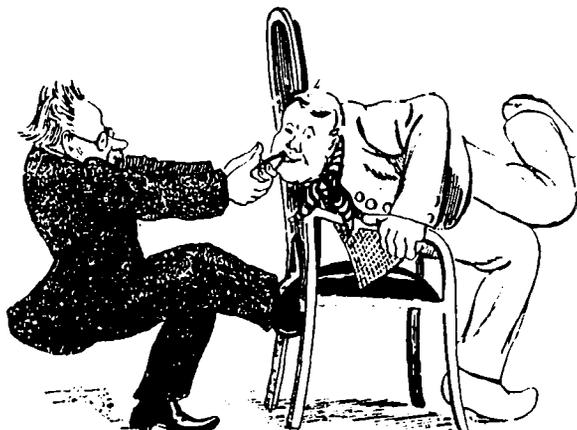
Le témoin.—Votre Honneur m'a-t-elle va rire ?

Le juge.—Non, monsieur, mais je vous ai entendu.

Le témoin.—La preuve n'est pas suffisante.

Et cette fois tout le monde rit, excepté le magistrat.

LA MACHOIRE DE GUEURDOUCHE — (Suite et fin)



III  
Mais Gueurdouche a une machoire de mastotide et tous les efforts de l'artiste aboutirent à...



IV  
...une élatante rupture. Ce n'était pas la machoire de Gueurdouche qui avait cédé, mais la tête de la tenaille. Voyez, plutôt !

IL NE FALLAIT RIEN PERDRE

La maman.—J'espère que vous avez pelé vos pommes avant de les manger ?

Les enfants.—Oh, oui, maman.

La maman.—Et qu'avez-vous fait des pelures ?

Les enfants.—Nous les avons mangées après.

IL SUIVAIT DE TRÈS PRÈS

Gigoleau.—Mon fils suit la profession médicale.

Biffin.—Où a-t-il étudié ?

Gigoleau.—Oh ! il n'est pas docteur ; il est entrepreneur de pompes funèbres.

A QUOI MÈNE LA PHOTOGRAPHIE

Joseph (photographe amateur).—C'est cela ! Un autre c'iché gâté.

Angéline.—Qu'est-ce qui l'a gâté ?

Joseph.—La lumière de vos yeux.

Le résultat a été : Fiançailles.

PAS D'OBSTACLES

Henri.—Jettes donc une pierre à ce Chinois qui passe.

Jules.—Il est bien trop loin. Elle ne se rendrait pas à mi chemin.

Henri.—Alors jettes lui en deux.

PAS DÉCIDÉ

Alice.—Papa, ce piano est horriblement faux.

Le père.—Oui, je crois que tu ferais mieux de ne pas jouer tant qu'il n'aura pas été accordé.

Alice.—Et quand le feras-tu accorder ?

Le père.—Oh ! dans un an ou deux.

UN ÉCLAIRCISSEMENT

"Sergent, qu'est-ce que cette graisse qui est dans des terrines jaunes, chez le marchand de comestibles ?

—De la graisse, simplet ! C'est du pâté de foie gras, ce qu'il y a de plus délectable ; ça coûte 27 fr. la demi-livre sans les truffes.

—Oh ! et avec les truffes ?

—Au poids de l'or.

—Que vous en avez mangé, vous, sergent ?

—Approximativement.

—Je ne sais pas ce que ça veut dire.

—Ça veut dire que je n'en ai pas mangé personnellement moi-même ; mais j'avais dans les temps un camarade de chambre, qui avait un pays qui était brossier d'un capitaine qui en mangeait très souvent.

—En ce cas, sergent, ça n'a pas dû vous peser beaucoup sur l'estomac."

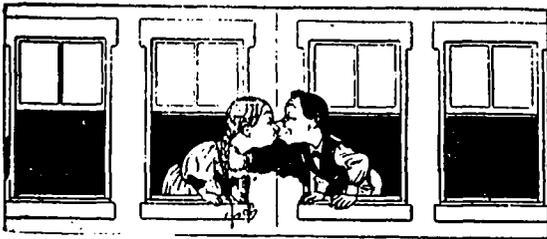
CAS EMBARRASSANT

Une petite fille avait en vain essayé de comprendre ce que semblait raconter son petit frère. Elle dit : "Maman, que ferions nous si c'était un Anglais ?"

LE BARBIER DU ROI

Louis XVI était dans la chapelle de Versailles ; le comédien Armand se présente pour y entrer. Le suisse, en sentinelle à la porte, refuse de le laisser passer. "Je suis le barbier du roi, dit Armand. — Toi, pas entrer, répond le suisse, le roi fait pas son barbe dans son chapelle, entends tu ?"

## L'AMOUR EST TOUJOURS PUISSANT



I

Lui. — Oh ! blonde chérie ! Un baiser, rien qu'un baiser.



II

La mère du jeune homme (à la fenêtre de droite). — Dieu me garde ! Voici mon Denis qui embrasse cette chioie d'Hollandaise de la maison voisine ! Mais je vais empêcher cela... oui...

Le père de la jeune fille (à la fenêtre de gauche). — Tonnerre des Antilles ! Ma fille qui s'amourache de cet imbécile d'Irlandais ! Je vais y mettre bon ordre ; attends un peu !

## ECCE HOMO

"Voilà l'homme !..." disait le proconsul aux Juifs  
En leur montrant Jésus pâle, les yeux pensifs,  
Enveloppé de pourpre et le front ceint d'épines.  
Et, comme chaque mot de ces pages divines,  
Cet ironique outrage au prisonnier muet  
Soudain se magnifie et jette le reflet  
D'un si mystérieux, d'un si puissant symbole,  
Qu'un monde tout entier tient dans cette parole.  
— Voilà l'homme ! — Drapé dans le manteau des rois,  
Où s'en va-t-il ? Vers son Calvaire, vers sa Croix.  
C'est pour l'ensanglanter que le sort le couronne,  
Pour le tuer qu'un peuple immense l'environne.  
— Voilà l'homme ! — Héros d'un triomphe qui ment,  
Victime qu'un bourreau vêt somptueusement  
Et qui n'a de recours dans la sinistre fête  
Que de courber l'épaule et de lever la tête :  
L'épaule pour porter le faix du bois mortel,  
La tête pour chercher du regard dans le ciel  
Le Père qui nous fit une loi du supplice.  
— Voilà l'homme ! — Et qui doit vider l'amer calice  
Dans l'abandon, certain de reconnaître un jour  
Que cette loi si dure est une loi d'amour.

PAUL BOURGET.

## AU PAYS DES ENFANTS

Des personnes raisonnables ne verront là que deux enfants sur deux chaises : Jean par devant, sur une première chaise ; Pauline par derrière, sur une seconde chaise. Et voilà.

Mais, à considérer l'animation de Jean, la façon dont il enfle la voix pour interpellier le tabouret devant lui, sur le tapis, des personnes moins raisonnables commenceront peut-être à y démêler autre chose. Et lorsque ces personnes auront avisé la ficelle qui relie Jean sur sa chaise au tabouret sur le tapis, et entendu claquer le fouet qui tâche de secouer le torpéur du tabouret, ces personnes peu raisonnables, mais perspicaces, seront bien près de comprendre qu'elles se trouvent non pas devant Jean et un inerte tabouret, mais en présence d'un cocher et d'un cheval... Si ces personnes ont l'esprit de poursuivre leurs investigations, elles découvriront que Pauline, souriant, minaudant, jacassant derrière son frère, est une dame en compagnie d'autres dames installées confortablement dans la voiture de ce cocher ; et même — à voir Jean s'agiter comme un possédé et balancer avec frénésie ses jambes pendantes — elles ne douteront pas que le cheval trotte et que la voiture roule vite, vite, vite...

Rien n'est plus vrai, en effet.

Jean n'a plus ses grosses joues et ses cheveux bouclés. C'est un grand cocher à perruque poudrée, s'il vous plaît, avec un grand chapeau galonné et un habit à la française tout doré, comme on peut en voir sur les images à deux sous.

Pauline est une marquise, une princesse, enfin la filleule d'une fée ; elle a des robes couleur du temps, et elle est belle comme le jour.

Ils vont aussi vite que le vent, à travers un pays féérique...

Mais Jean se calme, ses petons s'arrêtent. Il paraît qu'on est arrivé...

D'un coup de reins, qui le redresse et le fait glisser de la chaise sur le tapis, notre cocher a quitté son siège. Et maintenant il s'empresse, il se courbe, il sourit et il tend la main à la princesse. Il n'en faut pas douter, le cocher est devenu un prince qui aide gaillardement la noble visitante à descendre de voiture. Or, une belle dame ne descend pas de sa voiture comme un cocher de son siège. Et la belle dame s'attife, et tarde, et gémit d'une voix mourante :

— O prince, quel voyage ! quelle fatigue !

Le prince cherche une phrase ;

mais il ne sait que répéter, en saluant la main sur son cœur :

— O princesse ! O princessou ! seu ! seu !

Et, bien qu'il parle du haut de sa tête, sur un ton pointu, assurément très distingué, de fâcheux enroulements rappellent les jurons du cocher... Illusion peut-être, ou, tout au moins, détail méprisable. Il en est de même pour la tourure empâtée du prince qui, du bout des doigts promène la princesse. Il ne faut pas croire à cette démarche lourde, hésitante, inquiétante même par instants dans ses efforts d'élégance. Nous sommes en présence d'un galant prince, je vous le répète, et charmant, et valet, à la taille fine, aux pieds légers. Il mène la princesse à travers ses parcs

où fleurissent des plantes merveilleuses...

Mais en termes précipités, où ne se reconnaît plus la voix de la princesse, Pauline dit familièrement au prince :

— Maintenant, tu m'offres un grand dîner.

Et le prince, d'une voix qui n'a plus l'élévation d'une voix de prince, ni la vulgarité d'une voix de cocher, répond sur le même ton :

— Oui, un festin.

Et les voilà devant la chaise ; non, la voiture ; je veux dire devant une table, car c'est une table, il n'y a pas à s'y tromper, et ils mangent dans des plats précieux des mets exquis...

Tout cela ne se voit guère, ou point ; on se nourrit de choses si légères ! Et il est indéniable que le prince et la princesse portent très souvent leurs doigts à leur bouche, en claquant de la langue, en mastiquant bruyamment et en roulant des yeux charmés. Ceci, bien entendu, est l'apparence faite pour le vulgaire et faite à sa portée. Les princes et les princesses, nous le savons, ne mangent point avec leurs doigts, et ne claquent point de la langue en mastiquant bruyamment et en roulant des yeux...

...Le prince a disparu. Le cocher remonte sur son siège, la princesse dans sa voiture, et le tabouret, je veux dire le cheval, file au grand trot...

Tout à coup, de ce ton bref qui prédit les événements nouveaux et imminents, Jean a lancé :

— Maintenant, on fait les brigands ?

Formidable aussitôt, il hurle en bondissant sur son siège et en pointant son fouet à droite, à gauche :

— Pif ! Paf ! Boum ! Boum !

La princesse, qui, perdue dans une conversation avec ces dames, n'a pas entendu la prophétie, devine aux terribles détonations le danger qui la menace. Elle empoigne des deux mains le siège de son cocher, et elle crie pleine d'épouvante :

— Non ! Jean ! non !... Je ne veux pas les brigands ! pas les brigands !

Mais le sort en est jeté. Malgré tout son pouvoir, Jean ne peut plus sans doute revenir contre ce qui a été décrété.

Les chaises, les fauteils, les tabourets, les poufs, sont des rochers et des cavernes, repaires sinistres des brigands... Les voyez vous accourir de toutes parts avec leurs chapeaux pointus et leurs jambes ficelées de bandelettes ? Ils ont des yeux féroces qui luisent dans leurs faces barbues. Ils ressemblent au marchand de marrons du coin, aux modèles italiens qui posent pour les peintres, aux mendiants, au diable, à tout ce qui fait peur dans les images, dans les rues et dans les rêves. Jean s'empresse de les détruire à mesure qu'ils paraissent. Bien vite et bien fort, il crie, en les foudroyant :

— Pif ! Paf ! Boum ! Brrrrroum !

Et la princesse, plus affolée, glapit en secouant furieusement le siège du cocher :

— Je ne veux pas !... Je ne veux pas !

Près de choir, le cocher s'apaise et, tourné vers Pauline, Jean un peu méprisamment demande :

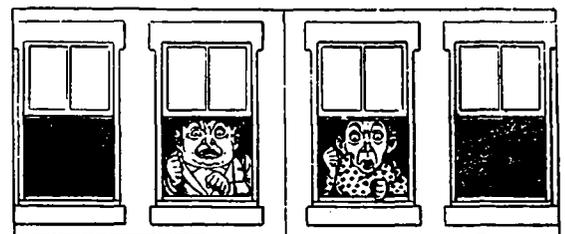
## L'AMOUR EST TOUJOURS PUISSANT — (Suite)



III

La mère (entrant en coup de vent dans la chambre de son fils). — Ah, garnement ! Je te surprends à faire la cour à cette pimbeche de Hollandaise ! Sors d'ici tout de suite... hein...

Le père (se précipitant comme un ouragan dans la chambre de sa fille). — Je vais vous apprendre, mademoiselle, à faire l'amour avec notre vilain Irlandais de voisin. Quittez de suite cette chambre, je vous prie...



IV

La mère (après le départ de son fils). — Je vais lui jouer un bon tour, à cette péronnelle à cheveux jaunes ; elle ne recommencera pas de sitôt à agücher mon fils.

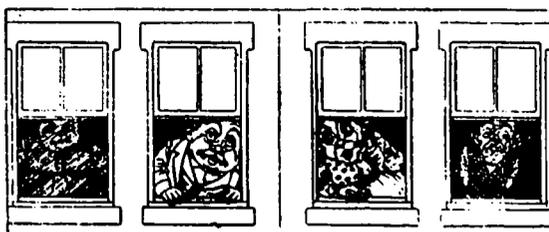
Le père (après le départ de sa fille). — Tonnerre des Antilles ! Je vais montrer au camarade que l'on ne vient pas impunément embrasser sa fille sans sonner. C'est à moi qu'il aura affaire à la prochaine occasion.

L'AMOUR EST TOUJOURS PUISSANT — (Suite)



V

La mère — J'entends du bruit à la fenêtre voisine. Je vais imiter la voix de mon fils et on va s'amuser ferme. (Imitant la voix du jeune homme.) Est-ce toi, chère Léna !  
Le père — Voilà encore mon chanapan de voisin qui vient importuner ma fille ! Mais je vais rire, cette fois. (Imitant la voix de sa fille.) Oui, cher Denis, c'est ta petite Léna !



VI

La mère — Donne-moi vite un baiser, ma douce Léna ! Vite, pendant que nos bourreaux ne nous regardent pas. Es-tu prête ?  
Le père. — Oui, mon bien aimé !

— Pourquoi que tu fais une rage ?  
— Je ne fais pas une rage, répond Pauline pâle, les dents serrées et les yeux pleins de larmes.

— Et puis tu aurais aussi des fusils pour tuer les brigands.  
— Non, je ne veux pas des brigands. D'abord les princesses n'ont pas de fusils.

— Eh bien, tu aurais ton mari qui prendrait les fusils.  
— Bête ! lance Pauline en soulevant les épaules. Est-ce que les princesses ont des maris ?... Tiens, on va faire l'accident.

J'an se rassérène aussitôt.

Oui, l'accident. D'un coup de poignet tirant les brides, il fait bondir le tabouret. Et voilà le tabouret les quatre fers en l'air, c'est-à-dire le cheval, parfaitement. Pendant ce temps, la pauvre princesse a poussé un cri, et doucement s'est laissée aller sur le tapis. Là, elle gémit tout bas et ferme les yeux. Et le cocher, en bas de son siège, fouaille son cheval, qu'il accable de vigoureux s imprécations. Par malheur, la mèche du fouet s'accroche dans un des... fers du cheval, et le manche, échappé des mains du cocher, s'en va dans les airs en déchirant tout sur son passage...

La scène se transforme. Il n'y a plus de grand cocher en habit à la française. Il y a Jean, tout saisi et tout penaud, qui frotte la joue atteinte par le fouet maudit.

Un grand silence tombe... Jean maîtrise une grosse envie de pleurer...

La princesse, toujours à terre, ne bouge plus, pâmée sans doute. Cette impassibilité irrite l'ancien cocher, et, sans aucun respect pour une aussi grande dame, Jean lui imprime lourdement son pied dans le dos.

— Ah ! mon Dieu ! gémit la princesse qui se ranime ; quel terrible accident ! Et ma belle robe pleine de boue ! Que va dire le prince ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

De nouveau Jean lui lance un coup de pied. Et même, pour achever de la ramener à la réalité, il se baisse et l'empoigne par les cheveux.

— Aie !

Elle se retourne et voit son cocher la joue rayée de rouge.

— Ah ! t'as une griffe... Comment ça ?

— Mon fouet ! souffle Jean grognon.

Se montant peu à peu, près de "faire une rage" à son tour :

— T'es bête aussi, toi, d'avoir pas voulu les brigands !

— Non ! Les brigands, j'ai peur !

— Puisque je suis là et que j'ai des tas de fusils ! Au moins comme ça j'aurais été blessé... Et puis, ce soir, je la montrais à papa, ma blessure.

— Eh bien, fais les, maintenant, les brigands. Mais tout seul. Moi, je serai un arbre ou un mur. Comme ça, t'auras ta blessure pour les brigands.

Après une courte hésitation, Jean déclare :

— Non, ça serait pas honnête, puisque c'est dans l'accident.

Mais depuis un instant Pauline examine, avec un intérêt un peu dégouté, le nez de son frère.

— T'as encore perdu ton mouchoir.

Et charitablement :

— Tiens, voilà le mien, dit la princesse à son cocher.

CH. MOREAU VAUTHIER.

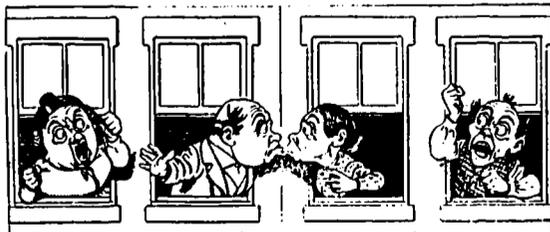
RENDEZ-VOUS SUPRÊME

C'était un jeune officier de cavalerie qui était devenu amoureux fou de la fille d'un riche négociant. Il vint à s'en lasser néanmoins et quand son régiment reçut l'ordre de s'élancier, il partit sans autre explication.

Il revint quelques mois après avec plus de poussière que de médailles sur son habit, et se rendit à un bal, dont son ancienne belle était incontestablement la reine de beauté.

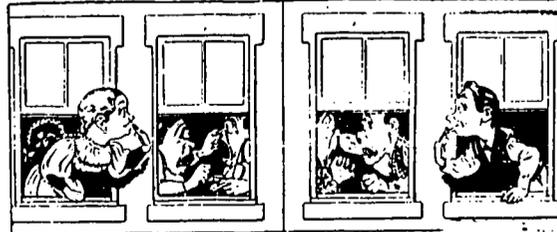
Ils dansèrent ensemble et elle ne lui manifesta aucun ressentiment de son infidélité et même de son impolitesse passées.

Sollicitée par lui, elle lui accorda un rendez-vous dans une certaine



VII

Le mère } (ils s'embrassent). — Ouais !... !... !...  
Le père }  
Le père de Denis (furieux). — Ah, c'est comme ça ! J'avais bien cru entendre quelque chose venant de la fenêtre voisine. Je viens et je te surprends à me faire de telles infidélités ! Ah, oui-dà !...  
La mère de Léna (furieuse). — Ah ! monsieur ! Je pensais bien aussi avoir entendu quelque chose ! Maintenant, j'ai la preuve que vous me trompez ! Brigand ! Canaille !...  
Et la scène continue crescendo.



VIII

Tableau général ! Si les parents se parlent peut-être d'un peu près, les discours des enfants, quoique plus éloignés, n'en sont pas moins éloquents.

église où ils s'étaient déjà rencontrés autrefois, non loin de la résidence de son père. Notre militaire, tout joyeux, s'en fut à son cercle où il rencontra un de ses vieux amis, le major X... qui lui offrit un cigare.

— J'ai vu Lucie, ce soir, dit le lieutenant, et il raconta à son ami qu'elle lui avait accordé un rendez-vous. Le major ne manifesta aucune surprise, mais pensa que Lucie était bien indulgente, car il n'ignorait pas ce qui s'était passé auparavant entre les deux jeunes gens.

Le beau et volage lieutenant se rendit à l'église au jour convenu et s'aperçut qu'il y avait un brillant mariage ; puis, quand la cérémonie fut terminée, il vit la mariée sortir

de l'église au bras du major, son ami, l'heureux époux de Mlle Lucie. Il est rentré immédiatement dans ses appartements.

PROFESSION NON SOUPÇONNÉE

La petite Alice vivait dans la banlieue d'une ville où il se passait à peine une journée sans que des agents ou solliciteurs se présentassent à la maison pour vendre un article quelconque. Un jour, son père l'appela dans la chambre de sa maman et lui montra un petit bébé qui venait d'arriver. — D'où vient-il ? demanda Alice.

— C'est le docteur qui l'a apporté.

— Tiens, exclama-t-elle, je ne savais pas qu'il était agent pour les bébés.

LA RAISON DU RETARD

La maman (irritée). — Comment, il y a une demi-heure que je t'ai envoyé au magasin pour acheter ces choses et tu ne les rapportes pas !

Le petit Arthur. — J'ai entendu si longtemps avant que vienne mon tour que j'ai oublié ce dont vous aviez besoin.

La maman. — Alors pourquoi ne revenais-tu pas à la maison le demander ?

Arthur. — J'avais trop peur, si je parlais, de perdre mon tour.

RETIRÉ DES AFFAIRES

Lui. — Je croyais que vous m'aviez dit que votre père était un marchand retiré ?

Elle. — Parfaitement. Quand le syndic a pris possession de son magasin, il n'y avait plus qu'une chose à faire, se retirer. C'est ce qu'il a fait.

HEUREUSEMENT POUR LUI

Mme Rouleau. — J'espère que nous aurons le plaisir de voir souvent votre ami quand il viendra à Montréal. Ma fille sera revenue de la campagne à ce moment. Elle est très bonne pianiste, vous savez.

Mms Rouleau. — Oh, mon ami ne s'en préoccupera pas. Il est sourd comme un pot.

EXCELLENTE PRÉCAUTION

Bouleau. — J'ai rencontré Taupin, hier.

Rouleau. — Oui ? Est-ce qu'il t'a emprunté quelque chose ?

Bouleau. — Jamais de la vie. Avant qu'il en ait eu la chance, je lui ai demandé de me prêter une piastre.

Rouleau. — Je comprends. Tu étais en état de légitime défense.

SOUVENIR !

Henri. — Maman ! pourquoi as-tu des cheveux de papa dans ton médaillon ?

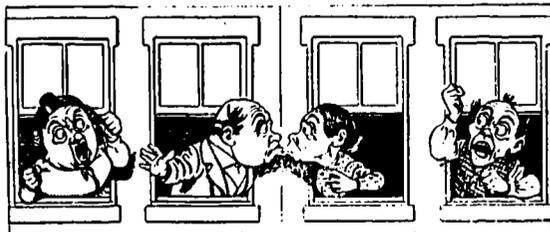
La maman. — C'est pour me rappeler qu'il en a eu.

SEULEMENT

Mme Taupin. — On m'a dit que le jeune Gigolia est maintenant un médecin vétérinaire distingué.

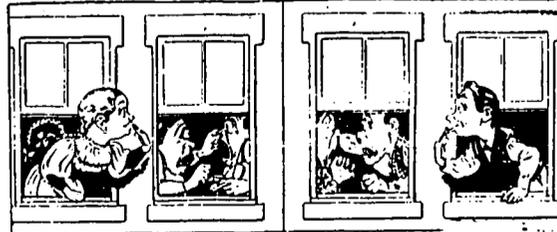
M. Taupin. — Sottise ! C'est seulement un médecin à chevaux.

L'AMOUR EST TOUJOURS PUISSANT — (Suite et fin)



VII

Le mère } (ils s'embrassent). — Ouais !... !... !...  
Le père }  
Le père de Denis (furieux). — Ah, c'est comme ça ! J'avais bien cru entendre quelque chose venant de la fenêtre voisine. Je viens et je te surprends à me faire de telles infidélités ! Ah, oui-dà !...  
La mère de Léna (furieuse). — Ah ! monsieur ! Je pensais bien aussi avoir entendu quelque chose ! Maintenant, j'ai la preuve que vous me trompez ! Brigand ! Canaille !...  
Et la scène continue crescendo.



VIII

Tableau général ! Si les parents se parlent peut-être d'un peu près, les discours des enfants, quoique plus éloignés, n'en sont pas moins éloquents.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

# CONCOURS DE BÉBÉS

*(Pour conditions et règlements, voir page 22)*



No 116.



No 117.



No 118.



No 67.



No 93.



No 119.



No 120.



No 121.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 122.



No 123.



No 124.



No 125.



No 126.



No 127.



No 129.



No 130.



No 131.

## CRUELLE ÉNIGME



Rosalinde.—Dis moi, eh ! dis le moi bien franchement, Orlando : As-tu déjà aimé ?

## LE PRINTEMPS CHANTE...

Le Printemps chante, au cœur des chênes.

Rose avec Jean s'en sont allés,  
Dans les buissons et dans les blés,  
Enguirlander de fleurs leurs chaînes  
Faites de rire et de baisers.

—Le Printemps chante, au cœur des chênes.

Rose est partie on ne sait où,  
Et l'autre l'appelle partout,  
Dans les forêts et dans les plaines,  
En pleurant, pleurant comme un fou.

—Le Printemps chante, au cœur des chênes.

Dans l'herbe des taches de sang  
Tiron; les regards du passant;  
C'est Jean qui s'est ouvert les veines,  
Dans une fosse on le descend.

Le Printemps chante, au cœur des chênes...

PAUL MILANE.

## CIMETIERE DE CHIENS

Devant le projet de loi tendant à créer, à Paris, un cimetière de chiens, plusieurs humoristes ont senti se réveiller leur verve et parmi eux Henriot, le pince sans rire que vous connaissez bien et dont je vais vous narrer la dernière création.

Rien d'extraordinaire, me direz-vous, à ce qu'il vienne à l'idée d'un ami des bêtes de disposer pour ces frères inférieurs, — si souvent, hélas, supérieurs à l'homme, — d'un champ de repos où ils puissent dormir en paix leur dernier sommeil.

Non, rien à dire, si le projet en question n'avait été présenté avec un luxe de publicité tel qu'il a dépassé de beaucoup le but que ses instigateurs s'étaient évidemment fixé.

Henriot décrit, par le menu, la cérémonie funèbre qu'une maîtresse inconsolable fait célébrer à la mort de son cher Azor, caniche bien aimé qui n'a donné à Mlle Trois-Etoiles que des satisfactions et pas un chagrin.

D'abord, deux caniches bottés, culottés, brodés sur toutes les coutures, le chef orné du tricorné argenté, fièrement posé en bataille, sont préposés aux pompes funèbres et précèdent le char, traîné par deux tortues et devant conduire à sa dernière demeure, la dépouille mortelle du regretté toutou.

Le char, d'une sobre élégance, est chargé de la moisson de fleurs que la famille et les amis ont envoyée.

Aux angles, quatre colliers en immortelles, touchante allégorie.

La famille suit en poussant des hurlements variés car, dans l'interminable théorie de pleureurs et de pleureuses s'allongeant derrière le char funèbre on remarque des caniches, des bull-dogs, des terriers, des danois, des king-charles. Un pugg fend l'air de ses cris et tous les mouchoirs sont sortis.

Néanmoins un des assistants, épagnenl irrévérencieux, fait une déclaration en règle à une élégante levrette et ce, sans respect pour les circonstances et la majesté du lieu. Mais la cérémonie se poursuit et deux bassets, — des amis intimes sans doute, — aboient, avec ensemble et sur un mode mineur, une oraison funèbre.

Le moment est solennel et toute la meute... pardon, l'assistance, jette un dernier regard sur la fosse béante, un dernier coup de gueule dans l'air et... comme dans la chanson de Marlboroug, chacun s'en va chez soi.

Trieste épilogue: les croquemorts emmènent, rue d'Ulm, à l'Institut Pasteur, l'infortunée veuve du caniche défunt que la douleur a rendue enragée.

PARISIEN.

## CERCLE FATAL

La dame.—Pourquoi pleures-tu, mon petit garçon ?

Le petit garçon.—Parce que j'ai été fouetté.

La dame.—Et pourquoi as-tu été fouetté ?

Le petit garçon.—Parce que je pleurais.

## FACILE A SUIVRE

M. Untel.—Que doit faire un homme qui veut atteindre un âge avancé, docteur ?

Le docteur.—Vivre.

## PAS CORRECT

Elle.—Est-ce que mon chapeau est droit ?

Lui.—Oui.

Elle.—Alors, il n'est pas correct. Attend un peu que j'aille en haut le pencher sur l'oreille gauche.

## LÉGÈRE DIFFÉRENCE

Le conférencier.—Mon cher ami, quand j'ai commencé ma tournée de conférences, je suis parti avec l'intention bien formelle d'apprendre aux gens les choses qu'ils doivent savoir.

Son ami.—Mon cher, les gens aimeraient plutôt entendre les choses qu'ils ne doivent pas savoir.

## LA MÊME CHOSE EN SENS INVERSE

Mme Gigofin.—Comme votre garçon Joseph a grandi !

Mme Laripète.—Oui ; n'est ce pas étonnant ?

Mme Gigofin.—Comment, il est plus gros que son père !

Mme Laripète.—Oui, vraiment et maintenant je suis obligée de prendre ses habillements à lui pour les faire user à son père.

## IL Y AVAIT DROIT

L'ami.—Quels motifs avez-vous pour demander une pension ?

L'ex-soldat.—Quand l'engagement commença, je perdis la tête.

## IDYLLE AUX CHAMPS



Job.—Pour de beaux cochons, ça, c'est de beaux cochons. Je voudrais bien en avoir de semblables.

La veuve (modestement).—Vous pouvez les avoir si vous les aimez, Job !

Job.—Fixez donc l'heureux jour, Lisa ! Je suis votre homme.

(N.B.—Pas de cartes.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 20 MAI 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORGOFF

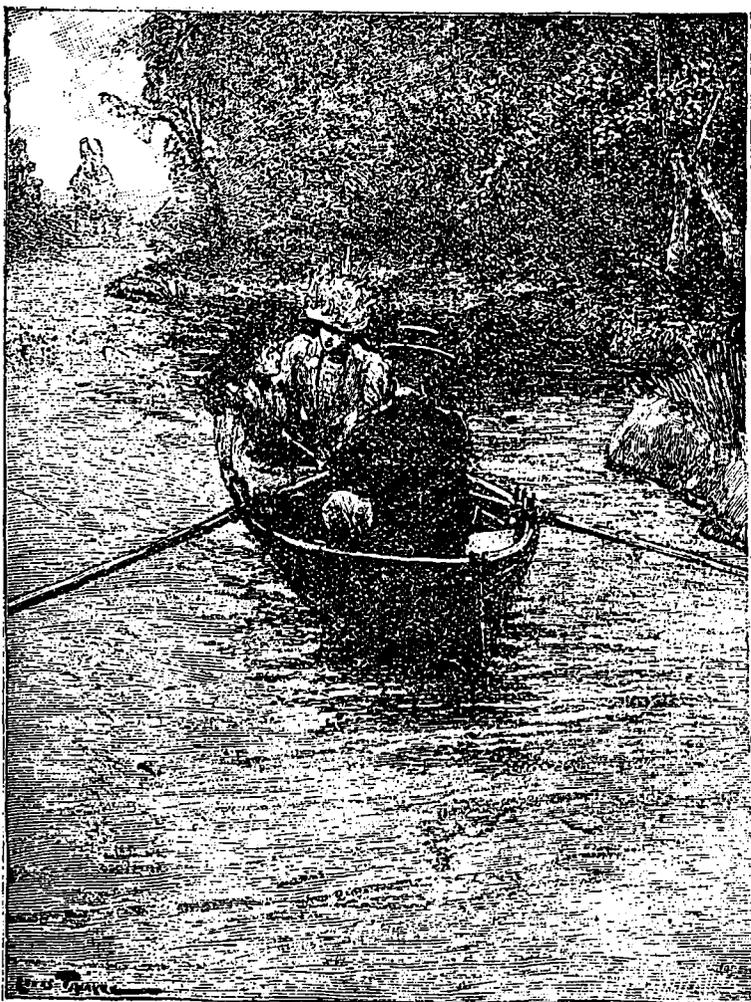
GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XIX — PREMIERS SOUPÇONS

(Suite)



Et la barque glissait dans le grand silence de la rivière.

— Et que ce qui nous attendait ce n'était pas la joie, ce n'était pas l'espoir, mais quelque chose d'inconnu, de mystérieux et de redoutable. . .

— Eh bien ! poursuivit Yvonne, si tu viens de me surprendre si triste et si désespérée. . . si tu viens de me retrouver toute brisée de sanglots et le visage tout inondé de larmes, c'est que les pressentiments que j'ai eus à ce moment-là. . . au moment où nous venions à peine de pénétrer dans cette maison, me sont revenus tout à l'heure si brusquement, si soudainement, et avec tant de force qu'il m'aurait été impossible de m'en défendre. . . impossible de les chasser.

— Oh ! tu me regardes encore, s'écria Yvonne, et je vois bien que de moins en moins tu me comprends, que de plus en plus je t'étonne. . .

— Tu compares cette maison où nous sommes maintenant, si gaie et si riante, au château de Morgoff si sinistre et si tragique, et tu te demandes comment je puis avoir une arrière-pensée si étrange. . .

— Tu compares aussi notre hôte, celui que nous appelons notre ami et notre sauveur, à l'odieux Korrigan, et la brave et digne femme qui nous sert avec tant de zèle et de dévouement à l'infâme Micheline, et tu comprends toujours de moins en moins que je puisse avoir encore de si sombres pressentiments, de si sombres appréhensions. . .

— En effet, mère, répondit la petite Suzanne. Et si vous vouliez me permettre de vous parler franchement. . .

— Certes !

— Et si j'osais vous dire toute ma pensée. . .

— Parle, parle, mon enfant, interrompit vivement Yvonne. Est-ce qu'avec moi tu as le droit de te taire ? . . . Oui, parle. . . que veux-tu me dire ?

— Eh bien ! mère, c'est qu'en me tenant le langage que vous venez de me tenir vous me causez double peine. . .

— Double peine ?

— Oui, de la peine d'abord pour vous qui, avec ces idées-là, pouvez vous faire beaucoup de mal, — et la preuve, c'est le triste état dans lequel je vous ai trouvée tout à l'heure, — et de la peine aussi pour lui, pour notre ami envers qui, j'en suis convaincue, vous êtes injuste. . .

— Car pour que nous soyons prisonnières ici comme nous l'étions au château de Morgoff, il faudrait donc que cet homme nous eût trompées, que cet homme nous eût menti !

— Et comment, quand son visage exprime tant de loyauté et tant de franchise. . . quand il est si bon, si doux et si sympathique que l'on se sent tout de suite attiré vers lui. . . oui, comment pourrait-il jouer le rôle infâme, le rôle odieux d'un Korrigan ?

— Comment cet homme, qui est l'ami de M. de Belleruche, pourrait-il se faire à son tour notre persécuteur et notre bourreau ?

— Il faudrait donc que, sans que nous le sachions, il connaisse le baron de Chancel et le comte de Guérande, et qu'il se fassent aussi leur complice ?

— Mais alors pourquoi ? dans quel but ? dans quel intérêt ?

— Mère, avez-vous réfléchi à cela ?

— Mère, vous êtes-vous demandé cela ?

— Car, enfin, cet homme n'est pas, comme Korrigan, un misérable valet condamné à se plier à la volonté de son maître, même quand ce maître exige de lui un crime. . .

— Car ; enfin, cet homme n'est pas Korrigan, un être vil, un scélérat capable de toutes les infamies pour de l'argent. . .

— Car, enfin, cet homme n'est pas non plus un monstre sans âme, un monstre sans pitié et sans entrailles comme le vieux bandid du château de Morgoff. . .

— Car, au contraire, cet homme, depuis que nous sommes chez lui, depuis que nous avons trouvé un asile sous son toit, s'est toujours conduit avec nous comme le plus prévenant, le plus délicat et le plus généreux des amis.

— Car cet homme n'est certainement pas le premier venu et doit être, de votre avis même, quelque riche gentilhomme, quelque grand seigneur comme M. de Belleruche. . .

— Or, voyez-vous ce gentilhomme se faire le complice du baron de Chancel et du comte de Guérande !

— Or, voyez-vous ce grand seigneur leur venir en aide pour torturer, pour martyriser une pauvre enfant comme moi. . . une pauvre femme comme vous !

— Est-ce que cela n'est pas de l'in vraisemblance même ?

— Est-ce que la pensée peut s'arrêter seulement un instant, seulement une seconde à une chose aussi folle, aussi extravagante, aussi impossible !

— Cet homme, si doux et si bon, le complice du baron !

— Cet homme si fier se courbant, comme Korrigan, sous la volonté de M. de Chancel !. . . se faisant, comme Korrigan, son aide-bourreau et son esclave !

— Allons donc !

— Et comme notre ami s'indignerait s'il pouvait m'entendre !

— Non, non, mère, croyez moi. . . Désormais nous sommes à l'abri de tout danger et nous n'avons plus rien à craindre. . . Désormais nous n'avons plus qu'à vivre bien tranquillement ici pendant quelques jours encore, et bientôt il ne restera plus rien de ces affreux souvenirs qui nous poursuivent toujours, de ce terrible cauchemar qui vous hante toujours. . .

— Voyons, mère, supplia l'enfant la voix de plus en plus douce, de plus en plus affectueuse, et en serrant très énergiquement dans ses petites mains les deux mains d'Yvonne, ne restez pas ainsi le regard fixe, la pensée perdue. . .

— Dites, mère, me croyez-vous ? m'entendez-vous ? . . .

— Oui, mon enfant, oui, ma chère Suzanne, je l'entends, répondit la jeune femme qui se redressa brusquement comme si elle sortait d'un rêve. Mais que Dieu aussi veuille l'entendre. . . que Dieu veuille écarter de nous tout nouveau malheur !

Et la mère de Maurice mit un long baiser au front de sa petite compagne.

Mais si pour ne pas chagriner celle-ci, dont elle voyait le regard inquiet sans cesse l'épier, sans cesse l'observer, Yvonne affectait maintenant de se montrer plus tranquille et plus rassurée, l'anxiété qui l'avait saisie depuis son dernier entretien avec l'étrange inconnu n'en devenait pas moins chaque jour plus vive, chaque jour plus torturante.

Car le temps passait, et c'était toujours vainement qu'elle espérait, qu'elle attendait M. de Belleruche. . .

De la fenêtre de sa chambre, on n'apercevait que le jardin, c'est-à-dire qu'un océan de verdure et de fleurs ; mais au loin de la rivière, s'élevait un belvédère d'où l'on découvrait non seulement tout le pays de Kernoff, mais encore tout un immense horizon.

Aussi était-ce là, dans ce belvédère, que s'élevaient à présent presque toutes les heures, presque toute la vie de la cœur d'Adrienne.

Le nouveau pays où elle était condamnée à demeurer captive n'avait point l'aspect sinistre et terrifiant du pays de Morgoff. . .

Ici, elle n'entendait pas, comme là-bas, quand elle se promenait

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

sur la terrasse, ou bien quand la nuit l'insomnie et la fièvre l'empêchaient de fermer les yeux, le bruit éternel et sourd des vagues qui ressemblait à de longs sanglots.

Ici, quand le soir tombait, elle ne tressaillait plus aux cris lugubres des oiseaux de nuit... aux cris de mauvais présage dont s'empressaient les vicilles tours du château...

Ici, non plus, elle n'avait plus les peurs terribles, les atroces épouvantes que lui causaient si souvent, là-bas, le déchaînement de la mer en fureur et l'horrible mugissement des tempêtes.

Ici, enfin, ce n'étaient plus ces affreux abîmes, ces affreux précipices qui là-bas, s'ouvraient sous ses pieds et dont la vue la glaçait d'effroi et la faisait reculer de terreur...

Non, non, ce n'était plus ici un pays perdu et désert, un pays sauvage...

A Kernoët, il y avait des gens, des passants, de la vie...

Ses maisons n'étaient plus de misérables cabanes, de lamentables masures comme celles qui s'éparpillaient dans la maigre campagne de Morgoff; mais avec leurs façades toutes blanches et leurs toits tout rouges, c'étaient d'avenantes et presque coquettes demeures où l'on sentait que devaient exister le bonheur et l'aisance...

Du haut du château de Morgoff, Yvonne ne pouvait voir, d'un côté, que l'immonsiété de l'Océan; de l'autre, que l'immensité des plaines... A sa droite, l'infini de l'eau noyée le plus souvent de brouillards; à sa gauche, l'infini des terres nues et désolées...

Mais à Kernoët, tout ce qu'elle voyait était gai, doux et reposant.

En face d'elle, elle avait l'antique église au toit moussu, au clocher étincelant, enguirlandée de plantes folles qui croissaient dans les fentes de ses murs, et dont le son des cloches, aux heures de l'angelus, était pour elle comme l'écho de voix amies, de voix qui lui parlaient d'espérance et d'avenir.

Plus loin, des champs très vastes, des champs immenses dont les épis d'or resplendissaient au soleil...

Et, ça et là, d'autres champs encore où de grands bœufs traçaient des sillons... des prairies où des enfants jouaient en gardant des troupeaux... où, tout en travaillant, de belles jeunes filles riaient ou chantaient...

Mais si ce spectacle l'intéressait, Yvonne cependant ne s'y arrêtait guère...

Mais c'était surtout le long chemin qui, filant derrière l'église, allait se perdre très loin, elle ne savait où, qu'elle ne quittait pas des yeux.

Mais c'était surtout la grande route de Kernoët à Morgoff, la grande route qu'elle avait suivie pour venir chez l'inconnu, après avoir été arrachée des mains de Korrigan, sur laquelle son regard ne cessait de se porter.

Car n'était-ce pas par là que leur salut devait venir?

Car n'était-ce pas par l'un de ces deux chemins que, d'un moment à l'autre, M. de Belleruche et Maurice apparaîtraient, si ses sombres pressentiments la trompaient et si réellement elles étaient libres?

Et Yvonne, sans jamais se lasser, restait là immobile, à fouiller et à interroger l'horizon.

La petite Suzanne qui venait très souvent la rejoindre, essayait bien de lui faire comprendre que ce n'était pas de vivre toujours dans cette attente de plus en plus anxieuse, de plus en plus fiévreuse qui ferait venir une minute plus tôt M. de Belleruche.

Et elle cherchait bien aussi à l'emmener de là, à la distraire, à l'arracher à cette éternelle contemplation de ces deux routes qui restaient toujours vides de ceux qu'elles aimaient et que leurs cœurs appelaient à si grands cris...

Mais avec un entêtement qui finissait par décourager l'enfant, Yvonne ne voulait rien entendre.

—Mère, disait la petite Suzanne, dont la voix et le geste suppliaient, mère, vous vous faites beaucoup de mal!... Mère, les longues stations que vous faites ici vous tuent!...

—Non, non, répondait vivement la jeune femme, ce qui me tue, c'est cette attente qui toujours se prolonge... c'est cette attente mortelle et dont je ne vois pas la fin!

—Mère, reprenait alors l'enfant, je ne vous dis pas de songer seulement à moi qui serais si désolée si vous retombiez encore malade...

—Mais songez à Maurice!... Songez quel chagrin il aurait si, quand enfin il revien-dra, il vous trouvait à bout de forces et incapable de le suivre!...

—Oh! ne dis pas cela! s'écriait avec exaltation la jeune femme. Oh ne crains pas qu'à mon tour je te fasse attendre!...

—Malade?... Ah! le serais-je comme je l'ai été au château de Morgoff... comme je l'ai été dans l'horrible cachot d'où tu m'as délivrée et où je me sentais mourir... comme je l'étais quand, certaines nuits, je me disais avec des sanglots et des cris de désespoir que je ne verrais pas l'aurore du lendemain... Oui, serais-je aussi faible, aussi malade et aussi condamnée que je l'étais alors, qu'il me suffirait de sentir à mon cou les deux bras de mon fils... les deux bras de mon Maurice, pour que je retrouve aussitôt toute mon énergie, toute ma santé, toute ma vie!

Puis, s'exaltant de plus en plus, elle ajoutait:

—Mon fils!... Mon fils!... Oh! non, vois-tu, te ne sais pas, tu ne peux pas savoir, même toi, ma petite Suzanne, tout ce que ce mot-là dit pour moi... tout ce que ce mot-là contient pour moi!...

—Et ce que tu ne peux pas savoir non plus... ce que moi seule pourrais dire, c'est le courage qu'il m'a donné, c'est toute la force que je lui dois!...

—Mon fils!... Mon fils!

—Oui, c'est ce mot-là... ce mot que je ne pouvais m'empêcher de murmurer à chaque instant qui m'a sauvée... qui m'a empêchée de succomber à toutes mes misères, à toutes mes souffrances, à tous mes désespoirs!

—Oui, c'est ce mot-là que, même dans mes rêves, je bégayais et balbutiais encore, qui m'a permis de supporter toutes les tortures que tu connais et d'autres que tu ne connais pas!

—Mon fils!... Eh bien, veux-tu que je te dise?... Mais non? tu vas encore trembler pour moi... tu vas encore penser que je suis folle!

—Oh! mère!

—Eh bien, quand nous étions emmurées au château de Morgoff et que l'ombre de ses hautes tours nous écrasait... quand dans mon étroite prison, à peine plus large qu'un sépulcre, l'air et le jour me manquaient, je n'avais qu'à prononcer ce mot-là: "Mon fils!" pour qu'aussitôt autour de moi s'éclairât, rayonnât... pour qu'aussitôt je sentis passer sur mon front brûlant, sur mon front plein du feu de la fièvre, un air plus pur, comme si, soudain, les murs épais sous lesquels j'étais ensevelie s'étaient écroulés... comme si, soudain, je venais de passer des horribles ténèbres où j'agonisais dans toute la splendeur, dans tout l'éblouissement, dans toute la joie de la lumière!...

—Et tu voudrais que lorsqu'il sera là je ne puisse pas le suivre.

—Et tu voudrais que, quoi qu'il arrive, je ne courre pas à lui au premier cri qu'il me jettera!

—Non, non, rassure-toi, mon enfant, rassure-toi!... Fussé-je expirante, ce qui n'arrivera pas, que je trouverais encore la force de ressusciter pour lui!...

Portant les deux mains à son front, toute la souffrance qu'elle éprouvait de cette si longue attente, qui devenait pour elle un véritable supplice, s'exhalait dans un nouveau cri plein d'angoisse:

—Mais il ne vient pas!... il ne vient pas!... Mais c'est en vain que je le guette, que je l'appelle!... Tiens, regarde! toujours devant nous ce même chemin vide!... cette même route déserte!

Hélas, oui!

Elle avait beau explorer l'horizon... Elle avait beau fouiller les deux routes aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, c'était toujours la même cruelle désillusion, la même atroce déception...

Rien!... toujours rien!

Et alors une pensée lui était venue.

Puisque M. de Belleruche tardait tant à venir la chercher, pourquoi l'attendrait-elle plus longtemps?... pourquoi ne se mettrait-elle pas en route pour Fontenay-sous-Bois le jour même?

Mais elle n'avait pas plutôt eu cette pensée qu'elle éprouva une déception de plus.

Car, en effet, pour partir il lui fallait de l'argent, et cet argent où le trouverait-elle? Où le prendrait-elle?

Sans doute, l'inconnu était bien l'ami du comte, mais pouvait-elle faire appel à sa bourse?

Est-ce qu'une pareille démarche était possible?

Et puis, même en admettant qu'Yvonne pût surmonter la honte de solliciter de son hôte un tel service, est-ce qu'elle ne connaissait pas d'avance la réponse qu'il lui ferait?

Est-ce qu'il ne lui rappellerait pas que, chargé par le comte de la garder et de veiller sur elle jusqu'à nouvel ordre, son devoir lui interdisait de la laisser fuir?

—Oui, voilà ce qu'il me répondrait, se dit Yvonne, accablée, et je comprends bien qu'il aurait raison...

Mais alors que faire?... Rester?... Attendre encore?... Attendre toujours?... Je ne m'en sens plus le courage!...

Et le fait est que, l'impatience de plus en plus la gagnant, un changement se faisait en elle, qui commençait à inquiéter sérieusement la petite Suzanne.

Elle redevenait toute pâle, ses yeux brillaient, son front si rayonnant d'espoir, si rayonnant de joie, naguère encore, gardait à présent constamment une ombre, tandis qu'à travers les longues allées du jardin elle se traînait, de jour en jour plus faible et plus abattue.

Et c'était en vain aussi que sa petite compagne essayait de la distraire et de l'arracher à sa pensée fixe... à cette pensée qui sourdement la rongait, qui sourdement la minait.

A peine répondait-elle à l'enfant, et, quand elle lui répondait, ce n'était jamais que par des monosyllabes, des mots très rapides et très brefs dits d'une voix très sourde.

Jamais maintenant un sourire n'illuminait son beau visage.

Jamais non plus rien ne l'égayait, rien ne la tentait...

Et ce qui était plus grave et ce qui préoccupait très vivement la

petite Suzanne, c'est que parfois, la nuit, elle avait du délire, des rêves pleins de fièvre au milieu desquels, comme au château de Morgoff, elle appelait son fils, elle appelait Maurice...

Dans ces moments-là, la petite Suzanne se levait d'un bond et courait vers elle...

Elle la trouvait les yeux de plus en plus brillants, l'air effrayé, le regard presque égaré.

Alors, songeant aux scènes si terribles, aux scènes si tragiques, qui s'étaient passées au château de Morgoff, l'enfant ne pouvait s'empêcher de tressaillir et d'avoir peur.

Est-ce que la pauvre femme allait redevenir folle encore ?

Est-ce que les jours maudits d'autrefois allaient recommencer ?

Aussi trouvait-elle les paroles les plus émues et les plus éloquentes pour supplier Yvonne de se remettre et d'avoir encore un peu de courage...

Mais si celle-ci avait l'air de l'écouter et de se rendre à ses prières, ce n'était que pour ne pas lui faire de la peine et parce qu'elle souffrait de la voir, à cause d'elle, toute tremblante et de grosses larmes dans les yeux.

—Oui, mon enfant, oui, ma chère petite Suzanne, je serais raisonnable, je te le promets, lui disait-elle ; mais, à ton tour, promets-moi de ne pas t'alarmer, de ne pas t'effrayer pour un rêve que je fais...

Et si l'enfant lui répétait encore qu'elle compromettrait sa santé et qu'elle pouvait se rendre malade.

—Non, non, ne crains rien ! lui répondait-elle vivement. J'ai peut-être un peu d'énerverment, un peu de fièvre parfois, mais cela ne sera rien...

—Oh ! qu'il vienne seulement !... Oui, que Maurice vienne, et tu verras comme je serai forte !

Mais, une nuit, la petite Suzanne eut une surprise.

Comme elle venait d'entendre encore la voix d'Yvonne, de nouveau elle se leva vivement et s'élança dans la chambre de la jeune femme.

L'enfant avait eu peur... peur de la trouver encore en proie à l'un de ces cauchemars qui la frappaient tant.

La porte était restée entre-baillée, elle la poussa sans bruit, puis s'approcha du lit sur la pointe des pieds.

Et le visage d'Yvonne, qui lui apparut sous la pâle clarté de la veilleuse, la laissa toute saisie, tant il rayonnait, tant il resplendissait d'une joie immense.

Le teint coloré, mais sans fièvre, la bouche entr'ouverte et souriante, elle rêvait encore, car elle parlait tout bas, murmurait des mots que la petite Suzanne ne comprenait pas.

Une chaise se trouvant près du lit, l'enfant s'assit et prit dans sa main la main de la mère de Maurice.

Puis, se penchant davantage encore, elle écouta, tâcha de comprendre ce qu'elle disait... quels mots elle murmurait...

Mais elle n'en pouvait saisir qu'un seul... toujours le même... toujours le nom du fils aimé... du fils adoré...

Et comme la petite Suzanne, ne pouvant résister à un mouvement de tendresse, venait de poser très lentement, très doucement, ses lèvres sur son front, tout à coup Yvonne rouvrit les yeux.

Mais elle n'eut pas, comme les autres nuits, cet air hagard, cet air plein de stupeur qui faisait une si douloureuse impression sur l'enfant.

Son regard, au contraire, souriait, étincelait d'un bonheur inouï.

—Ah ! Suzanne !... Suzanne ! s'écria-t-elle en jetant ses deux bras au cou de l'enfant. Comment te trouves-tu là ?... J'ai donc encore crié, appelé ?...

—Non, mère, répondit l'enfant, mais je vous avais entendu parler...

—Parler de *lui*, n'est-ce pas ?... parler de mon fils ? dit vivement la jeune femme de plus en plus rayonnante.

—Je ne sais, mère... Je n'avais pas compris... Mais comme j'étais inquiète, je suis accourue...

—Chère petite, que de mal je te donne !... Quelle affection et quel dévouement tu as toujours eus pour moi !...

—Ne parlons pas de cela, mère.

—Oh ! si, parlons-en, car je ne pourrais l'oublier... car je me demande souvent comment je pourrai t'en récompenser...

—En m'aimant toujours, mère !... en m'aimant toujours comme vous m'aimez ! répondit l'enfant en l'étreignant tendrement à son tour.

—Oh ! oui, toujours... oui, toujours je t'aimerai autant que *lui*... autant que je l'aime ! dit vivement et avec un accent profond Yvonne.

—Mais, va, ajouta-t-elle avec un sourire radieux, maintenant nous allons être bien heureuses... maintenant nous n'aurons plus de chagrin, plus de tristesse... maintenant nous allons partir d'ici et le revoir !

—Revoir Maurice ?

—Oui, Maurice !... Oh, Maurice !... Oh ! nous le reverrons bientôt... aujourd'hui... dans quelques heures...

—Mère !

—Je te dis que j'en suis sûre !... Je te dis que, cette, fois, le beau

rêve que je viens de faire ne me trompera pas !... Jo te répète que la journée ne s'écoulera pas sans qu'il soit dans mes bras, dans les tiens !

Et comme la petite Suzanne ne pouvait s'empêcher de la regarder avec surprise :

—Oh ! tu peux me croire ! reprit vivement Yvonne, de plus en plus émue. Tu peux me croire, car je n'ai pas de fièvre... car ce n'est pas le délire qui me fait déraisonner... car je me rends bien compte de ce que je te dis...

—Mais si par hasard...

—Mon rêve me trompait ?

—Cela n'arrive-t-il pas le plus souvent ?

—Oui, c'est vrai... oui, le plus souvent, les rêves ne sont que des mensonges qui nous leurrent... Mais pourtant rappelle-toi du rêve de Maurice... rappelle-toi de ce rêve si étrange et si saisissant que, toute tremblante et toute saisie encore, tant tu en étais restée impressionnée, tu m'a raconté le premier jour où nous nous sommes vues au château de Morgoff... Est-ce que ce rêve-là t'a trompée ?

—En effet.

—Est-ce que ce rêve-là ne s'est pas, jusqu'à présent, en tous points réalisé ?

Mais ces derniers mots, la petite Suzanne n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Car sa pensée venait soudain de se reporter sur sa mère, de se reporter sur Clotilde, pour qui l'étrange rêve du fils d'Yvonne avait aussi annoncé, avait aussi prédit des choses si effrayantes, si terribles.

—Eh bien, reprit la jeune femme avec un accent de plus en plus convaincu, pourquoi le rêve que j'ai eu cette nuit... pourquoi ce rêve dont je sors le cœur encore tout palpitant de joie ne serait-il pas, comme celui de mon fils, comme celui de Maurice, un de ces rêves qui vous dévoilent l'avenir... un de ces rêves qui sont comme un avertissement d'en haut ?

—Oh ! moi, je n'en doute pas, ajouta-t-elle avec un éclair de joie dans les yeux, et ce que je te disais tout à l'heure, je te le répète encore : Tu verras que la journée qui va bientôt commencer... qui est déjà commencée, car voici le premier rayon de l'aube, ne s'écoulera pas sans qu'il soit enfin près de nous... sans que je puisse le serrer contre son cœur qui a tant souffert aussi à cause de lui... contre ce cœur qui toujours est plein de lui !...

En effet, déjà la nuit s'enfuyait... déjà le premier rayon du jour venait blanchir la fenêtre de la chambre d'Yvonne.

—Alors, mère, reprit au bout d'un instant de silence la petite Suzanne, pour qu'il vous donne une telle confiance et qu'il vous rende si heureuse, le rêve que vous avez eu était donc bien beau ?

—Oh ! oui, bien beau !... bien beau ! s'écria la sœur d'Adrienne qui eut un sourire plein d'extase. Oh ! pourquoi me suis-je éveillée si vite !... pourquoi ne m'a-t-il pas bercée plus longtemps ?

—Figure-toi...

Elle venait de faire signe à l'enfant de se rasseoir près d'elle, puis, gardant ses deux petites mains dans les siennes :

—Figure-toi, reprit-elle en parlant très doucement, que j'errais seule à travers ce jardin, encore plus triste et plus sombre que je ne l'avais jamais été...

—Car ces pressentiments dont je t'ai parlé... ces pressentiments que j'aurais pu croire éteints et qui me sont revenus malgré moi et avec tant de force l'autre jour, m'assaillaient et me tourmentaient encore.

—Aussi cherchais-je vainement à la chasser, vainement à m'étourdir.

—Toujours les plus noires, les plus lugubres pensées me revenaient... Et j'avais peur... peur que le vertige encore ne me prenne... pour de sentir encore ma raison tout à coup chanceler...

—Et j'allais donc ainsi toute pâle de chagrin, toute frémissante parfois d'angoisse, sans rien voir autour de moi, quand tout à coup, je m'asseyais machinalement dans un des recoins les plus isolés du jardin...

—Ce recoin... c'est, là-bas, près des serres, ce petit carrefour plein d'une ombre si douce où, si souvent, nous nous sommes reposées ensemble... Tu t'en souviens ?

—Oui, mère. Et alors ?

—Et alors il n'y avait que quelques instants que j'étais là... là, dans cet endroit où je me croyais bien seule, lorsque, soudain, je tressaillais de surprise.

—Derrière moi, je venais d'entendre deux voix qui se parlaient, qui se chuchotaient tout bas...

—Je m'étais soulevée et j'avais essayé de glisser un regard à travers l'épais rideau de feuillage auquel j'étais adossée, mais il m'avait été impossible de rien voir...

—Alors, très intriguée et poussée je ne sais par quelle curiosité, je demeurais immobile sur le banc où j'étais assise, et j'écoutais...

—Il y avait certainement là des gens qui se croyaient seuls... des gens qui devaient avoir des choses très importantes, des choses très graves à se dire, car, par excès de prudence, ils n'échangeaient leurs paroles que dans un murmure, ou plutôt que dans un souffle...

—Et comme j'écoutais toujours, de plus en plus étonnée, de plus

en plus curieuse, brusquement, l'une de ses voix s'élevant un peu, je croyais reconnaître celle de notre hôte, celle de notre ami. . . .

— Mais ce n'était plus la voix que nous lui connaissions, cette voix si grave, si pénétrante et si profonde.

— Celle que j'entendais, sans pouvoir, du geste, saisir un seul mot de ce qu'elle disait, était une voix qui, chose étrange ! tantôt semblait menacer, tantôt voulait supplier. . . .

— Et pourtant c'était bien lui qui parlait, bien lui que j'entendais, j'en étais certain. . . .

— Mais alors ce n'était plus seulement de la surprise que j'éprouvais, c'était de la stupéfaction !

— Jo me demandais pourquoi cet homme pouvait avoir tour à tour tant de colère et tant d'humilité.

— Que cet homme parlât en maître. . . parlât comme quelqu'un qui peut imposer sa volonté, ce n'était pas ce qui aurait pu me surprendre. . . Mais ce qui mettait le comble à mon étonnement, c'est quand sa voix, devenant tout à coup plus faible, je croyais le voir trembler, l'entendre supplier. . . .

— Était-ce possible !

— Devant qui donc cet homme, qui, sous la douceur de ces manières, avait des allures si fières et un air si imposant, pouvait-il s'abaisser, se ravalier ainsi ?

— Et maintenant, me soulevant de nouveau, ce que je cherchais, c'était l'autre. . . c'était celui à qui il s'adressait. . . .

— Mais j'avais beau, en prenant beaucoup de précaution, écarter le feuillage, cette fois encore je ne voyais rien, je ne distinguais rien. . .

— Et je venais de me rasseoir et de demeurer encore immobile, en prêtant toujours l'oreille, lorsque tout à coup je me redressais d'un bond, pouvant à peine retenir un cri. . . .

— Et, tout le sang glacé dans les veines, l'œil hagard, plus livide et plus débile qu'une agonisante, je demeurais cloué au sol. . . .

— Pourquoi, mère ? demanda vivement la petite Suzanne.

— Pourquoi ?

— Oui. Que venez-vous donc de voir qui pouvait vous effrayer ainsi ?

— Je n'avais rien vu, mais je venais d'entendre, répondit Yvonne qui eut comme un court frisson, d'entendre l'autre voix qui, maintenant, parlait à son tour plus haut et plus fort, et c'était cette voix qui me remplissait d'épouvante. . . et c'était cette voix qui me faisait frissonner d'effroi. . . .

— Cette voix ?

— Oh ! j'aurais vu encore devant moi se dresser la vieille Micheline avec son regard féroce et son sourire hideux. . . Oh ! je me serais encore vue entre les mains de ce tigre à face d'homme qui s'appelle Korrigan. . . Oh ! j'aurais encore entendu retomber derrière moi les lourdes portes du château de Morgoff, de ce lieu sinistre qui a failli être ma tombe, que je n'aurais pas été plus saisie et que je n'aurais pas eu dans le cerveau plus de vertige, plus de folie !

— Car dans cette voix qui répondait à présent à celle de notre hôte. . . dans cette voix qui, elle, n'était jamais humble, mais toujours dure, toujours impérieuse, toujours de plus en plus menaçante, sais-tu ce que je venais de reconnaître ?

— Qui donc, mère ? fit à voix basse l'enfant que l'expression pleine de terreur du visage d'Yvonne effrayait à son tour. Qui donc aviez-vous reconnu ?

— Tu ne devines pas ?

— Non, mère.

— Eh bien, j'avais reconnu celui dont la seule pensée me fait frémir. . . celui qui a été implacable, impitoyable pour moi et à qui, je le sens bien, je ne pourrai jamais pardonner. . . celui qui m'a plongée dans la misère, puis de la misère dans la honte, puis de la honte dans le désespoir. . . j'avais reconnu mon bourreau. . . j'avais reconnu le baron de Chancel !

— Le baron de Chancel ! s'écria la petite Suzanne, tout frémissante à son tour, comme si le terrible baron allait tout à coup surgir dans la chambre, comme si ce que la mère de Maurice lui racontait n'était pas de ces choses entrevues dans un rêve. Le baron de Chancel !

— Oui, c'était lui. . . Oui, c'était lui que maintenant j'entendais. . . C'était lui que notre hôte suppliait. . . c'était lui qui parlait à notre ami, à notre surveur, comme il eût à peine osé parler à Korrigan !

— Mais, bien qu'il eût par moments des éclats de voix terribles, j'étais si troublée, si émue, qu'il m'était impossible de tout comprendre. . . impossible de tout saisir. . . .

— Quelques mots isolés m'arrivaient seulement parfois. . . des mots auxquels je ne pouvais croire, car ils auraient pu me faire supposer que notre ami. . . que cet homme que je prends pour un grand seigneur, et qui certainement dût l'être, n'était pour le baron qu'un esclave à qui il avait le droit de parler en maître. . . qu'un esclave à qui il n'avait qu'un geste à faire pour le forcer à obéir.

— Mais, mère, interrompit la petite Suzanne, vous me disiez que votre rêve vous avait parlé de Maurice. . . .

— Il a mieux fait que de m'en parler, il me l'a fait voir. . . il m'a donné l'avant-goût de l'immense bonheur, de l'immense ivresse que

je connaîtrai bientôt, répondit vivement Yvonne, les yeux étincelants de joie.

— Mais ne sois pas si impatiente, et attends. . . attends un peu. . . .

— Puis, toujours très lentement, très doucement, la jeune femme poursuivit :

— Que pouvait-il bien exister entre ces deux hommes, pour que le baron de Chancel pût prendre des airs si arrogants et si hautains avec notre ami. . . que pouvait-il bien y avoir eu entre eux dans le passé pour que celui-ci se laissât traiter avec tant de dureté et tant d'insolence, voilà ce que maintenant, dans ce rêve étrange que je te raconte et dont aucun détail ne m'échappe, je me demandais avec stupeur.

— Et comme je continuais à demeurer là cachée. . . à demeurer là toujours de plus en plus effrayée à la voix du baron, tout à coup j'avais un nouveau tressaillement, un nouveau saisissement.

— Car celui-ci venait de prononcer mon nom !

— Car celui-ci venait de dire : " Yvonne de Chancel ! "

— Oui, c'était de moi qu'il s'agissait entre eux. . . c'était pour s'entretenir de moi que ces deux hommes se parlaient et se chuchotaient ainsi à voix basse, comme s'ils allaient encore me tendre je ne sais quel piège ténébreux, comme s'ils ourdisaient encore contre mon bonheur je ne sais quelle noire conspiration. . . .

— Et d'autres mots du baron, quelques lambeaux de phrases m'arrivant encore, j'étais saisie d'une épouvante indicible.

— Car non seulement le nom du château de Morgoff y revenait souvent, mais je saisisais encore des paroles comme celles-ci :

— Il faut que je compte sur vous. . . Vous me répondez d'elle ! . .

Rien à craindre pour vous. . . J'assume toutes les responsabilités. . .

— Et tandis que je grelottais de plus en plus d'effroi, de plus en plus d'épouvante, le baron, d'une voix de plus en plus brève, de plus en plus sèche, continuait de dicter ses ordres, de dicter ses volontés à notre hôte qui maintenant ne prononçait plus un seul mot et que je me figurais voir trembler et courber la tête devant l'impérieux baron de Chancel. . . .

— Mais ce dernier devait sans doute s'énerver de ce silence, car tout à coup sa voix devenait plus brève et plus cassante et ces mots étranges, ces mots pleins de menace lui échappaient :

— Ne me forcez pas à me rappeler ! . . ne me forcez pas à me souvenir ! . . — La chaise qui nous lie est si solide que vous ne la briseriez pas, vous le savez bien ! — Que la pensée ne vous en vienne jamais, où prenez garde ! . . oui, prenez garde ! . .

— Sa voix tremblait de colère, puis, comme il se taisait, notre hôte, à son tour, bégayait quelques mots qui ne me parvenaient que comme un murmure et dont je ne pouvais saisir le sens.

— Mais, presque aussitôt, le rire du baron de nouveau éclatait.

— Avant d'avoir pitié d'elle, ayez pitié de vous ! " s'écriait-il.

— Puis un bruit de pas se faisait entendre, se perdait lentement au fond du jardin, et un très grand, un très profond silence m'entourait.

— Le baron et notre hôte venaient de s'éloigner. . . .

— Je restais seule.

— Alors, me souvenant de ce que je venais d'entendre. . . me rappelant chacune des paroles que venait de prononcer le baron de Chancel, un désespoir immense, un désespoir aussi terrible que celui que j'ai connu à certaines heures quand je m'éteignais au fond du sinistre château de Morgoff, brusquement m'affolait, m'arrachait des cris que j'avais peine à retenir. . . .

— Car les sombres pressentiments que j'avais dès en entrant ici. . . les sombres pressentiments que j'avais eus qu'un autre malheur allait nous frapper, qu'un autre malheur allait nous atteindre. . . ces sombres pressentiments que j'avais eus naguère encore ne m'avaient donc pas trompée ! . . .

— C'était donc vrai qu'en tombant dans cette maison, après nous être échappées du château de Morgoff, nous n'avions fait que changer de prison !

— C'était donc vrai que j'étais retombée au pouvoir de cet homme qui depuis si longtemps me poursuivait de sa haine implacable et féroce. . . au pouvoir de cet homme qui avait été l'auteur de tous mes maux, de toutes mes douleurs, de toutes mes souffrances. . . au pouvoir de cet être sans âme et sans pitié qui dans un but de basse et horrible vengeance avait juré ma perte. . . au pouvoir, enfin, de cet infâme bourreau qui s'appelait le baron de Chancel !

— Et c'était donc vrai aussi que je resterais séparée de mon fils. . . de cet enfant adoré que l'on m'avait volé, arraché ! . . de ce pauvre enfant que l'on torturerait aussi comme moi et que l'on allait peut-être me tuer à force de l'accabler de chagrin et de désespoir !

— Et à demi évanouie, à demi défaillante, je retombais comme une masse sur le banc où tout à l'heure je m'étais assise.

— Mes oreilles bourdonnaient, le sol fuyait sous mes pieds, et il me semblait que mon cœur ne battait plus !

— Mon fils ! . . Mon fils !

— Ce n'était, à travers des sanglots éperdus. . . des sanglots qui me déchiraient la poitrine, que ce mot-là toujours. . . que ce mot-là qui, à chaque seconde, s'échappait de mes lèvres. . . .

— Et souffrant mille tortures, mille morts, je me demandais, une

sueur d'agonie au front, ce que le pauvre petit allait devenir loin de moi, sans moi....

“ Oh ! sans doute, si je devais succomber, si je devais être la victime du misérable baron de Chancel, si je devais mourir sans jamais le revoir, mon petit Maurice ne serait pas seul dans la vie, pas seul au monde.

“ Il aurait pour l'aimer et pour le protéger cet homme de grand cœur et d'immense bonté qui déjà veillait sur lui : M. de Belleruche.

“ Il aurait aussi ma sœur... il aurait aussi Adrienne qui reporterait sur lui toute la profonde affection, toute la profonde tendresse qu'elle avait pour moi....

“ Ah ! oui, sans doute encore, le pauvre petit ne serait plus ce qu'il avait été quelques mois auparavant... ce qu'il avait été quand je n'étais sortie de mon agonie que pour être jetée dans cette triste et lugubre maison de folles....

“ Il ne s'en irait plus au hasard cherchant un gîte et un toit, et il ne connaîtrait plus les terribles transes du malheureux petit abandonné qui se demande avec angoisse s'il ne mourra pas bientôt de faim.

“ Au lieu des privations et de la misère dans lesquelles nous avions vécu ensemble, il aurait à présent des jours tranquilles et heureux, un avenir assuré.

“ Mais cependant, pour souffrir malgré tout, n'aurait-il pas cette pensée qu'il était orphelin et qu'il allait grandir, à tout jamais sevré des caresses et des baisers maternels ?

“ Est-ce que, comme tous les pauvres petits, comme tous les pauvres enfants qui ont perdu trop tôt leur mère, il n'aurait pas avoir toujours un vide immense dans son cœur, un vide immense dans sa vie ?

“ Et tandis que je me sentais de plus en plus faible, de plus en plus défaillante ; tandis qu'un désespoir qu'aucune parole ne pourrait exprimer s'emparait de plus en plus de moi, c'était maintenant un ruisseau de larmes qui m'aveuglait, m'inondait le visage.

“ Et les mains jointes, les yeux levés au ciel, je priais... je suppliais Dieu d'avoir au moins pitié de mon enfant, quand, soudain, j'eus un brusque sursaut.

“ Il me semblait que je venais de l'entendre... que je venais d'entendre sa voix tout à coup m'appeler.

“ Je m'étais levée pleine de joie, et je regardais autour de moi...

“ Plus rien !

“ N'était-ce pas une hallucination ?

“ Et toute haletante, toute anxieuse, j'écoutais encore, en retenant mon souffle, quand je croyais percevoir un bruit très léger qui se rapprochait de l'endroit où je me trouvais....

“ Et à mon tour, j'allais appeler... à mon tour, j'allais crier : — Maurice !... Maurice !”

“ Mais je n'en avais pas le temps.

“ La voix qu'il m'avait semblé entendre quelques secondes auparavant venait encore de s'élever, et cette fois, le doute n'était plus possible, et, cette fois, je ne pouvais plus croire à une illusion, à une hallucination !

“ Car c'était bien lui qui accourait vers moi... car c'était bien lui qui me criait :

“ — Mère, c'est ton enfant !... Mère, c'est ton fils !... ”

“ Et les sons vibraient encore que j'avais un grand cri éperdu :

“ — Toi !... Ah ! c'est toi !... c'est toi ! ”

“ Et déjà mes bras s'étaient refermés sur lui, déjà je sentais son cœur battre contre mon cœur, tandis qu'incapable de dire un mot de plus, nous nous regardions, ou plutôt nous nous contemplions, les yeux noyés de larmes, les lèvres tremblantes, tout frémissants de joie.

“ Puis enfin, comme je l'étreignais toujours entre mes bras, comme si j'avais eu peur que l'on ne vienne nous séparer encore, tout à coup je le voyais si pâle, si défait, que je ne pouvais retenir un cri de douleur et de pitié....

“ Ah ! le pauvre enfant, que m'en avait-on fait ?

“ Comme il avait dû souffrir aussi pour être si changé !

“ Et sur son visage si pâle... sur son pauvre visage amaigri, il me semblait voir encore les traces des larmes qu'il avait versées... les traces de toute les tortures qui avaient fait le tuer.

“ — Ah ! sois maudit ! m'écriais-je alors, le cœur plein de haine, en pensant au baron de Chancel, sois maudit, misérable bourreau !...

“ Mais, d'un geste rapide, Maurice venait de me fermer la bouche.

“ — Tais-toi !... tais-toi, mère ! me suppliait-il à voix basse, tout en jetant autour de nous des regards pleins d'effroi... Si l'on t'entendait, peut-être ne pourrais-je plus te sauver... peut-être serions-nous séparés pour toujours !... ”

“ Car, si tu ne le sais pas, ici c'est encore, ici, c'est toujours le château de Morgoff !... ”

“ Ici, c'est toujours pour toi, comme là-bas, une prison et une tombe !

“ Ici, tu es toujours en la puissance du misérable qui avait rêvé de te faire disparaître et de te rayer du nombre des vivants !

“ Ici tu es encore la proie de cet infâme qui s'appelle le baron de Chancel !... ”

“ Pais, jetant encore un rapide coup d'œil autour de lui, il ajoutait vivement :

“ Nous sommes seuls... ce jardin est désert... Dieu a permis que je puisse enfin te retrouver... que je puisse enfin arriver jusqu'à toi... Viens !... viens, pendant que nous pouvons fuir et pendant que tu peux être libre encore !... Viens sans perdre une seconde... sans même retourner la tête !... Viens !... ”

“ Viens !... viens vite ! ”

“ Mais si, tout à l'heure, je succombais de chagrin et de désespoir, c'était maintenant la joie qui m'accablait, qui m'anéantissait.

“ Car elle aussi, hélas ! peut tuer comme la douleur ! ”

“ Aussi bientôt me sentais-je si faible que j'avais peine à suivre Maurice....

“ Mes jambes chancelaient... de seconde en seconde ma marche se ralentissait, et je voyais, pleine de terreur, pleine d'affolement, venir le moment où il me serait impossible de faire un pas de plus....

“ Et, soudain, en effet, le souffle me manquait... soudain je restais inerte entre les bras de Maurice, comme j'étais restée entre les tiens, là-bas, sur la grande route de Morgoff....

“ Alors il me semblait que j'allais mourir... que cette minute était la dernière qui me restait à vivre... et c'était entre mon fils et moi une scène déchirante et terrible....

“ Je lui avais pris le front entre mes mains toutes froides, toutes tremblantes, et je lui inondais le visage de mes larmes....

“ Je lui criais adieu !... Je le bénissais... Je lui disais : “ Ne pleure pas, puisque avant de mourir, j'ai eu le bonheur de te revoir... le bonheur de t'embrasser encore ! ”

“ Et déjà tout autour de moi se brouillait, se confondait... déjà entre lui et moi la nuit se faisait... quand, dans un mouvement éperdu, il me soulevait dans ses bras, cherchant à fuir en m'emportant....

“ Mais que pouvaient tout le courage, tout le dévouement, tout le désespoir du pauvre enfant !

“ A peine avait-il fait quelques pas qu'il chancelait à son tour et qu'il était obligé de me laisser retomber sur le gazon, de plus en plus froide, de plus en plus inerte.

“ Mais si la vie semblait prête à se retirer de moi, je conservais pourtant toute ma lucidité, toute ma raison, toute mon intelligence.

“ Aussi était-ce pour moi le plus affreux, le plus terrible des supplices que d'entendre les lourds sanglots qui lui déchiraient la poitrine, que d'entendre les mots qu'il me criait tandis qu'il demeurait agenouillé et penché sur moi.

“ Mère, ne meurs pas !

“ Mère, si tu meurs, je veux mourir aussi !... Mère chérie, mère aimée, mère adorée, pourquoi ne me regardes-tu plus ?... pourquoi ne me réponds-tu plus ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... comme ton front est froid !... comme tes mains sont glacées !... Mère !... mère !... Et dire que je suis seul... seul ici !... Et dire que si j'appelle, que si je crie, je te perds aussi !... Mère, m'entends-tu ?... reviens à moi !... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... ”

“ Et, tout à coup, comme il criait et se désespérait ainsi, sans que je pusse faire un mouvement, et dire un seul mot, le bruit d'un pas rapide retentissait, se rapprochait de nous.

“ — Le baron !... Notre hôte ! pensais-je le cœur traversé d'un frisson.

“ Car qui donc pouvait venir si ce n'était l'un ou l'autre de ces deux hommes... si ce n'était le baron, mon bourreau, ou notre hôte, son complice ?

“ Alors, faisant un effort surhumain, je pouvais encore articuler un mot, pousser encore un cri :

“ — Va-t'en !... Fuis, Maurice ! ”

“ Mais à ce cri d'effroi que je lui avais jeté, c'était par un cri de joie que venait de répondre mon fils.

“ — Comte !... Ah ! vite... vite à mon secours ! ”

“ Comte ?

“ Sans doute, M. de Belleruche ?

“ Puis, au même moment, je sentais que deux bras robustes me soulevaient, m'emportaient....

“ Je voulais encore balbutier quelques mots, mais j'étais à bout de forces, mon cœur cessait de battre, la nuit se faisait encore plus noire et plus épaisse autour de moi, et je n'entendais plus rien, je ne pouvais plus me rendre compte de rien....

Arrivée à cet endroit de son récit, Yvonne resta un long moment silencieuse, comme si elle évoquait encore, pour elle seule, tous les souvenirs de ce rêve si étrange et si saisissant.

Puis, son visage qui s'était assombri depuis quelques instants... depuis qu'elle avait raconté l'impossibilité dans laquelle elle s'était trouvée de suivre Maurice, son visage de nouveau brusquement s'éclaira, s'illumina d'une joie profonde.

Et très vivement, elle reprit :

— Puis, tout à coup, dans un songe qui, je te le répète, se réali-

sera... dans ce songe qui m'annonçait enfin le bonheur dans un avenir très prochain, le décor changeait...

"Je n'étais plus ici, dans cette maison inconnue, dont malgré tout, je n'ai franchi le seuil qu'avec une sorte de terreur superstitieuse..."

"Mais j'étais là-bas, dans cette autre maison que tu connais et où nous allons retourner bientôt... là-bas, à Fontenay-sous-Bois... là-bas, dans la demeure de M. de Belleruche."

"Mais je n'y étais pas seule et je vous voyais autour de moi..."

"Oui, c'était d'abord mon petit Maurice et toi, ma petite Suzanne, qui agenouillés à mes pieds, teniez chacun une de mes mains dans les vôtres..."

"Puis, à ma droite, c'était le comte de Belleruche qui se penchait vers moi avec un regard si doux et si bon, un regard si plein de joie, si rayonnant de bonheur, quo déjà pour moi le passé si sombre, si douloureux et si tragique n'existait plus..."

"Enfin, à ma gauche, c'était une femme jeune et belle, mais très pâle, comme si elle avait beaucoup souffert aussi, qui me souriait et parfois même m'embrassait comme une amie ou plutôt comme une sœur..."

"Et cette femme, c'était ta mère, Suzanne... ta mère qui a été si cruellement éprouvée aussi, et que, sans la connaître, j'aime déjà d'une si solide et si profonde amitié..."

"Oh ! elle vous aimera bien aussi, ou plutôt elle vous aime bien déjà, s'écria la petite Suzanne, car jamais elle ne pouvait prononcer votre nom, jamais on ne pouvait parler de vous devant elle sans qu'aussitôt ses yeux s'emplissent de larmes..."

"Oh ! oui, vous verrez... vous verrez comme elle est douce et bonne, et si, jusqu'à présent, vous n'aviez qu'une sœur, bientôt vous en aurez deux !..."

"Oui, bientôt... bientôt ! s'écria Yvonne. Car regardes-moi !... Est-ce que tu ne vois pas dans mes yeux combien est profonde ma conviction que je ne me trompe pas ?... Est-ce que tu ne vois pas dans mes yeux combien je suis sûre, combien je suis certaine que d'ici à quelques heures nous aurons fui avec Maurice, avec le comte de Belleruche aussi, sans doute ?..."

"Oh ! tiens, ajouta-t-elle en plaçant la main de l'enfant sur sa poitrine, sens-tu comme mon cœur bat de joie et d'espérance ?"

"Oh ! oui, espère, ma petite Suzanne, espère comme moi !... quelques heures encore... quelques heures seulement et nous retrouverons enfin tous ceux que nous pleurons et qui nous pleuraient... tous ceux que nous aimons et qui nous aiment !"

Mais, réveillée brusquement en sursaut au milieu de la nuit, la petite Suzanne sentait, depuis un moment déjà, ses paupières de plus en plus s'alourdir et ses yeux se fermer malgré elle.

Yvonne, qui la voyait toute pâle, la prit dans ses bras.

"Tu tombes de sommeil, ma chère enfant, lui dit-elle. C'est ma faute. J'aurais dû te ménager et remettre à plus tard le long récit que je viens de te faire... Aussi laisse-moi vite et va te reposer encore pendant quelques heures. — Et si un rêve berce ton sommeil, tâche qu'il soit aussi beau que le mien..."

"Va, ma chère petite, va vite !"

Et avec un doux sourire, un geste de la plus tendre affection, la jeune femme congédia doucement l'enfant...

Et pendant ce temps-là, de plus en plus le ciel blanchissait, s'éclairait...

Ce n'était déjà plus l'aube, mais le plein jour...

Pendant un assez long moment, Yvonne resta le coude appuyé sur son oreiller, l'oreille tendue du côté de la chambre de la petite Suzanne ; et, comme enfin elle venait d'entendre le souffle très calme, très régulier de l'enfant, qui avait fini par se rendormir, elle se leva sans bruit, se vêtit très rapidement, puis descendit au jardin qu'elle ne fit que traverser, pour courir tout de suite au belvédère.

Un soleil magnifique maintenant se levait et faisait étinceler les toits de Kernoc'h.

Et les bras croisés, debout, radieuse, Yvonne restait-là, tantôt portant son regard sur le long chemin qui filait derrière l'église, tantôt fouillant très attentivement la grande route de Morgoff....

Mais, comme le chemin, la grande route était encore déserte, encore solitaire...

A cette heure matinale, aucun bruit... personne...

Et la jeune femme avait une telle foi en son rêve, une telle certitude du bonheur qui l'attendait, que le temps passait, que les heures s'écoulaient sans qu'elle s'en aperçût.

Les douze coups de midi venaient de tomber lentement du clocher de la vieille église qu'elle restait toujours le regard fixe, fouillant et cherchant, dans la même pose immobile qui l'aurait fait prendre pour une statue.

Et, soudain, elle tressaillit, secouée de la nuque aux talons par un long frisson, tandis qu'un cri de surprise, un cri de joie et de triomphe lui échappait.

Elle se pencha si brusquement en avant qu'on aurait pu croire qu'elle voulait se précipiter dans le vide, et les yeux dilatés, les lèvres tremblantes, la face de plus en plus transfigurée, elle ne

perdait plus de vue une silhouette qui venait de lui apparaître, assez loin encore, sur la route de Morgoff...

C'était un enfant ; mais, à cette distance-là, Yvonne seule peut-être aurait pu s'en rendre compte...

La jeune femme ne respirait plus...

Cet enfant, qui s'avavançait là-bas, seul sur la route, n'était-ce pas lui !... son fils !... son rêve qui se réalisait !...

Elle ne pouvait distinguer encore que très imparfaitement le petit passant, mais elle entendait une voix de plus en plus lui crier :

— Tu ne te trompes pas !... Oui, c'est ton fils bien aimé... ton fils qui vient te sauver !

Aussi, tout à coup, jeta-t-elle, malgré elle, un long appel :

— Maurice !... Maurice !... Maurice !...

Mais sa voix se perdit au loin, sans que l'enfant, qui pourtant de plus en plus se rapprochait, eût semblé l'entendre...

Quelques minutes s'écoulèrent...

Yvonne, dont l'émotion était à son comble, était plus pâle, plus livide qu'une morte dans son suaire...

Encore un peu de temps, et l'enfant allait passer devant elle, se trouver devant la grille qui fermait la maison de l'inconnu...

Déjà même sa petite silhouette était moins vague, se dessinait davantage ; déjà même on pouvait voir sa taille, deviner son âge...

Et c'était bien l'âge, la taille du petit Maurice !... Et c'étaient bien aussi ses allures !...

Yvonne était si absorbée dans sa contemplation, que la foudre aurait pu tomber à ses pieds sans qu'elle l'entendît.

Et, soudain, comme elle le distinguait de mieux en mieux, elle eut un nouveau tressaillement, car cet enfant, elle pouvait à présent en faire la remarque, n'était pas un petit paysan, un petit habitant du pays, mais un petit monsieur très élégamment et très richement vêtu.

Et ce qui ne pouvait manquer de la frapper très vivement aussi, ce qui ajoutait encore à son immense émotion, si c'était possible, c'étaient les allures très étranges, les allures très singulières de cet enfant !

Car, en effet, il allait d'un pas très lent, semblant chercher on ne savait quoi...

Autour de lui les maisons étaient très rares, mais il ne passait devant aucune sans s'y arrêter, sans la fouiller d'un long regard qui paraissait vouloir en sonder les murs...

Et il écoutait... prêtait l'oreille... Puis, enfin, quand il se décidait à repartir, il semblait que c'était d'un pas plus lent et plus lourd, comme quelqu'un de plus en plus déçu, de plus en plus découragé.

Encore une centaine de pas et il allait passer devant Yvonne...

Haletante, celle-ci c'était redressée, et, tout à coup, elle eut un cri terrible, effrayant :

— Maurice !... Maurice !... Maurice !...

Car c'était bien lui qu'elle voyait... car c'était bien lui qui venait de s'arrêter maintenant devant la maison de l'inconnu, comme il s'était tour à tour arrêté devant toutes les autres...

Mais le belvédère était trop loin, et l'appel de sa mère, les cris si déchirants qu'elle venait de lui jeter n'avaient pu parvenir jusqu'à lui...

Et il passait là lentement, longeant la grille, fouillant le jardin, s'arrêtant même parfois pour tâcher de voir plus loin...

Et les mêmes cris pleins de folie de la mère... les mêmes cris qu'elle jetait pour l'appeler à son secours, toujours retentissaient :

— Maurice !... Maurice !... A moi... A moi, mon enfant !...

Et le visage baigné de larmes, tous les traits contractés par l'anxiété la plus poignante, par l'angoisse la plus atroce, elle tendait vers lui des bras tremblants, des bras suppliants.

— A moi, Maurice !... A moi, mon enfant !...

Mais le petit Maurice lentement passait, lentement s'éloignait... Il s'éloignait, quand celle qu'il était venu pour sauver était si près de lui !...

Il s'éloignait, quand il n'aurait eu que quelques pas à faire pour être dans les bras de sa mère éperdue et désespérée !

D'un bond, Yvonne venait de s'élançer hors du belvédère, criant, appelant toujours !... D'un bond, elle traversa le jardin et courut vers la grille....

Une porte se trouvait devant elle...

Elle s'y rua, jetant encore son appel :

— Maurice !... Maurice !...

Mais cette porte était fermée !...

Elle courut à une autre....

Fermée aussi !

Et le petit Maurice était déjà si loin qu'il n'aurait plus pu l'entendre !....

Alors, cramponnée aux barreaux, les yeux pleins de flammes, la pauvre Yvonne redevint pendant un moment la malheureuse folle qu'elle était au château de Morgoff... la malheureuse insensée dont les crises avaient si souvent rempli d'épouvante la petite Suzanne...

La bouche écumante, échevelée, cherchant à briser ces barreaux qui la retenaient captive, elle ne criait plus, elle hurlait....

Puis, soudain, elle lâcha prise, porta les deux mains à son front, et s'abattit toute raide, les bras en croix, de grosses larmes roulant lentement sur sa face de morte...

## XX. — VISITE NOCTURNE

Cependant, tandis qu'Yvonne faisait ce beau rêve qui lui avait donné tant d'espérance et tant de joie... ce beau rêve qu'elle avait raconté avec tant d'émotion à la petite Suzanne, une autre scène se passait dans la maison de l'inconnu... une autre scène qui, certainement, aurait rempli de surprise et d'effroi la mère de Maurice et sa petite compagne, si, témoins invisibles, elles avaient pu y assister.

Environ vers les deux heures du matin, alors que tout dormait encore dans le silence et les ténèbres, on aurait pu voir une voiture filer très rapidement sur la grande route qui reliait le château de Morgoff au petit pays de Kernoët...

Cette voiture, qui tournait le dos au château, était attelée de deux robustes chevaux noirs, et conduite par un cocher qui portait le costume des paysans bretons.

De temps à autre, un homme — l'unique voyageur qui se trouvait dans cette voiture — mettait la tête à la portière et regardait avec une sorte d'impatience la grande route que les chevaux dévoraient et qui continuait de s'allonger toujours toute sombre, toujours toute noire devant lui...

C'était un vieillard, car il avait des cheveux blancs, des favoris blancs, le front creusé de rides profondes. Mais le peu que l'on voyait de son visage, grâce au faible reflet des lanternes qui vaguement l'éclairaient, était loin de lui attirer la confiance et d'éveiller la sympathie.

Il apparaissait alors avec un front entêté et orgueilleux, un air froid et hautain, un regard très dur et des lèvres si minces qu'elles semblaient n'avoir jamais connu le sourire...

Mais ses apparitions à la portière étaient rares et toujours de très courte durée...

A peine avait-il jeté un coup d'œil devant lui comme pour se rendre compte du chemin parcouru, que, brusquement, il se renfonçait dans la voiture, se blottissait dans un angle, et, les bras croisés et l'air profondément soucieux, songeait, réfléchissait :

— Oui, voilà une très étrange, une très mystérieuse aventure ! murmurait-il en répondant à sa pensée. Korrigan n'est plus au château de Morgoff !... La vieille Micheline aussi a disparu !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, de plus en plus absorbé, il continuait de se parler à voix haute :

— Non, j'avoue que je ne me serais jamais attendu à une nouvelle aussi extraordinaire, à une nouvelle aussi invraisemblable ! reprit-il tout à coup. Car, enfin, qui pourrait expliquer cette chose inouïe, cette chose impossible, cette chose sur laquelle plane un mystère que je m'efforce en vain de deviner, en vain de comprendre ?

— Le château de Morgoff a été trouvé abandonné et ses portes toutes larges ouvertes, m'a-t-on écrit.

— Toutes les recherches qui ont été faites pour retrouver ses deux gardiens, le nommé Korrigan et sa femme, la nommée Micheline, n'ont encore donné et ne donneront probablement aucun résultat.

— Le château a été pourtant fouillé de fond en comble par quelqu'un qui y avait vécu, c'est-à-dire par un ancien domestique qui y avait servi sous les ordres de Korrigan et qui, par conséquent, devait bien le connaître.

— Mais c'est en vain qu'accompagné de quelques habitants du pays, il en a exploré tous les coins, tous les trous...

— Nulle part, ce domestique, qui s'appelle Plennoëc, n'a retrouvé les traces du maître valet et de sa femme...

— Des recherches très attentives et très minutieuses ont également été faites dans les environs du château et n'ont pas été couronnées de plus de succès.

— Enfin, la justice, poussant très vivement son enquête, a interrogé non seulement les gens du pays de Morgoff, mais encore les gens des pays voisins.

— On espérait arriver à recueillir ainsi quelques indices qui jetteraient un peu de lumière sur cette affaire qui se présente sous des côtés de plus en plus ténébreux, de plus en plus mystérieux.

— Mais personne n'a pu fournir le moindre renseignement, ni donner la moindre nouvelle de Korrigan et de sa femme qui, d'ailleurs, ne sortaient que très rarement du château...

— Oh ! oui, poursuivit le vieillard, en hochant lentement la tête, quand j'ai reçu, il y a trois jours, cette lettre-là... cette lettre du juge d'instruction de Brest qui me priait de me rendre immédiatement auprès de lui, afin de lui aider, si c'est possible, à tirer au clair cette étrange affaire, oh ! oui, je puis bien avouer que j'ai eu une des plus grandes surprises de ma vie.

— Et cependant ce n'était pas la seule que je devais avoir et d'autres encore m'attendaient à mon arrivée à Morgoff...

— Ce Korrigan !... Cette Micheline !... Ah ! parbleu, je sais bien que leur air sournois et leur regard toujours lâche ne prévenaient guère en leur faveur, et que j'ai eu plus d'une fois le soupçon qu'ils ne devaient pas avoir, l'un et l'autre, la conscience bien nette...

— Et puis, d'où venaient-ils au juste et quel était leur passé, quelle avait été leur existence ? c'était ce que je n'ai jamais su moi-même et ce que personne, je crois, n'a jamais su mieux que moi...

— Mais cependant comment me serais-je jamais attendu à ce que je viens d'apprendre ?... comment aurais-je jamais pu me douter que ce Korrigan et sa femme étaient deux bandits d'une pareille envergure ?... comment, sous les airs cauteleux de l'homme, aurais-je jamais pu soupçonner l'affreux coquin, l'horrible gredin qu'il était ?... comment, devant les regards faux de sa femme, son empressement hypocrite à exécuter les ordres qu'on lui donnait, et ses paroles trop mielleuses, aurais-je pu avoir la pensée de voir en elle une misérable, une aussi infâme créature ?

— Et pourtant, oui, c'était ainsi !... Ces deux êtres à qui j'avais confié mon secret... ces deux êtres dont j'avais fait mes complices, étaient deux monstres capables de tout... des scélérats dont les crimes épouvantent l'imagination !...

Le voyageur venait encore de passer la tête à la portière et de jeter un large coup d'œil devant lui...

Mais, devant lui, c'était toujours la grande route de Morgoff qui continuait de s'allonger toute noire... la grande route qui semblait ne devoir jamais finir.

— Ah ça ! nous n'arriverons donc pas ? fit-il de plus en plus impatient, de plus en plus nerveux.

Et, la voix impérieuse et brutale, il cria au cocher :

— Plus vite !... plus vite, morbleu !

Le cocher cingla ses chevaux, et la voiture, qui filait déjà d'un train d'enfer, sembla redoubler de vitesse.

Le vieillard venait de nouveau de se blottir dans son coin.

— Oui, oui, un beau brigand, un beau criminel, ce Korrigan, et j'avais bien placé ma confiance ! ricana-t-il doucement. Ecumeur de mer !... Jouer le rôle de sauveur pour mieux égorger ses victimes ! Et quand les naufrages se faisaient attendre, s'arranger de façon à les provoquer !

— Et tout cela est vrai !... Et toutes ces choses atroces, toutes ces choses horribles ne sont pas des légendes !...

— Oui, tout cela est vrai !... Tous ces crimes auxquels on ne pourrait croire, Korrigan les a commis... Et c'était le château de Morgoff qui lui servait de repaire !... Et c'était du château de Morgoff qu'il guettait le moment de les accomplir !... Et c'était du château de Morgoff que, brusquement, soudainement, et très sûr de l'impunité, il s'élançait, il bondissait sur sa proie !

— Non, d'abord je n'ai pas voulu le croire, reprit-il plus sourdement, d'abord je n'ai voulu voir dans tout ce qui se disait, dans tout ce qui se racontait qu'un conte inventé, qu'une histoire imaginée par ces imbéciles de paysans de Morgoff...

— Je me disais : « Korrigan était l'homme du château, c'est-à-dire presque un personnage au milieu de tous ces pauvres gueux qui l'entouraient... Il était bien nourri, bien chauffé, à l'abri de la misère, et les autres... tous ces pauvres diables qui crèvent la faim et qui végètent dans de misérables cabanes ouvertes à tous les vents, lui en voulaient et le jalouaient... »

— Et voilà pourquoi ils cherchent à le rendre odieux... voilà pourquoi ils lui mettent sur le dos toutes ces infamies, tous ces crimes qui sont trop horribles pour être vraisemblables.

— Mais j'ai vu Plennoëc qui garde le château et qui, lui, n'avait pas l'air de mentir !

— Mais il y a ce trésor découvert... tous ces bijoux, tous ces diamants, tout cet or enfoui sous cette trappe au pied du lit de Korrigan.

— Mais enfin il y a des preuves et je voudrais douter que je ne le pourrais plus...

Le vieillard se tut pendant quelques secondes, puis, à voix plus basse :

— Maintenant, continua-t-il, qu'est devenu Korrigan, qu'est devenue la vieille Micheline, voilà le mystère !

— Puisqu'on a retrouvé leur magot... tout ce trésor qui leur provenait des mauvais coups qu'ils avaient faits, il est bien certain que ce n'est pas le vol qu'il faut chercher là-dessous et qu'ils n'ont pas été assassinés à leur tour par des bandits comme eux.

— Des voleurs qui auraient réussi à pénétrer dans le château et qui se seraient rués sur eux pour les dépouiller n'auraient pas manqué, malgré toutes les cachettes du monde, de mettre la main sur cette fortune...

— Reste donc cette supposition qu'ils auraient pu être les victimes d'une vengeance... Mais vengeance de la part de qui ?

Et comme il semblait réfléchir de plus en plus profondément, tout à coup il tressaillit.

— Oh ! je suis fou, insensé ! s'écria-t-il. Oh ! comment puis-je avoir

ette pensée-là !... Comment puis-je songer au comte de Belleruche, dont la présence à Morgoff, il y a quelques jours, était encore une de ces surprises dont je parlais tout à l'heure... une de ces surprises qui m'attendaient ici...

—Car, au signalement que l'on m'en a donné, ces deux hommes, ces deux étrangers qui ont été aperçus dans les environs du château le jour même de la disparition de Korrigan, c'était bien lui, le comte... et c'était bien aussi l'ami de Guérande, le marquis de Prades...

—Il savaient que c'était là qu'ils retrouveraient, l'un Yvonne, et l'autre l'enfant qu'il voulait ravoir... Et déçus, furieux de voir que je les avais devancés, de voir que le château maintenant était vide et que je perdais mes deux prisonnières, peut-être auraient-ils pu dans un moment de colère et de folie...

Mais il s'arrêta court, n'osant achever sa pensée :

—Mais non, reprit-il brusquement, encore une fois c'est moi qui suis fou... encore une fois c'est moi qui suis insensé !...

—Ah ! certes, ajouta-t-il les dents serrées, un éclair dans les yeux, j'ai bien toujours pour cet homme la haine vivace... la même haine qui me pardonne pas... qui ne pardonnera jamais !

—Ah ! certes, je sens bien toujours, rien qu'en évoquant son souvenir, rien qu'en prononçant son nom, la même colère terrible me faire bondir le cœur, la même rage s'emparer de moi comme au premier jour !

—Ah ! certes, pour le faire souffrir, pour le torturer et me venger de lui, je serais bien capable de toutes les bassesses et de toutes les infamies, et la preuve, c'est que je lui ai volé Yvonne... et la preuve, c'est que je lui ai pris sa fille... sa fille que, je le jure bien, il ne retrouvera plus, il ne reverra plus !

—Mais si implacable que puisse être ma rancune... si impitoyable que puisse être ma haine, oui, je serais fou de voir dans la disparition des Korrigan la main du comte de Belleruche...

—Non, non, je ne lui ferai pas la basse et stupide injure de croire qu'il se serait vengé sur ces êtres intimes et indignes de lui qui n'étaient, après tout, que mes instruments...

—Le comte de Belleruche... ce gentilhomme... ce grand seigneur devenant un assassin vulgaire... un meurtrier anonyme !...

—Allons donc !

—Non ! si le comte, un jour, demande des comptes à quelqu'un, ces comptes-là, il ne les demandera qu'à moi !...

—Et peut-être ce moment-là ne tardera-t-il pas ?... Et peut-être nous trouverons nous bientôt face à face !

—N'ayant plus retrouvé Yvonne au château de Morgoff... ayant complètement perdu sa trace et désespérant de la découvrir, c'est alors que très probablement, il surgira devant moi !...

—Mais alors nous verrons !... oui, nous verrons !

Le vieillard se tut encore, puis, toujours les bras croisés, demeura un long moment le regard fixe, la tête tombée sur la poitrine.

Cependant la voiture qui l'emportait roulait toujours avec la même rapidité vertigineuse dans la nuit noire, sur la grande route déserte.

Il avait fait, la veille, une chaleur accablante, étouffante, et le ciel, tout resplendissant d'étoiles quelques heures auparavant, était depuis quelques instants devenu très sombre et très lourd, tandis que, tout au fond de l'horizon, de larges éclairs, qui fréquemment étincelaient, semblaient annoncer qu'au loin grondait un orage.

Nul bruit, d'ailleurs, ne troublait le silence farouche, presque sinistre de la grande route.

A la clarté crue des lanternes, de temps à autre de vieilles cabanes de paysans apparaissaient pendant la durée d'un éclair, puis, aussitôt, de chaque côté, recommençaient les champs immenses, les champs pleins de ténèbres et de mystère...

S'arrachant enfin à sa rêverie, le nocturne voyageur venait encore une fois de se lever, puis s'accouder à la portière.

Et c'était toujours devant lui, toujours vers le bout de la grande route, dont la longueur semblait l'exaspérer, que son regard se portait.

—Il me semble pourtant que nous devons approcher... que nous ne devons plus être bien loin de Kernoët ? murmura-t-il.

Puis, élevant la voix :

—Hé ! garçon, appela-t-il.

Le cocher se retourna.

—Monsieur ?

—Je croyais Kernoët beaucoup plus près de Morgoff, dit le vieillard. Où sommes-nous donc ici ?

—Aux Trois-Croix, monsieur.

—Aux Trois-Croix ?

—Oui, monsieur, vous allez voir...

Et, très attentif, le cocher, penché sur sa droite, guettait le bord de la route.

Et, tout à coup, étendant son fouet :

—Regardez, monsieur, les voici, fit-il vivement en montrant une espèce de petit monticule sur lequel se dressaient à quelque distance les unes des autres trois croix de pierre, voici les Trois-Croix.

—Quand on est ici, on a fait plus des deux tiers du chemin de Morgoff à Kernoët...

—Ce qui veut dire ?

—Ce qui veut dire qui si nous continuons de rouler comme nous roulons, nous serons arrivés dans un quart d'heure... vingt minutes au plus...

—Allons, marche !... marche !

Et le vieillard reprit dans l'ombre de la voiture son attitude pensive.

Puis, au bout d'un moment, ses lèvres minces et pâles se crispant dans un sourire ironique :

—Oui, décidément, continua-t-il en se parlant toujours à demi-voix, il était écrit qu'en venant ici je tomberais de surprise en surprise... d'étonnement en étonnement.

—Récapitulons :

—D'abord, j'apprends que Korrigan, dont j'avais fait mon maître valet et le gardien de château de Morgoff et à qui j'avais confié Yvonne, puis, plus tard, cette gamine — simple histoire de faire plaisir à de Guérande — j'apprends que Korrigan était un voleur, une espèce de vampire qui se ruait sur les naufragés pour les dépouiller.

—Et d'une !

—Puis, quelques heures plus tard, c'est une autre nouvelle que l'on m'annonce, c'est une autre découverte que je fais...

—Belleruche est venu à Morgoff !... Belleruche a dû tenter d'enlever sa fille !... Belleruche est encore sans doute par ici... rôde encore sans doute dans le pays, et d'un moment à l'autre le hasard peut le mettre en face de moi ?

—Et de deux !

—Puis, enfin, c'est hier soir, cette autre aventure qui m'arrive, vers la tombée de la nuit...

—Entré par hasard dans la chambre qu'occupait autrefois la baronne, j'avais ouvert la fenêtre et je venais de m'y accouder, songeant encore, plein de colère, à la trahison de celle qui avait vécu entre ces murs et dont tout semblait encore garder l'empreinte, lorsque, tout à coup, comme mon regard, après s'être longuement promené au loin, venait de tomber par hasard au pied du château, je me redressai brusquement, très intrigué.

—Il y avait encore là, devant la grande porte du château, comme dès la première heure où s'était répandu le bruit de la disparition de Korrigan et de la vieille Micheline, toute une foule de paysans accourus des environs, toute une foule de curieux commentant le dramatique événement.

—Et parmi cette foule, paraissant même parfois l'interroger, comme si l'étrange histoire dont tout le monde s'entretenait pouvait l'intéresser aussi, je venais d'apercevoir un homme qui, lui non plus, ne devait pas être certainement du pays de Morgoff ; un homme qui, lui aussi, devait certainement être un étranger.

—Sa mâle et fière beauté, son front rayonnant d'intelligence, son élégance et sa distinction m'avaient très vivement frappé, très vivement intrigué, et je ne cessais de le regarder tout en me demandant ce que ce personnage pouvait bien faire là et quel intérêt il pouvait bien avoir pour interroger tous ceux qui se trouvaient autour de lui quand, soudain, je m'aperçus que cet homme, que cet étranger n'était pas seul, et qu'il y avait avec lui un enfant dont le visage également me frappait, m'intriguait...

—Car si cet homme ne me rappelait rien, aucun souvenir, il n'en était pas de même de ce gamin, dont le visage très fin et les allures également très distinguées évoquaient en moi je ne sais quelle image lointaine et confuse, quelle image déjà entrevue...

—Mais, si je ne me trompais pas, où donc avais-je rencontré cet enfant ?... où donc avais-je pu le voir ?

—Et ne le quittant plus des yeux, je continuais de chercher, de réfléchir, quand, brusquement, je ne pus retenir un cri de saisissement :

—Le fils d'Yvonne !... Le fils d'Yvonne !

—Car je ne pouvais plus avoir la moindre hésitation, la moindre doute : c'était bien lui que j'avais sous les yeux... c'était bien ce gamin pour qui Adrienne avait eu un jour l'audace de faire appel à mes sentiments, de faire appel à ma pitié !... Ce gamin que j'avais chassé de ma maison, que je retrouvais là à Morgoff... à Morgoff comme le comte de Belleruche... à Morgoff comme le marquis de Prades !

—Et de trois !

Puis, après un silence :

—Oh ! cette surprise-là, reprit le sombre voyageur, la surprise de retrouver cet enfant au pied du château ne fut pas la moindre de toutes, surtout quand, au lieu de le voir en compagnie du comte de Belleruche, c'est escorté de cet étranger, c'est escorté de cet inconnu qu'il m'apparut...

—Quel est donc cet homme ? ajouta-t-il la voix plus sourde.

—D'où sort-il ?

—De quel droit celui-là semble-t-il vouloir se mêler de mes affaires ?

Un nuage passa sur le front du vieillard, tous ces traits se crispèrent, puis, après être demeuré encore silencieux pendant quelques secondes :

— Bah ! fit-il tout à coup avec un éclair de triomphe dans les yeux. L'essentiel, c'est que j'aie eu du flair... L'essentiel, c'est que j'aie su prévoir qu'en dépit de l'épaisseur de ses murs le château de Morgoff pouvait peut-être, à un moment donné, n'être plus un lieu assez sûr pour y garder Yvonne... L'essentiel, c'est que je puisse dire, avec plus de certitude que jamais, au comte de Belleruche : "Comte, cherche ta fille, tu ne la retrouveras plus !"

Et le pâle visage du voyageur venait de prendre, en prononçant ces dernières paroles, une expression de joie infernale, de joie diabolique.

Puis, presque aussitôt et le regard flamboyant d'une haine atroce, éfrayante :

— Non, tu ne la retrouveras plus ! s'écria-t-il avec un geste de défi. Non, ni toi ni d'autres ne pourrez me l'arracher des mains !... Car si vous pouviez connaître le château de Morgoff, je vous défie bien de découvrir la maison de Kernoët !... Et c'est avec des larmes de sang, comte, que tu regretteras toute ta vie les illusions que tu as pu te faire un instant que ta fille serait à toi... que ta fille enfin t'appartiendrait !... Non, non, jamais !... jamais !... Car ta fille aussi



Le teint coloré, la bouche entr'ouverte et souriante, elle rêvait encore...

est à moi... à moi avant d'être à toi !... Oui, elle est à moi pour que je te torture... pour que je te supplicie en elle !...

Et le visage de cet homme, dont tout le corps frémissait d'une immense colère, était, à ce moment-là, vraiment hideux, vraiment épouvantable à voir.

Il hochait la tête, eut encore dans l'œil un éclair de défi, puis la voix très sourde :

— Oh ! oui, il y a quelque temps encore, reprit-il, je pouvais avoir peur d'Adrienne... d'Adrienne qui avait osé pousser l'imprudence jusqu'à se faire ta complice... d'Adrienne qui pouvait à chaque minute se souvenir du château de Morgoff et te dire : "Cherchez là !"

— Et à défaut d'Adrienne... à défaut aussi de ce marquis de Prades qui, par de Guérande, en savait aussi long que moi, comment n'aurais-tu pas fini par apprendre que je possédais là-bas, dans ce pays perdu, ce vieux château ou plutôt ce vieux repaire ?... Et comment l'idée ne te serait-elle pas venue d'y courir... d'aller voir si, derrière ses murailles, tu ne retrouverais pas celle que je t'avais enlevée ?

— Mais aujourd'hui que le château de Morgoff est vide... mais aujourd'hui que j'ai mis ma proie en un lieu plus sûr, cherche, devine, trouve !...

— Oh ! je te défie bien encore, quelle que soit ta persévérance,

quelle que soit ton énergie, quel que soit ton désespoir, de retrouver ton Yvonne !...

— Oh ! non, vois-tu, cela est impossible !...

— Oh ! non, pour que je puisse voir cela, il faudrait que celui qui maintenant me répond d'elle... que celui qui maintenant est son géôlier, comme l'était Korrigan, me trahisse et soit assez fou pour se faire à son tour ton complice...

— Ton complice !... Allons donc !... Ton complice, lui que je tiens dans ma main !... Ton complice, lui que, tout à l'heure, lui que, dans quelques minutes, je vais voir encore si docilement, si humblement se courber devant moi... lui qu'avec un seul mot je pourrais...

Mais il n'acheva pas.

La voix du cocher venait brusquement de l'interrompre :

— Kernoët !

Alors, d'un bond, le voyageur se pencha de nouveau à la portière.

— Kernoët ? fit-il en passant la main sur son front, comme s'il voulait chasser les noires pensées qui pouvaient l'assaillir encore.

— Oui, monsieur. Nous avons déjà dépassé les premières maisons... Allons-nous loin encore ?

— Attendez, répondit le vieillard, je cherche à me reconnaître...

Le cocher venait de ralentir l'allure de ses chevaux et, debout, le voyageur fouillait très attentivement les deux côtés de la route.

De distance en distance, de petites maisons défilaient, à peine entrevues sous le ciel de plus en plus sombre.

Mais le vieillard, le regard fixe, cherchait surtout devant lui, vers le fond de la route.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi ; la voiture maintenant ne marchait presque plus qu'au pas.

Puis, tout à coup, sous le noir du ciel, de grands arbres se dressèrent.

Le vieillard avait tressailli.

— C'est là ! murmura-t-il.

Et comme la voiture venait encore de parcourir une centaine de mètres environ, il cria tout à coup :

— Halte !

Et les roues tournaient encore que, déjà, il avait mis pied à terre. Une grille se trouvait devant lui, et, derrière cette grille, un jardin immense, plein de ténèbres...

Le voyageur, que la voiture suivait, longea cette grille et ne s'arrêta que devant une porte très haute et très large, l'entrée principale de la maison.

Lorsqu'il regarda à travers les barreaux, puis, murmura encore :

— Oui, je ne me trompe pas, c'est bien ici...

Puis, revenant vers le cocher :

— Ainsi, dit-il, c'est entendu, vous allez remiser ici ?

— Oui, monsieur.

— Où cela ?

— A l'auberge du *Monarque*, où je suis déjà descendu plusieurs fois... A quelle heure monsieur aura-t-il besoin de moi ?

— Je n'en sais rien... Je vous ferai prévenir... Mais, dans tous les cas, tenez-vous prêt à me conduire immédiatement à la station la plus rapprochée de la ligne de Brest...

— Monsieur peut compter sur moi... Bonne nuit, monsieur...

Et, très rapidement, la voiture partit, se perdant dans la nuit.

On l'entendait encore, quand un grand coup de cloche retentit.

C'était le voyageur qui venait de sonner à la porte de l'inconnu. Et l'appel avait été si pressant, si impérieux, si brutal, que dame Véronique, la vieille gouvernante du logis, se dressa d'un bond sur son séant, toute effarée, toute saisie.

— Tiens ! qu'est-ce donc ? fit-elle en regardant autour d'elle, presque effrayée. Il me semblait qu'on avait sonné...

Puis, comme après avoir attendu un instant, elle n'entendait plus rien :

— J'ai rêvé, reprit-elle. Qui donc pourrait venir à cette heure ?

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle tressaillit.

Plus autoritaire, plus violente, plus furieuse, la cloche venait de retentir encore.

— Une visite au milieu de la nuit !... Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura la vieille femme.

Mais, bien qu'elle eût les cheveux blancs et un air très doux, elle était solide encore, et c'était une de ces natures énergiques qui ne connaissent guère la peur.

— Nous allons voir, se contenta-t-elle de penser.

Et, très lentement, tandis que la cloche sonnait pour la troisième fois, réveillant un long écho jusque dans les plus lointaines profondeurs du jardin, elle se rhabilla, alluma à la petite flamme d'une veilleuse la bougie d'un chandelier, puis sortit d'un pas rapide.

L'orage, qui semblait avoir éclaté au loin pendant que la voiture du voyageur roulait du côté de Kernoët, paraissait avoir cessé, mais le ciel restait toujours très lourd, très menaçant, et le vent, qui bruissait dans les arbres comme une voix sinistre, soufflait avec assez de force.

Protégeant avec un pan de son tablier sa lumière qui, à chaque

pas qu'elle faisait, menaçait de s'éteindre, dame Véronique traversait maintenant le jardin, se dirigeant aussi rapidement qu'elle le pouvait vers la grande porte de la grille.

Deux fois encore, la cloche avait retenti, pendant que la vieille femme, que cette étrange insistance intriguait de plus en plus, se demandait encore qui pouvait bien se présenter chez son maître à heure aussi indue.

Aussi, dès qu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de la grille, jeta-t-elle curieusement un coup d'œil au travers des barreaux.

Mais la nuit était si sombre, la route qui passait devant la maison si pleine de ténèbres, que d'abord elle ne vit rien. . .

Cependant, comme elle venait d'arriver devant la porte, elle ne put s'empêcher de tressaillir en apercevant en face d'elle une forme immobile et deux yeux brillants braqués sur elle.

— Qui est là ? demanda-t-elle, la voix un peu sourde.

— Ouvrez ! répondit-on.

— Que voulez-vous ?

— Parler à votre maître. . .

— A cette heure !

— Eh bien ? fit une voix très dure.

— Mon maître dort. . .

— Vous le réveillerez. . . Ouvrez, vous dis-je !

— On n'ouvre pas ainsi sans connaître les gens, au milieu de la nuit. . . Il faudrait au moins que je sache qui vous êtes. . .

— Suit ! ricana dans l'ombre la voix brutale. Je suis le baron de Chancel. . . Et maintenant ouvrirez-vous ?

A ces mots : " Je suis le baron de Chancel," dame Véronique était restée toute saisie.

— Le baron de Chancel ! répéta-t-elle malgré elle.

Car elle se rappelait que, plus d'une fois, elle avait surpris son maître à des moments où, plus sombre et plus triste encore que d'habitude, il se disait pour lui seul ce nom-là. . . ce nom qui semblait le remplir de colère et de terreur.

Alors, n'hésitant plus, elle ouvrit.

— Entrez, monsieur, dit-elle.

Puis la porte de la grille refermée :

— Veuillez me suivre, ajouta-t-elle.

Et tout en marchant côte à côte avec le baron, elle l'examinait parfois à la dérobée.

— Mauvais visage ! . . . Oiseau de mauvais augure ! pensait-elle. Qu'est-ce que cet homme peut bien vouloir à mon maître ? que peut-il bien venir faire ici ?

Mais le baron ne semblait nullement s'apercevoir de l'attention dont il était l'objet de la part de la vieille femme. . .

Tout en marchant d'un pas très rapide, mais qu'il s'efforçait d'amortir le plus possible, comme s'il avait pu craindre qu'on l'entendit, c'était avec une sorte d'inquiétude, une sorte d'appréhension qu'il ne cessait de fouiller l'ombre qui l'entourait. . .

Parfois même, dame Véronique le voyait soudain tressaillir, puis s'arrêter comme s'il n'osait faire un pas de plus.

Mais cela ne durait que le temps d'un éclair, et presque aussitôt il repartait d'une allure plus rapide encore.

— Qu'a-t-il donc ? se demandait la vieille femme de plus en plus surprise. On dirait qu'il a peur ! . . .

Et c'était vrai !

Si le baron fouillait ainsi avec inquiétude, avec appréhension, les épais-tes ténèbres qui l'entouraient ; si, à la vacillante clarté de la bougie, il apparaissait très pâle à dame Véronique ; si, enfin, il avait parfois ces brusques sursauts, ces brusques tressaillements, c'est qu'en effet il avait peur. . .

Oui, peur, car maintenant toute sa pensée était fixée sur sa victime, sur Yvonne. . .

Oui, peur, car à chaque pas qu'il faisait, il redoutait de la voir surgir en face de lui telle qu'elle lui était apparue quand il l'avait enlevée de la maison du docteur Laval. . .

Oui, peur, car à chaque seconde il tremblait de la voir se dresser échevelée, blême comme un spectre, folle encore, mais pourtant pouvant encore le reconnaître, mais pourtant pouvant encore lui demander compte du crime odieux, du crime infâme qu'il avait commis envers elle.

" Misérable, cesse de me torturer ! . . . Misérable, rends-moi ma liberté ! "

Ces mots-là, le baron, qui marchait de plus en plus rapidement, croyait positivement les entendre le poursuivre, les entendre sortir de l'ombre. . .

Aussi ne respira-t-il que lorsque, arrivé au bout du jardin, il se trouva devant le petit pavillon qu'habitait l'inconnu. . .

A l'une des fenêtres de ce pavillon, on pouvait apercevoir le reflet d'une faible lumière. . .

— Tiens ! il ne dort donc pas ? pensa le père d'Adrienne.

Et comme la vieille gouvernante de l'inconnu allait s'engager dans l'escalier et l'invitait à le suivre :

— Vous pouvez vous retirer, lui dit-il. Je connais le chemin. . .

Et il monta seul.

Au bout de quelques marches, il se trouva sur un large palier où il n'y avait qu'une porte, et le baron allait frapper, quand il s'aperçut que cette porte était restée entre-bâillée. . .

Doucement, il la poussa, la referma sans bruit derrière lui, puis demeura immobile sur le seuil. . .

La pièce où il venait d'entrer était très grande, immense, et d'un aspect à la fois élégant et sévère.

Mais ce qui frappait surtout et qui attirait tout de suite le regard dès qu'on y pénétrait, c'étaient les nombreux portraits dont cette pièce était ornée. . . sans doute les images des ancêtres de l'inconnu, de cet homme en qui Yvonne n'avait pas hésité à reconnaître un grand seigneur.

C'étaient, dans de larges cadres d'un merveilleux et magnifique travail, des capitaines avec leurs armures, des magistrats avec des manteaux d'hermine, des hommes d'église, en longues robes violettes ou écarlates.

A peine entré, le baron de Chancel avait eu un vif mouvement de surprise, mais ce n'étaient point ces portraits, sur lesquels d'ailleurs ils n'avait pas même daigné jeter les yeux, qui avaient provoqué chez lui ce mouvement.

Mais, s'il était resté ainsi tout étonné, ou, pour mieux dire, tout saisi, c'est qu'il avait sous les yeux un spectacle des plus étranges et des plus inattendus.

Couché sur un long canapé qui tenait toute l'embrasure d'une fenêtre, l'inconnu, les yeux clos, très pâle, aussi pâle que quelqu'un qui va mourir, semblait profondément endormi.

Mais ce que le baron regardait surtout d'un œil fixe. . . ce qu'il regardait en devenant presque aussi pâle que l'inconnu, c'était la grande table de travail qui occupait le milieu de la pièce.

Car sur cette table, toute chargée de livres, et qu'une grosse lampe de bronze éclairait d'une clarté mourante, il venait d'apercevoir trois ou quatre feuilles de papier fraîchement noircies, et, tout près de ces pages, étinceler la crosse d'ivoire d'un revolver. . .

Pendant un long moment, le baron demeura immobile et comme cloué à la même place ; puis, enfin, marchant ou plutôt glissant très doucement, il s'avança vers l'inconnu.

— Comme il est pâle ! murmura-t-il après s'être penché sur lui. Puis tout à coup, haussant les épaules :

— Et il a pleuré ! ajouta-t-il avec un accent plein de pitié.

Et en effet, sur les joues livides de l'inconnu, on pouvait apercevoir, toutes humides encore, des traces de larmes.

— Oui, oui, c'est bien ce que je pensais. . . c'est bien ce que j'avais tout de suite deviné, reprit le baron après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur le maître du logis. Ces lignes qu'il vient d'écrire. . . ce revolver, là, sur cette table. . . là, sous sa main. . . le malheureux a voulu se tuer ! . . .

" Mais se tuer, pourquoi ? . . . Serait-ce, par hasard, pour m'échapper ? . . . Impossible ! . . . Il sait bien que la mort même ne le délivrerait pas ! . . .

" Alors pourquoi ! . . . Quel autre chagrin. . . quel autre désespoir peut-il donc avoir ?

Puis, comme son regard venait encore de se porter sur la table :

— Ces pages qu'il vient d'écrire me le diraient peut-être ? reprit-il encore. Qu'est-ce ? . . . Des adieux ? . . . un testament ? . . . Bah ! ajouta-t-il avec un sourire plein d'une insultante ironie, nous sommes en assez bons termes ensemble pour que je puisse me permettre d'être indiscret. . . Voyons donc ? . . . Qu'écrivait-il donc ?

Alors, glissant plus légèrement, plus doucement encore, le baron de Chancel se rapprocha de la table de travail.

Mais à peine avait-il jeté un coup d'œil sur les pages que venait d'écrire l'inconnu, qu'il se redressa d'un bond, avec un rugissement de colère.

— Est-ce vrai ? . . . Est-ce que je rêve ? . . . Est-ce que je ne deviens pas fou ? s'écria-t-il livide, la voix étranglée.

Puis, se laissant choir dans le fauteuil qui se trouvait devant la table, il s'empara violemment du feuillet sur lequel son regard était d'abord tombé, tandis que, de plus en plus défait et le masque de plus en plus effrayant de colère, ses yeux s'attachaient, flamboyants, sur l'inconnu toujours profondément endormi.

## XXI. — LA CONFESION DE L'INCONNU

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Puis, brusquement, le baron de Chancel reporta son regard sur la feuille de papier dont il venait de s'emparer et qui tremblait dans sa main crispée.

— Étrange ! murmura-t-il les lèvres contractées dans un mauvais sourire, très étrange ! . . . Ah ! non, certes, je ne me serais jamais attendu à cela. . . jamais attendu à faire une pareille découverte ! . . .

" Cet homme aime Yvonne !... Cet homme était sur le point de me trahir pour l'amour d'elle !... "

" Oh ! je n'ai pas tout lu encore... quelques mots... quelques lignes seulement... mais je comprends... oui, je comprends tout !... "

Puis, lentement et à demi-voix, il se mit à lire les lignes suivantes, que, quelques heures auparavant, avait tracées l'inconnu.

Et ces lignes disaient :

" A Madame Yvonne de Chancel.

" Yvonne,

" Quand ma gouvernante, la bonne Mme Véronique, vous remettra cette longue lettre, ou plutôt cette longue confession que je vais lui laisser pour vous, celui qui s'est trouvé si étrangement et si terriblement mêlé pendant quelques jours à votre vie n'existera plus, et vous serez libre... "

" Libre !... Oh ! vous allez d'abord ne pas me comprendre et vous demander ce que je veux dire... ce que signifie ce mot-là... "

" Car, vous direz-vous, libre, ne le suis-je pas, puisque je ne suis plus entre les mains du baron de Chancel ; puisque j'ai pu, avec ma petite Suzanne, m'enfuir de l'horrible château de Morgoff ; puisque, enfin, aujourd'hui, je ne suis plus la prisonnière de Korrigan, mais l'hôte d'un ami de mon meilleur ami... mais l'hôte d'un ami de M. de Belleruche ? "

" Mais, hélas ! Yvonne... mais, hélas ! pauvre femme, cette liberté n'était qu'une illusion que je vous avais donnée... qu'un mensonge auquel j'aurais voulu vous faire croire ! "

" Oh ! ne m'accablez pas encore de votre mépris et de votre colère... oh ! ne me maudissez pas avant que je ne vous aie tout dit, tout expliqué... mais la vérité que je n'ai plus la force de vous cacher ; mais la vérité que je dois vous faire connaître tout entière à cette heure suprême, à cette heure qui sera la dernière qui sonnera pour moi, c'est que vous n'étiez pas plus libre à Kernoët, pas plus libre ici, dans ma maison, que vous ne l'étiez à Morgoff, dans le sombre château du baron de Chancel... "

" Oui, tout ce que je vous ai dit, tout ce que je vous ai fait croire, tout ce que j'ai pu vous raconter ; oui, tout cela ce n'était, je vous le répète, que des illusions que je vous donnais, que des mensonges que je vous faisais... "

" Mensonge, mon amitié avec M. le comte de Belleruche que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu ! "

" Mensonge, son arrivée prochaine à Kernoët et votre retour à Fontenay-sous-bois, près des vôtres ! "

" Mensonge, ces promesses de bonheur que je vous faisais... ces espérances dont je vous berçais afin de vous calmer, de vous apaiser et de gagner du temps ! "

" Oh ! oui, tout cela n'était que mensonges... tout cela n'était qu'un rôle odieux, un rôle infâme que je jouais vis-à-vis de vous et qu'il m'était impossible de ne pas jouer... "

" Oui, impossible, Yvonne, impossible ! "

" Oh ! cette fois encore, vous n'allez pas me comprendre... cette fois encore vous allez rester pleine de stupeur en face d'une si étrange, d'une si incroyable révélation... Mais vous me comprendrez tout à l'heure, quand je vous aurai fait l'aveu du terrible secret que je m'étais bien juré de vous cacher toujours, mais que je veux, que je dois pourtant vous faire connaître aujourd'hui que je vais mourir, afin que, plus tard, si vos souvenirs vous rappellent encore les quelques jours que vous aurez passés ici, vous ne maudissiez pas ma mémoire comme vous maudiriez celle de Korrigan, comme vous maudiriez celle d'un misérable qui, sans pitié pour vous, se serait fait votre bourreau... "

" Votre bourreau, Yvonne !... votre géolier et le lâche complice du baron de Chancel !... Oh ! non, non, je ne l'aurais pas pu... je ne le pourrais pas... et voilà pourquoi je meurs... et voilà pourquoi je vous dis un éternel adieu ! "

Le baron venait de relever brusquement la tête, puis, son visage livide, toujours horriblement contracté, de jeter un long regard sur l'inconnu qui continuait de dormir, mais d'un sommeil si étrange et si saisissant que, sans le léger souffle qui parfois soulevait sa poitrine, on aurait pu croire qu'il n'était déjà plus qu'un cadavre.

— Mourir ! fit-il, la voix sourde et menaçante. Non, tu vivras !... Tu vivras parce que je veux que tu vives !... parce que tu n'as pas même le droit de mourir sans que j'y consente !... Tu vivras ! "

Et, laissant retomber sa tête dans ses mains, il continua de lire les lignes écrites par l'inconnu.

" — Car, poursuivait celui-ci, je n'ai plus d'autre alternative que d'obéir aveuglément à votre père ou de disparaître... "

" Or, lui obéir, c'est vous torturer et vous martyriser à mon tour, quand je vous aime si follement et si éperdument que jamais on n'a pu aimer d'un pareil amour ! "

" Lui obéir, c'est rester sourd à toutes vos prières et à toutes vos supplications, et c'est demeurer insensible à vos larmes, quand le moindre nuage et la moindre tristesse qui viennent assombrir votre front me font si cruellement et si atrocement souffrir ! "

" Lui obéir, c'est, au risque de vous tuer de désespoir, vous séparer

peut-être à tout jamais de toutes les affections de votre vie... c'est vous enfermer entre les murs de cette maison comme entre les murs d'une tombe... et c'est descendre si bas dans l'infamie, si bas dans le crime, qu'à la seule pensée de cet homme, de ce que ce misérable osait exiger de moi, je sens tout mon être se révolter de honte, de colère et d'indignation ! "

" Et cependant il l'aurait fallu si j'avais voulu pouvoir vivre encore... "

" Mais pourquoi ? vous demanderez-vous de plus en plus étonnée, de plus en plus surprise. "

" Quel est donc ce mystère ? "

" Quel est donc le lien qui m'attache à votre père et qui peut être assez fort pour que je ne puisse le laisser et pour que, moi, qui suis pourtant plein de fierté et d'orgueil, je sois obligé, la rage au cœur, la haine dans l'âme, de rester devant lui comme un esclave devant son maître... "

" Eh bien ! Yvonne, écoutez-moi... Ce mystère, vous allez le connaître... ce secret, que tout le monde ignore, je vais vous le dire... "

" Et quand vous saurez tout et que je vous aurai fait ma confession tout entière... quand je vous aurai raconté cet épisode si triste, ou, pour mieux dire, si dramatique et si tragique de ma vie, vous qui devez être bonne et avoir des trésors d'indulgence, peut-être me pardonneriez-vous plus que je ne me pardonne moi-même... peut-être plaindriez-vous le malheureux qui a si cruellement expié un moment de folie et d'égarement... "

En écrivant ces dernières lignes, l'inconnu avait dû être en proie à une profonde émotion, car le baron de Chancel crut s'apercevoir que sa main avait tremblé.

Puis, d'une écriture heurtée et pleine de fièvre, il continuait en ces termes ce qu'il appelait sa confession.

" Avez-vous quelquefois, Yvonne, entendu parler du château de Chaverny ? "

" Situé dans l'Yonne, à deux lieues d'Auxerre, dans le site le plus admirable et le plus merveilleux qui se puisse rêver, c'était certainement non seulement l'un des plus anciens, mais encore l'un des plus beaux de France. "

" Or, il y a une quinzaine d'années, ce château que j'avais connu plein de bruit et de l'éclat des fêtes... ce château qui évoquait tant de souvenirs magnifiques et grandioses... ce château où ceux qui l'habitaient avait coulé tant de jours heureux, tant de jours radieux, était devenu tout à coup une demeure triste, sombre et solitaire... "

" Plus de joyeuses fanfares dans les grands bois qui l'entouraient ! "

" Plus de frais éclats de rire dans les longues allées de son parc immense ! "

" Après une très courte maladie, la comtesse de Chaverny était morte, et la maison ne vivait plus que dans le deuil, le chagrin et le désespoir. "

" Aussi, ne voyait-on plus dans le château, où ils semblaient errer comme des ombres, que ceux que la comtesse avait laissés derrière elle... que les êtres qu'elle avait si tendrement aimés... "

" C'était d'abord son mari, le comte de Chaverny, qui, frappé en plein cœur par ce coup aussi inattendu que terrible, avait en quelques mois vieilli de plus de dix ans... "

" Puis, c'étaient ses deux enfants, André et Blanche de Chaverny, l'un âgé de vingt ans, l'autre qui allait en avoir dix-huit, et dont le chagrin était d'autant plus grand, la douleur d'autant plus immense qu'ils avaient toujours eu pour celle qui n'était plus... pour cette mère dont ils sentaient encore à leur front la tiédeur des baisers, la plus ardente tendresse, la plus profonde adoration. "

" Mais ce qui pourtant calmait et apaisait un peu la souffrance des deux jeunes gens, et ce qui leur rendait leur nouvelle existence un peu moins lourde et moins sombre, c'est qu'ils s'aimaient comme ils avaient aimé leur mère, c'est qu'ils s'adoraient comme ils l'avaient adorée... "

" Aussi, depuis leur deuil, cette grande amitié qui semblait ne leur avoir fait qu'un cœur et qu'une âme semblait-elle les unir, les lier plus fortement encore l'un à l'autre... "

" Maintenant il ne se quittaient plus une seule minute et passaient toutes leurs journées, toutes leurs heures ensemble, tantôt dans le cabinet de travail d'André, tantôt dans l'un des petits salons du château. "

" Chaque matin aussi, ils faisaient un pieux pèlerinage au vieux cimetière où leur mère reposait... "

" Agenouillés côte à côte, tous deux priaient, sanglotaient... tous deux évoquaient le passé qui avait été si doux et si beau, et, sans savoir pourquoi, tous deux aussi, parfois, tressaillaient du même pressentiment d'un avenir douloureux et tragique... "

" Pourquoi avaient-ils ces étranges et sombres pensées ?... Pourquoi avaient-ils cet effroi du lendemain, cette épouvante de la vie qui s'ouvrait devant eux ? "

" Ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire, mais c'était ainsi chaque fois qu'ils allaient prier sur cette tombe, comme si c'était leur mère qui leur parlait... comme si c'était elle qui, veillant encore sur eux, les avertissait du nouveau malheur qui allait bientôt les atteindre... "

“ La comtesse de Chaverny était morte en mai, dans la saison du soleil et des roses, alors que la nature est si belle, si rayonnante et si splendide que mourir, retomber dans le néant et dans la nuit doit sembler plus terrible et plus affreux encore. . . .

“ Et maintenant on était au commencement de l'hiver, dans ces premiers jours si mélancoliques et si mornes que les plus heureux se sentent parfois un frisson de tristesse dans l'âme. . . .

“ Or, un matin, comme André et Blanche revenaient les pieds tout blancs de la première neige qui venait de tomber, de leur pèlerinage quotidien au cimetière, et comme, plus assaillis que jamais par leurs sinistres pressentiments, ils venaient de s'asseoir, sombres et silencieux, devant le grand feu qui flambait dans le cabinet de travail d'André, soudain la porte s'ouvrit et leur père entra. . . .

Certes, il était bien toujours pâle, mais ce matin-là il était livide, et il y avait dans toute sa personne quelque chose de si grave, quelque chose de si solennel, que le frère et la sœur ne purent s'empêcher d'échanger un rapide coup d'œil, tandis qu'une même inquiétude les gagnait, qu'une même angoisse leur étreignait le cœur. . . .

“ — Vous sortez, mon père ? fit vivement André en s'apercevant que le comte, en effet, se disposait à sortir.

“ — Oui, mon enfant, répondit vivement à son tour celui-ci. Une affaire très importante et très urgente m'appelle au dehors. . . . Mais je reviendrai bientôt. . . . dans quelques heures. . . . seulement le temps va me paraître si long loin de vous que je n'ai pas voulu vous quitter avant de vous avoir embrassés. . . .”

“ Puis, son visage s'étant éclairé d'un très bon, d'un très doux sourire, il attira vivement contre sa poitrine ses deux enfants, les embrassa très longuement, puis enfin disparut en leur criant presque gaiement :

“ — Au revoir, André ! . . . Au revoir, Blanche ! . . .

“ Au revoir !”

“ Chose étrange ! les deux jeunes gens n'avaient pu entendre ce mot-là sans tressaillir. . . .

“ Au revoir !” Il leur semblait, au contraire, que c'était un éternel adieu qu'il venait de leur faire. . . . un éternel adieu qu'il venait de leur dire. . . .

“ Et tous deux, très pâles, tout saisis, ils se regardèrent.

“ La voiture qui emportait le comte loin du château venait déjà de disparaître au tournant de la route. . . .

“ Alors il y eut, entre André et Blanche, un très long, un très profond silence.

“ — Pourquoi as-tu les yeux pleins de larmes ? demanda enfin le jeune homme en s'emparant des mains de sa sœur.

“ — Et toi, pourquoi trembles-tu ? dit celle-ci. Pourquoi sembles-tu avoir peur ?

“ — Je tremble, répondit-il, parce que j'ai le cœur serré, le cœur oppressé de la même angoisse que toi. . . . Je tremble parce que tous ces sombres pressentiments qui nous assiègent et qu'il nous est impossible de chasser viennent de me revenir tout à coup avec plus de force que jamais. . . . Je tremble parce que je ne puis m'empêcher d'avoir cette pensée qu'un nouveau malheur est peut-être prêt à fondre sur nous. . . . qu'un nouveau malheur est peut-être prêt à entrer ici ! . . .

“ — C'est comme moi ! dit Blanche en se laissant tomber sur une chaise, la voix éteinte, le visage tout inondé de pleurs. Car, si tu l'as remarqué, il semblait que notre père nous cachait quelque chose. . . . que notre père nous cachait un secret qu'il aurait eu peur de trahir. . . .

“ — Ce que j'ai remarqué, dit vivement André, c'est que son regard avait encore plus de bonté et plus de tendresse que d'habitude. . . .

“ — C'est vrai !

“ — Ce que j'ai remarqué, c'est qu'en nous parlant de cette absence qui devait être très courte. . . . de cette absence qui ne devait durer que quelques heures, ses yeux se sont malgré lui remplis de larmes. . . .

“ — C'est vrai ! . . .

“ — Ce que j'ai remarqué, c'est l'énergique étreinte dans laquelle il nous a gardés si longtemps contre son cœur. . . . c'est le tremblement de sa main quand il a serré la mienne. . . . c'est toute la passion, tout l'ardent amour qu'il a mis dans ce long baiser qu'il nous a donné. . . .

“ — C'est vrai ! . . . C'est vrai !

“ — Et puis, ce n'est pas tout ! s'écria tout à coup André après un moment de silence. Un souvenir à présent me revient. . . .

“ — Parle ! parle ! . . . Quel souvenir ?

“ — Tu sais que ma chambre est à côté de celle de mon père ? . . .

“ — Oui, oui ! . . . Eh bien ! fit anxieusement la jeune fille.

— Eh bien ! toute la nuit j'y ai vu de la lumière. . . .

“ Toute la nuit !

“ — Et toute la nuit aussi je l'ai entendu tantôt marcher d'un pas fiévreux et agité. . . . tantôt ouvrir très doucement des tiroirs. . . . tantôt froisser, déchirer des papiers. . . . Et puis. . . . et puis ce n'est pas tout encore. . . .

“ — Quoi donc ?

“ Mais André, devenu d'une pâleur terreuse. . . . André, qui venait d'être tout secoué d'un violent frisson, ne répondait pas.

“ Alors, se levant d'un bond, Blanche courut vers lui, lui prit à son tour les deux mains, puis avec un accent suppliant en le regardant bien dans les yeux :

“ — Quoi donc ? s'écria-t-elle. Oh ! dis-moi tout ! . . . je veux tout savoir ! . . . parle ! . . . Je t'en supplie, André !

“ — Je pensais à ce qui s'est passé ces deux derniers jours, dit lentement le jeune homme le regard fixe, la voix très sourde.

“ — Ces deux derniers jours ?

“ — Oui, Blanche, oui, d'abord avant-hier, quand notre père est rentré assez tard au château. . . . Oh ! toi, tu ne l'as pas vu, car tu dormais déjà. . . .

“ — Oh ! non, je ne dormais pas. . . . je ne dors plus depuis que nous avons perdu notre mère, répondit doucement la jeune fille avec un soupir douloureux. Mais comme j'avais le cœur bien gros, l'âme bien triste, je m'étais retirée plus tôt que d'habitude afin d'être plus à mon aise pour pleurer. . . .

“ — Blanche !

“ — Mais continue. . . . continue, André ! . . . Que s'est-il donc passé ce soir-là ? . . .

“ — Ce soir-là, quand notre père est rentré, il avait le visage si décomposé et si défait que je ne le reconnaissais plus, et tous ses traits étaient si violemment contractés que j'en étais presque effrayé. . . . Je n'ai fait que l'entrevoir pendant quelques secondes. . . . que l'entrevoir par hasard, car il ne me savait pas là. . . . mais je n'oublierai jamais ce que je ressentis à ce moment-là. . . .

“ — Et tu crois ?

“ — Je crois que notre père rentrait sous le coup de la plus violente émotion, de la plus violente colère. . . . Et si je rapproche ce que j'ai vu ce soir-là de ce qui s'est passé le lendemain, c'est-à-dire hier. . . .

“ — Hier ?

“ — Oui, hier ! . . . hier ! . . . Eh bien, alors, je frémis de trop deviner. . . . de trop comprendre ! s'écria André qui devint horriblement pâle.

“ — Tu m'effraies à mon tour ! s'écria Blanche. André, que veux-tu dire ? . . . Que frémis-tu de deviner ? . . . Que frémis-tu de comprendre ?

“ — Rien ! . . . rien !

“ — Je t'en prie. . . . je t'en supplie ! . . . N'aie pas d'arrière-pensée avec moi. . . . avec ta sœur qui a les mêmes inquiétudes et les mêmes angoisses que toi ! . . . Oui, que veux-tu dire, André, que veux-tu dire ? . . .

“ — Eh bien, rappelle-toi. . . . Nous qui, depuis plusieurs mois. . . . depuis la mort de notre pauvre mère vivons comme des reclus. . . . nous qui, depuis notre deuil, ne voyons plus personne et que le monde, de son côté, semble avoir complètement oubliés, n'avons nous pas reçu deux visites ?

“ — En effet.

“ — La visite du duc de Ryon. . . .

“ — Un des plus anciens amis de notre père. . . .

“ — Et celle aussi du marquis de Cerninge. . . .

“ — Un autre ami très intime de notre famille. . . .

“ — Le duc et le marquis sont venus ensemble, ce qui est, maintenant, une coïncidence qui me frappe. . . . Mais ne t'es-tu pas aperçue aussi qu'ils étaient beaucoup plus graves, beaucoup plus réservés que d'habitude ?

“ — Si, répondit Blanche. Et je me suis également aperçue que M. le duc de Ryon me regardait d'un air beaucoup plus attendri, beaucoup plus ému. . . . Mais que veux-tu conclure de tout cela, André ?

“ Attends. . . . attends encore ! répondit vivement celui-ci. Nos deux amis sont restés assez longtemps enfermés avec notre père, et quand ils l'ont quitté et qu'ils ont pris congé de nous, n'as-tu pas remarqué aussi qu'ils semblaient très pressés de partir, qu'ils avaient l'air tout préoccupés et tout soucieux, et qu'enfin, on eût dit qu'ils voulaient éviter nos regards, comme si nos regards avaient pu les gêner ?

“ — Peut-être ? Eh bien ?

“ — Eh bien, Blanche, eh bien. . . .

“ Un mot allait jaillir des lèvres du jeune homme, mais, ce mot, il eut encore assez de force, assez d'empire sur lui-même pour le retenir.

“ Puis, brusquement, d'un bond, tandis que sa sœur restait toute saisie, il s'élança hors de la chambre.

(A suivre)

#### LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la “Canadian Royal Art Union” tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## L'Echarpe de la Demoiselle

C'était aux vacances dernières, à la campagne, en Normandie, ce pays où chaque caillou a sa légende, chaque bois son mystère. Surprises par l'orage, nous nous étions réfugiés dans la cabane d'un vieux berger et, pittoresquement assises sur son ample limousine transformée en coussin, nous attendions sans ennui la fin de l'averse.

Rien n'était plus charmant que cette halte improvisée au milieu des prés verts, tandis que les larges gouttes de cette grosse pluie d'été tintaient sur les feuilles des arbres comme des clochettes mystérieuses en la main de quelque invisible sonneur, dans le parfum grisant des foins coupés.

L'orage, cependant, se dissipa bientôt, et comme un arc magnifique se dessinait au-dessus des bois, à l'horizon maintenant éclairci.

« C'est fini, mesdames, dit le vieillard, voyez-vous là-bas briller l'Echarpe de la Demoiselle ? il va faire beau à présent.

— L'écharpe de la demoiselle, dis-je étonnée.

— Bé, oui ! l'arc-en-ciel ! on appelle cela l'Echarpe de la Demoiselle, chez nous.

Et sans se faire beaucoup prier, le vieux berger, appuyé sur son bâton noueux, nous conta la touchante histoire que voici.

« Par une belle journée d'été — il y a bien longtemps — on glanait dans le "Champ de la Demoiselle" ; c'était un champ appartenant en propre à la fille du châtelain et, comme elle était très bonne, quand venait le temps de couper le blé mûr, elle faisait délier les javelles et permettait aux pauvres des villages voisins d'y venir glaner. Aussi toute la moisson passait en leurs mains, entièrement, sans qu'un seul épi entrât dans les greniers seigneuriaux. Elle aimait à venir visiter les travailleurs, en simple robe de fine laine et portant, pour toute parure, une écharpe de soie blanche, rayée des sept couleurs du prisme.

« Or, ce jour, il faisait une chaleur lourde présageant un orage ; la demoiselle était au champ avec ses pauvres, quand tout à coup de gros nuages s'élevèrent.

« — Hâtez-vous, mes amis, dit-elle, vous n'avez que le temps de vous mettre à couvert. » Les glaneurs se dispersèrent.

« Mais voici qu'à l'autre bout, là-bas, vers la grande haie, apparut une jeune femme merveilleusement belle, la tête couverte d'un voile, comme les saintes qu'on voit aux vitraux de notre église. Elle tenait par la main un petit enfant, plus beau que les anges, et dont les cheveux blonds ondoyaient sur sa tunique de lin, blanche comme la neige. La demoiselle alla vers eux, et comme il ne pleuvait pas encore, de sa voix musicale et douce elle les invita à glaner. Et les voilà tous deux, l'enfant et la mère, ramassant des épis qu'ils déposaient en un petit tas au bout du champ. Cependant les gouttes d'eau se mirent à tomber, larges comme des écus, et faisant grand bruit sur les feuilles des arbres. Fort heureusement, dans un coin, par devers le bois, il y avait un gros chêne, très vieux et très touffu, sous lequel ils se réfugièrent ; car la pluie maintenant faisait rage, le tonnerre grondait au loin, les éclairs sillonnaient le ciel. Et, comme l'enfant soulevait, de sa main potelée, le voile de sa mère pour abriter dessous sa tête bouclée, la demoiselle détacha son écharpe et, avec des précautions infinies, en enveloppa la tête et les épaules du mignon, sur le front duquel elle mit un baiser.

« Or, tandis que la mère souriait doucement voici que les oiseaux se mirent à chanter ; que des voix mystérieuses, si tendres et si pures que nulle oreille humaine n'en entendit de semblables, remplirent l'atmosphère d'un concert invisible et harmonieux. En même temps, l'orage se calma, la pluie cessa, les nuages se dispersèrent. Et la demoiselle, ayant quitté son abri pour examiner le ciel subitement éclairci, s'aperçut, en se retournant, que ses compagnons avaient disparu.

« Elle entendait comme un volètement d'ailes, et elle vit, à l'autre bout du champ... à l'endroit même où ils étaient apparus — l'enfant et sa mère s'élever doucement, doucement, sur des nuages blancs et floconneux, entourés d'anges aux ailes d'azur et de chérubins aux ailes roses, qui, tous, chantaient un joyeux hosanna.

« Et le groupe montait, montait dans le ciel bleu.

« Au fond de l'horizon, tous ils s'arrêtèrent, et comme la demoiselle, qui avait reconnu la Vierge avec l'Enfant Jésus, s'agenouillait sur les épis humides, dans une muette adoration, les anges se mirent à dire tous ensemble, à voix haute et très distinctement : « Bénie soit ! Bénie soit la bonne demoiselle si secourable aux malheureux ! Béni soit le Champ de l'Aumône ! » La Vierge étendit vers elle ses belles mains dans un geste de bénédiction ; puis l'Enfant détacha de sa tête blonde l'écharpe de la demoiselle et en donna les deux bouts à deux chérubins roses qui s'envolèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, très loin, à perte de vue. Et l'écharpe, s'allongeant, s'allongeant dans l'infini du ciel, forma un arc de triomphe céleste, sous lequel passèrent, aux doux bruits de mélodies paradisiaques, suaves et douces comme le chant de la brise dans les bois, la Vierge et son fils suivis du chœur des anges aux ailes d'azur, et des chérubins aux ailes roses.

« Puis tout disparut.

« Seulement, quand la demoiselle se releva, elle vit, debout dans le champ, au lieu des quelques épis restant des javelles coupées, une nouvelle moisson, aussi abondante que miraculeuse. Le petit tas des divins glaneurs était devenu, par miracle soudain, une haute et large meule, si large et si haute que onques dans le pays n'en vit jamais de semblable.

« Et l'écharpe merveilleuse continua de briller resplendissante au fond de l'horizon. Depuis lors, en souvenir de la bonne châtelaine, partout où il y a des âmes généreuses et compatissantes, le Seigneur Dieu veut bien faire briller, après l'orage, l'Echarpe de la Demoiselle aux yeux émerveillés des humains. »

« Mais, dis-je au vieux berger, quand il eut achevé son récit, l'Arc-en-Ciel est plus ancien que ce'a, père Jean ! il date du déluge.

— Oh oui, fit le vieillard en secouant sa tête chenue, oui, pour les savants qui lisent dans la Bible et pour ceux de par là-bas, au pays où s'arrêta l'Arche de Noé ; mais chez nous autres gens de l'Ouest, on trouve l'histoire que je vous ai dite bien plus belle, on y croit ferme, et tous nos anciens vous diront que l'Arc-en-Ciel n'est autre chose que l'Echarpe de la Demoiselle, placée dans le ciel par l'Enfant Jésus et soutenue par deux anges du bon Dieu. »

JACQUES AVRIL.

## LA PRAO

Les peuples riverains de la mer sont généralement d'intrépides navigateurs. C'est là un théorème qui a presque force d'axiome. Aussi va-t-il de soi que les indigènes des îles de l'océan Pacifique attachent un grand prix à leurs bateaux, qui affectent mille formes, mesurent mille dimensions.

À l'embouchure de toutes les rivières, dans les anfractuosités de toutes les baies qui échancrent les côtes des nombreuses îles qui pullulent et se groupent au sud de la mer de la Chine, on rencontre tout ce qu'on peut rêver en fait d'esquifs, depuis la légère pirogue qu'un enfant dirige sans peine, jusqu'aux grandes embarcations de guerre que manœuvrent trente ou quarante rameurs. Ce sont des *akoua*, des *atsi*, des *avanaki*, des *lakwai*, des *corcora* et bien d'autres encore, mais le plus curieux est la *banca* ou *prao*.

Imaginez une grande nacelle pointue à ses extrémités, comme ces bateaux que l'on confectionne avec un carré de papier plusieurs fois replié. Le centre du bâtiment, la moitié de sa longueur totale environ, est occupé par un rouf en manière de paillette et débordant largement de droite et de gauche, de façon que les plats bords, compris sous son toit, puissent servir de bancs. À l'avant se dresse un mât mani d'une vogue, dont les dimensions annoncent une voilure importante, beaucoup trop importante pour les proportions longues et effilées de l'embarcation. Afin de parer à cet inconvénient, les indigènes agrémentent leur *prao* d'un système pondérateur très typique.

À bâbord et à tribord, ils fixent un balancier destiné à rétablir l'équilibre qui pourrait compromettre la voile larguée ou grand. Toute la poussée est en effet supportée par le balancier placé sous le vent.

Quelques voyageurs portent aux nues cette disposition et la préconisent contre le mal de mer. Je crois que c'est son étrangeté même qui la leur fait prendre pour merveilleuse. En pratique aussi bien qu'en théorie, ces embarcations ne peuvent être que détestables. Les extrémités effilées de leur coque empêchent l'adaptation d'un gouvernail. Certes on y a suppléé par un court aviron fixé à tribord arrière, mais combien ce moyen resté dépourvu de puissance et de précision. Les balanciers alourdissent la marche, et la stabilité qu'ils pourraient apporter à l'ensemble de la construction disparaît complètement sitôt qu'on ne gouverne plus vent debout. Par les coups un peu violents de roulis, le balancier sous le vent heurte lourdement les lames qui soulèvent la prao, et les liens de retang qui le fixent aux traverses se relâchent ou se brisent.

Toutefois, il faut reconnaître qu'avec une bonne baie une *prao* peut fier de cinq à sept nœuds à l'heure. Les Polynésiens regardent cette vitesse comme surprenante et conservent une telle foi dans leur embarcation nationale, qu'ils n'hésitent pas à entreprendre avec elle des traversées de plus de cent milles sans voir la terre. Ils profitent de la mousson pour l'aller et utilisent la contre-mousson pour le retour. « Ils évaluent le temps, dit un voyageur, au moyen d'une noix d'écou perçée d'un trou qu'ils laissent flotter sur l'eau jusqu'à ce que, étant remplie, elle finisse par couler. Le temps pendant lequel elle s'est maintenue à la surface de l'eau leur sert d'unité de mesure hydrographique pour déterminer leur position au large. »

Dans ses dimensions courantes la *prao* mesure 10 à 12 mètres d'un bout à l'autre, 70 à 80 centimètres dans sa plus grande largeur. Son cadre est en bois ; une longue liane lui sert de câble. Une natte de fibres de coco forme la voile. Pointue par le bas, échancrée dans le haut, elle s'élève au-dessus du mât et porte à son sommet une hoappe en plumes verticales.

Telle est cette singularité de l'art nautique. En dépit des louanges dont la couvrent les insulaires, de l'Océanie, je doute fort cependant qu'elle arrive à séduire les ingénieurs des constructions navales que hantent actuellement le problème des paquebots sur lesquels les voyageurs se doivent plus avoir le mal de mer.

FREDERIC DIDLAVE.

## UNE ENIGME

Le poète Gresset se trouvait dans une réunion où l'on proposait des énigmes, des charades et autres jeux de société. Comme le jeu durait longtemps, et que le cercle était composé de gens passablement ennuyés, Gresset interrompit le sérieux en proposant à son tour cette énigme :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête.  
Je m'appelle chapeau ; devine, grosse tête

Tout le monde éclata de rire, excepté un jeune homme à grande prétention qui, après avoir bien réfléchi, se leva et s'écria avec un air de triomphe : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! c'est une *perruque*. »

## DEUX HOMMES CORPULENTS

Le docteur Cheyne et un certain M. Trautoy passaient pour les hommes de la plus forte corpulence au comte de Sommeret. Un jour, Cheyne demanda à son ami pourquoi il a l'air si mécontent : « C'est, répondit celui-ci, que je songeais à la difficulté de nous porter en terre à notre mort. — Quand à moi, reprit Cheyne, sept ou huit forts de la haie feront mon affaire ; mais, pour toi, je crois qu'il leur faudra faire deux voyages. »

# CONCOURS DE BÉBÉS

## \$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS: 1ère Prime, \$50; 2ème Prime, \$25; 3ème Prime, \$15; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans. Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos: les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain; elles porteront le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal sont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote: le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50; le second \$25; le troisième \$15; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription: "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

### GRAPHOLOGIE

#### Réponses aux Correspondants

**Avis.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**Madeleine.**—Votre écriture révèle un caractère peu communicatif, timide et défiant à l'excès. Une volonté très lente à se manifester.

**Ciel bleu.**—Caractère un peu porté à la mélancolie. Imagination romanesque. Tendence à l'exagération de ses propres sentiments.

**Marmelade il toujours.**—Nature assez sympathique. Générosité et dévouement. Amour de l'ordre, courage et activité. Bonne constance dans l'affection.

**April.**—Intelligence mercantile, ambition, énergie et esprit d'initiative. Caractère original et enjoué. Vivacité d'intuition.

**Bientôt Sœur de Charité.**—Imagination ardente, esprit un peu surexcité. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant.

**Tifin-fifin.**—Franchise et constance. Léger esprit de contradiction. Nature généreuse, bienveillante mais peu ambitieuse.

**Petite coquette de Marichette.**—Volonté tenace et tout à fait indépendante. Caractère un peu hautain et vindicatif. Ambition et énergie.

**J'aime beaucoup Graciella.**—Ce spécimen démontre une nature ardente, passionnée, impétueuse mais d'une inconstance déplorable.

**J'aime Joseph III.**—Caractère calme, sérieux, concis, froid et sévère. Très grande franchise et loyauté. Jugement droit et esprit observateur.

**Aspalia B.**—Non, je ne puis vous dire cela. Votre caractère est défiant, susceptible et un peu porté à la jalousie. Tenacité.

**Delle Nestor.**—Caractère fantasque et capricieux. Goût assez délicat et très changeant. Beaucoup d'imagination. Talent musical.

**Castellana.**—Vous êtes, ma chère petite sœur, d'un caractère très affectueux, quoique peu sensible. Imagination ardente et de nature absolument enthousiaste.

**Emiseno Reheub.**—Nature originale, entreprenante, audacieuse et courageuse. Bonnes dispositions à l'amour. Vous n'êtes pas extraordinairement sérieux.

**La brune Senora.**—Talent pour la musique. Imagination vive, un peu romanesque. Nature primesautière, aimante et sympathique.

**Grognon.**—Indépendance de caractère et ambition. Goût pour les voyages, les aventures extraordinaires et les sports violents.

**Penine.**—Bonne entente des affaires. Activité, exactitude et esprit d'ordre. Énergie et persévérance. Délicatesse de goût.

**Ami de la Flèche.**—Droiture et simplicité de caractère. Bonnes dispositions à l'amour. Caractère calme et placide, du reste.

**Ceci et cela.**—Nature tout à fait sympathique et bienveillante. Très bonnes dispositions à l'amour. Énergie.

**Royaliste.**—Franchise, fermeté et courage. Nature persévérante et énergique. Caractère peu communicatif et peu impressionnable.

**M'aimes-tu Josy 25.**—Très grande bonté d'âme. Nature calme, conciliante et facilement contrôlable. Bonnes dispositions amoureuses.

**Amour Vainqueur.**—Manque d'initiative et de sens pratique. Esprit d'ordre. Peu d'ambition. Tendence à la rêverie. Peu de discrétion.

**Grothé Blond.**—Défiance, dissimulation et jalousie. Entêtement et amour de la contradiction. Volonté puissante, personnelle et active.

**Eugène d'Hermine.**—Ce spécimen d'écriture démontre un caractère violent, excitable et enthousiaste. Une légère propension à l'égoïsme.

**Andria.**—Nature tout à fait irrégulière et changeante. Esprit froid, calculateur. Tendence à la sensualité parfois. Franchise non apparente.

**Lely No 36.**—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Nature vive, ardente et passionnée. Quelques aptitudes pour la musique.

**Brunette aux longs cheveux.**—Vous êtes généreuse, délicate et aimante. Votre imagination absolument romanesque. Volonté presque nulle.

**Espagnol.**—Enthousiasme, exaltation, courage et activité. Manque absolument de persévérance. Très grande franchise.

**Marie aux cheveux blonds.**—Dissimulation et ruse. Volonté très tenace qui ne reculera devant rien pour arriver à ses fins. Ambition.

**Mélancolique R.**—Originalité, indépendance de caractère. Peu de franchise. Assez bonne entente des affaires. Caractère très dissimulé.

**Marie Loushalos.**—Vous vous méprenez, mademoiselle, je ne donne ici qu'une analyse graphologique. Quant à répondre à ce que vous me demandez, je n'en ai ni la compétence, ni le temps, ni l'espace. Je vous prie de m'excuser.

**Hermione.**—Tempérament vif, nerveux et excitable. Nature impressionnable. Sentiments poétiques. Bon talent pour la musique.

**G. V. C. de F. R.**—Ambition et énergie. Curiosité, amour de l'étude. Esprit vif, subtil et fertile en ressources. Peu de sensibilité.

**Rival.**—Fermeté, courage et franchise. Volonté plus que tenace, opiniâtre. Tempérament ardent et chaud. Dispositions à l'amour et constance.

**Maximilienne Ière.**—Vous manquez d'initiative et de sens pratique. Vous êtes pourtant ambitieuse et douée d'un esprit assez ingénieux. Volonté facilement contrôlable.

**Bijou Chérie.**—Caractère peu expansif et quelque peu porté à la démonstration. Nature assez calme, conciliante et difficile à émouvoir.

**Cécilia A.**—Manque absolu de persévérance. Générosité, insouciance. Peu de sens pratique. Nature légèrement coquette et capricieuse.

**M. F. R. de F. R.**—Imagination ardente, un peu exaltée et romanesque. Bonnes dispositions à l'amour. Peu de sens pratique. Caractère entreprenant.

**J'aurai bientôt 18 ans.**—Nature dissimulée, défiante et un tant soit peu envieuse. Imagination très active. Caractère entreprenant, quoique irrégulier.

**Plut-ti Ménard.**—Tempérament pacifique, lent et calme. Nature peu ambitieuse et de peu d'initiative. Sensibilité peu ou point développée.

**Le comte de Belleroche.**—Enthousiasme, violence, franchise et spontanéité de sentiments. Caractère vif, se laissant dominer par le cœur.

**Apolline.**—Nature portée à la dissimulation et à la défiance. Caractère concentré, très énergique et persévérant. Peu de sensibilité.

**La grosse Hermine.**—Très grande bonté, indulgence et générosité. Volonté presque nulle. Bonnes dispositions à l'amour, mais peu de constance.

**Anne jeune fille B. L. de V.**—Imagination très active. Caractère entreprenant et audacieux. Ambition et confiance en sa propre force.

**Fillette.**—Vous manquez de persévérance et de suite dans vos idées. Nature très franche, fière et prompte à l'enthousiasme. Quelques aptitudes pour la musique sont aussi apparentes.

**Love.**—Votre nature est légèrement superficielle et irréfléchie, votre imagination romanesque et votre caractère un peu fantasque. Bonne sensibilité, du reste, et douceur.

**Rose et Rosette.**—Nature vive, enjouée, primesautière. Indépendance de caractère. Volonté très personnelle et bon pouvoir de persuasion.

**Espoir Secret A. F.**—Savez-vous, mon cher ami, qu'il y a une très grande affinité entre le caractère et les sentiments d'une personne? Votre tempérament est vif, peu contrôlable et très exalté. Imagination active et esprit d'entreprise.

**Rose Epanouie.**—Franchise. Nature conciliante, plutôt timide. Très grande bonté. Bonnes dispositions à l'amour et nature très sympathique.

**Habitant.**—Originalité, ambition, courage. Indépendance de caractère. Esprit vif, subtil et ingénieux. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

**Ambitieuse Biddefordienne.**—Imagination ardente. Volonté tenace et puissante. Peu de sensibilité. Tendence à l'égoïsme. Défiance et dissimulation.

**Fifi.**—Franchise et bonhomie. Caractère doux, conciliant et confiant. Délicatesse de goût. Imagination quelque peu romanesque.

**Je n'aime que lui.**—Nature un peu irrégulière, mais réfléchie, cependant. Bonté, douceur, sensibilité. Caractère indépendant et pouvoir de persuasion.

**Nuit serène, Valse.**—Vous êtes méthodique, laborieuse et ponctuelle. Nature très calme et pondérée. Esprit judicieux. Bon talent pour la musique.

**Petite indifférente.**—Ruse, défiance et jalousie. Grand empire sur ses propres sentiments. Volonté forte et capable de triompher des plus grands obstacles.

**In fideli amor.**—Délicatesse de goût et de sentiments. Très grande finesse d'intuition. Bonnes dispositions à l'amour et constance. Sens littéraire.

**Dimanche au soir P.**—Manque de persévérance. Caractère peu communicatif et rusé. Esprit froid. Nature à la fois discrète et curieuse.

**Fourreau M. B.**—Tempérament chaud, enthousiaste et excitable. Nature très sympathique, ardente et très sensible à l'amour. Beaucoup d'imagination.

(Suite à la page 30)

Baptiste, le cocher, se fait donner de fortes gratifications par le marchand de fourrages. La qualité de la marchandise s'en ressent.

L'autre jour, son maître descend dans la cour, au moment où l'on entrait du foin dans ses écuries.

—Baptiste?  
—Monsieur?  
—Ce foin ne vaut rien.  
—C'est toujours le même.  
—C'est que l'autre ne valait rien non plus.

—Pourtant les chevaux le mangent.  
—Q.'est-ce que ça prouve?  
A'ore, Baptiste, levant les épaules:  
—Du moment où monsieur s'y connaît mieux qu'eux!

V. de L'Harpagonière est sollicité au coin d'une rue par un mendiant:

—Ayez pitié d'un pauvre père de famille sans ouvrage!

Le vieux gentilhomme, d'un ton bourru:

—Ce n'est pas en restant là que vous en trouverez!

#### CHEZ UN AVOUÉ

Le client.—Alors notre affaire n'est pas encore terminée??

L'avoué.—Non, pas tout à fait, les procédures...

Le client.—... Ah! oui, oui, les procès durent!!!

—Nos vaches n'ont pas, disait une fermière. Elles n'ont plus de lait.  
—Elles ont p'têtre ben l'épidémie, répond la voisine.

—C'est impossible, quand j'les traie, c'est à peine si j'y touche, elles ne peuvent avoir les pis démis, elles ont plutôt les pis liés.

#### MIEUX QUE L'OR

Chaque petite dose du Baume Rhumal vaut son pesant d'or. 61

## LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT { Montreal, - \$4.00 par an  
Hors Montreal, \$3.00 "

À Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

## LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

Époux de  
**FONTENY**  
 et  
**LIORAT**

*Musique de*  
**PIERRE LACOME**

**Les Quatre Filles Aymon**  
 OPÉRETTE EN TROIS ACTES  
 FANDANGO

PIANO

This block contains the musical score for the piano introduction and the first part of a piece from 'Les Quatre Filles Aymon'. It features a piano introduction with a tempo marking of 'FANDANGO'. The score consists of multiple staves, including a grand staff (treble and bass clefs) and several single staves for different instruments. The music is characterized by rhythmic patterns and dynamic markings such as 'p' (piano) and 'f' (forte).

*de*  
**Madame Moïse-Truffier**

**C'EST POUR ESTELLE!**  
 ROMANCE DE FLORIAN

Par Julien T'ERSOT

Musique (dans le style ancien)

PIANO

*Andantino*  
*mf*

Ce ma - tin, dans u - ne bru - yé - re, j'ai lais - sé - cher — ces ci.

*p*

*cresc.*  
 -seaux, Quand un vieux berger en co - le - re Est ve - nu me di - re ces mots. — « Me.

*cresc.*

*pressé*  
 .chant, ton adre - se cru - el - le Me - ri - te - rait qu'on la pu - sse re - pon -

*pressé*  
*p*

1

This block contains the musical score for the romance 'C'est pour Estelle!'. It begins with a piano introduction marked 'Andantino' and 'mf'. The score includes a grand staff and several single staves. The lyrics are written below the vocal lines. Dynamic markings include 'p', 'cresc.', and 'pressé'. The piece concludes with a '1' at the end of the line.

*rall.*  
 du: « C'est pour Es, tel  
 tel Le vieux ber-ger plus rien à dit; Le vieux ber-

*rit.* **Tempo 1<sup>o</sup>**  
 -ger plus rien à dit

*p*  
 Des pe-tits la-mè-re trem-

blan-je Ne suit dans le bois, — dans les champs. Et le crie, elle se la

2

*rit. f*  
 men-te Et me de-man-de see en-fants. « Rends-les moi, rends-les moi, dit:

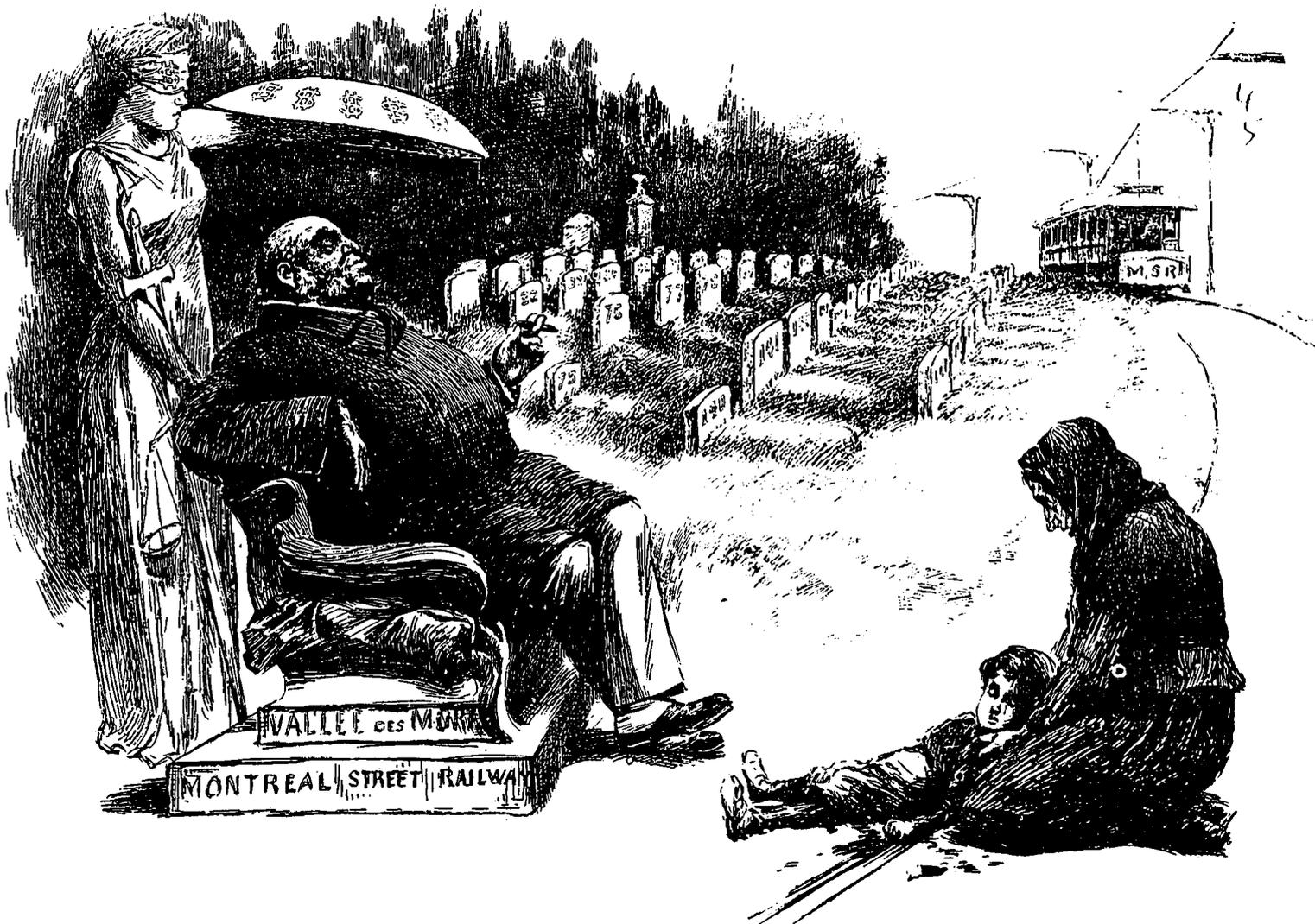
*p* *pressif* *rall.*  
 el-le, De mes a-mours c'est le doux fruit; j'ai re-pon-du: « C'est pour Es.

*rit.* *très doux*  
 -tel les, La-fau-vel-te plus rien à dit; La-fau-

*rit.*  
 -vel-te plus rien à dit.

3

TOUJOURS LES CHARS ELECTRIQUES



COMMENT ON ENVISAGE LA SITUATION A LA SYMPATHIQUE COMPAGNIE.

## CRÉPUSCULE

Le soir descend, le jour recule,  
Les bois aux contours moelleux,  
Les lointains se teintent de bleus,  
C'est le retour du crépuscule.

Les nuages n'ont plus dans l'air,  
Leur fugitive et riche opale,  
L'éther, plus opaque, est moins pâle,  
L'horizon, plus lourd, est moins clair.

Et cependant, sensible encore,  
La lumière, dans sa fierté,

Jette une dernière clarté  
Sur l'infini qu'elle décore.

Le rouge du soleil embrasse  
L'azur fragile qui se fond  
Et ces couleurs sur le ciel fond  
Et laissent une immense trace.

Et bientôt partout, dans les cieux,  
Où les lourds nuages font tache,  
Sur la terre, où Dieu nous attache,  
Tout est sombre et silencieux.

ABEL LÉTALE.

## L'ENLIZEMENT

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Ecosse, qu'un homme, voyageur ou pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La p'age est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache ; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement ; l'immense plage est unie et tranquille ; tout le sable a le même aspect ; rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus ; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de s'approcher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi ? Seulement il sent quelque chose, comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce, il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément, il n'est pas dans la bonne route ; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup, il regarde à ses pieds, ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable. Il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville, il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambes ; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse ; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessous de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus. Si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc

de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, inflexible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre, en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlizement, c'est le sépulcre qui s'est fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est un ensevelissement inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper, tous les mouvements qu'il fait l'enterrent ; il se redresse, il enfonce ; il se sent engloutir ; il hurle, il implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre ; le sable atteint la poitrine, il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaine molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte, le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit ; silences. Les yeux regardent encore, le sable les ferme : nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, trône la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît, — sinistre effacement d'un homme.

VICTOR HUGO.

## ÇA SUFFISAIT

*La femme du monde (à son jeune admirateur).*—Vous semblez en connaître bien long au sujet du mariage. Etes-vous donc marié ?

*Le jeune admirateur (d'un air blasé).*—Non, madame, mais mon père l'est.

## PAS DE CHANCE

*Mme Bouleau.*—J'ai entendu dire que votre mari avait deux revolvers et une carabine au cas où vous recevriez la visite des voleurs.

*Mme Bouleau.*—Il les avait, mais des voleurs sont venus qui les ont emportés.

## UN BON CONSEIL.

*M. Clubman.*—Ma chère, un grand médecin allemand dit que la femme requiert plus de sommeil que l'homme.

*Mme Clubman.*—Plait-il ?

*Mme Clubman.*—Oui, ma chère. Ainsi tu ferais beaucoup mieux de te coucher de bonne heure et ne jamais m'attendre le soir.

## CAUSERIE PARISIENNE

Je crois qu'il y aurait un livre intéressant à écrire sur *La physiologie du Monsieur bien mis*.

Mais un observateur, un moraliste et un psychologue n'y suffiraient pas. Il faudrait encore, pour mener à bonne fin cet ouvrage, un homme versé dans les questions de mode, un arbitre des élégances, un professeur de *chic*.

## PAS PLUS DIFFICILE QUE ÇA



I

Mlle. Fleurbaey (dans une maison où elle débutait pour la première fois, en qualité de blanchisseuse. — Vous autes, Hlandais, li ne savez pas économisé li temps. Tenez...

en démontrant que tout en ayant de l'or en poche, ils ne cherchent pas à reluire.

Le Monsieur bien mis l'est souvent par goût, mais bien des fois par nécessité.

Une tenue irréprochable est, dans une foule de circonstances, un passeport, un sauf-conduit, un parchemin, un diplôme...

Tant de gens jugent sur la façade que la mise correcte tient lieu de fortune, de talent et d'honorabilité!

Beaucoup de portes s'ouvrent devant le Monsieur bien mis, qui resteraient fermées au brave homme d'une mise simplement décente et correcte.

Avoir : 1o un bon tailleur, 2o un crédit chez lui, voilà qui constitue le secret de bien des succès.

Pénétrés de cette idée, les cambrioleurs eux-mêmes s'habillent maintenant comme des gravures de mode.

L'autre jour, deux messieurs, vêtus avec une extrême recherche : par-dessus à la mode, souliers vernis, chapeau à huit riflets, gants jaunes, monocle vissé dans l'arcade sourcilière, en un mot, deux élégants pénétraient dans une maison de la rue du Cherche-Midi.

La concierge, les voyant si bien mis, n'osa pas leur demander où ils allaient.

Au bout d'un quart d'heure, les messieurs bien mis descendaient.

— Voyez donc au troisième, — dirent-ils en passant devant la loge, — il y a une femme qui se trouve mal.

On alla à l'endroit qu'ils indiquaient... on entendit des cris, des appels étouffés.

Ils provenaient de la locataire du logement cambriolé par les deux messieurs si bien mis.

Mais qui aurait pu soupçonner des gens si *chic*, et, en même temps, si prévenants ?

Comme nous sommes loin du malfacteur classique, de Jean Hiroux et de ses guenilles !...

Du reste, il paraît qu'il y a des maisons spéciales qui fabriquent des troussees de poche en acier nickelé, à l'usage de messieurs les cambrioleurs.

Ça ne tient pas plus de place qu'un porte-cigare, mais on n'y fait pas graver ses initiales.

\* \* \*

La planète Saturne présente sur la nôtre cet avantage, qu'on y a beaucoup plus de facilité pour faire des trous à la lune, ou plutôt aux lunes, car hier encore elles étaient au nombre de huit.

Aujourd'hui, ce nombre est de neuf, grâce à un astronome américain, M. Pickering, de l'observatoire d'Harvard, qui a découvert, par la photographie, ce satellite supplémentaire.

Sur notre malheureuse terre nous en sommes réduits aux clairs de lune les plus singuliers, aussi faut-il envier le bonheur de ces Saturniens qui jouissent de clairs de lunes au pluriel.

Avec neuf lunes à leur disposition, c'est bien le diable si toutes sont nouvelles en même temps. En prenant une moyenne, on peut supposer qu'il y en a toujours quatre ou cinq en train d'éclairer le ciel, chacune à une phase différente.

J'imagine l'agréable spectacle que doit être pour un poète une lune dans son plein, une autre à son premier quartier, etc... le tout simultanément.

Pour être un monsieur bien mis, il ne suffit pas d'être propre, d'avoir de beaux habits, et d'être vêtu de neuf.

N'est pas bien mis qui veut... ni même qui en a les moyens. Je connais des richards notables qui ne sont pas des gens bien mis... quelques-uns, même, poussent cette coquetterie à rebours jusqu'à s'habiller d'une façon minable.

Certains le font par avarice, d'autres par insouciance ou pour illustrer le proverbe : "Tout ce qui brille n'est pas or"



II

... si li voulez nettoyé le bébé et sa obe, sans pède de temps... vous faites comme ça...

S'il y a des pianos dans Saturne, — et pourquoi n'y en aurait-il pas ? — les jeunes débutants doivent s'exercer sur l'air de

Aux clairs de nos lunes,  
Mon ami Pierrot.

Un astronome de bonne volonté a découvert, voici quelques années, une seconde lune à la terre, mais personne ne l'ayant aperçue, à l'œil nu, nous sommes bien forcés de la considérer ou si vous aimez mieux de la tenir pour nulle et non avenue.

Mais ce qui doit nous consoler et diminuer l'envie que nous portons aux gens de Saturne, c'est que leur neuvième lune en question, invisible pour eux, peut être ! n'est visible, qui sait ? que pour l'astronome d'Harvard.

\* \* \*

J'ai fortement vitupéré les travaux de terrassement qui se font un peu partout dans Paris, et j'ai contesté leur utilité.

Je me suis, de la sorte, attiré les reproches d'un doux archéologue de mes amis.

Lui ne se tient pas de joie. Grâce à ces fouilles, le vieux Paris ressuscite.

Il y a quelque temps, on découvrait de la sorte une tour de la Bastille... hier on a retrouvé les restes du Petit Châtelet démoli en 1782...

Plus on creusera le sol, affirme mon savant, plus on trouvera des choses anciennes et intéressantes.

Je me rappelle, en effet, avoir vu mettre à jour, quelque temps avant la guerre de 1870, les arènes gallo-romaines de la rue Monge, et je ne nie pas qu'on puisse trouver des vestiges analogues dans les différents quartiers de la capitale.

Seulement le bonheur de voir ressusciter l'ancien Paris, ou même la vieille *Lutetia Parisiorum*, ne compense pas pour moi l'inconvénient d'habiter un véritable chantier de démolitions.

A tort ou à raison, — à tort, c'est plus probable, — la destinée a fait de moi un Parisien du XIX<sup>e</sup> siècle... alors je ne vois pas pourquoi l'on me ferait vivre dans le Paris des Mérovingiens...

Il faut être de son temps... j'en suis !... sans en être plus fier pour cela, croyez le bien !...

Cependant, comme il faut contenter tout le monde, autant que faire se peut, je ne m'oppose pas à ce qu'on fasse vivre les archéologues dans les arènes, le Petit Châtelet et autres vestiges périmés du passé.

Mais, tout de même, j'incline à croire qu'ils "la trouveraient mauvaise" suivant une expression triviale, mais juste, au fond.

JULIEN MAUVRAE.

## UN SPLENDIDE COMMERCE

M. Commesespieds (qui n'a jamais vu la mer, s'adressant à un pêcheur) — A qui cette eau appartient-elle ?

Le pêcheur. — A nous, monsieur, à nous !

M. Commesespieds. — Et combien la vendez-vous ?

Le pêcheur (goguenard). — Oh, nous la vendons généralement dix sous le gallon.

M. Commesespieds. — Bon ! Je vais en prendre un gallon pour en faire goûter à ma femme.

Le pêcheur. — C'est bien.

M. Commesespieds. — Oui, mais dans quoi vais-je la mettre ?

Le pêcheur. — Vous pourriez acheter une cruche là-bas, à la ville.

M. Commesespieds acheta une cruche d'un gallon, la fit remplir d'eau de mer, paya ses dix sous

et après l'avoir déposée à la consigne des bagages, partit faire une promenade. Quand il revint, plus d'eau, la marée était basse, et notre homme de s'écrier : "Sapristi ! Ce qu'ils en font un commerce avec cette eau. A 10 sous le gallon, ils doivent rudement gagner de l'argent !"

## UN VRAI TYRAN

Bouleau. — Je vais quitter ma place, le patron est vraiment trop tyran- nique.

Rouleau. — Que t'a-t-il donc fait ?

Bouleau. — Il a établi, par un règlement, que ses employés ne devraient plus porter de moustache pendant les heures de travail.

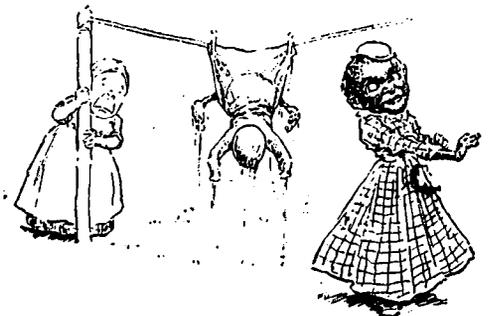
## ELLE L'AVAIT DEVINÉ

Madame. — Avez-vous dit à cette dame que j'étais sortie ?

La servante. — Oui, madame.

Madame. — A-t-elle paru en douter ?

La servante. — Non, madame, elle a dit qu'elle savait bien que vous n'y étiez pas.



III

... et voilà tout !

II. L'ÉTAIT JUSTEMENT



Elle.—Je ne me remarierai jamais, mais je pense que j'adopterai plutôt un orphelin.  
Lui.—Ah ! madame, quel bonheur pour moi. Je suis justement orphelin de père et de mère.

Amusements et Sports

MONUMENT NATIONAL

Très nombreuse chambrée, jeudi, à la soirée de famille spéciale organisée au bénéfice de Mlle Clara Reid.

C'était "le Passant", ce bijou de François Coppée, qui servait de lever de rideau.

Malgré le désagrément des spectateurs regagnant leurs places à peu près pendant toute la durée de l'acte et troublant gravement l'auditoire, le public a manifesté aux deux artistes interprétant le troubadour passant (Zanetto) et Silvia, la patricienne, tout le plaisir qu'ils lui procuraient.

M. Gustave Comte, dans la chanson des Peupliers et l'orchestre avec de jolis morceaux, ont agréablement occupés les entr'actes.

Le *Gentilhomme Pauvre*, était la pièce de résistance et, comme dans le "Passant", la bénéficiaire, avec M. J. A. Naud, en avaient assumé tout le fardeau en remplissant les deux premiers rôles.

Tous nos compliments à M. J. A. Naud, à Mlle Clara Reid, Mme Chapdelaine, MM. R. H. Duchamel et J. H. Bédard. Les autres rôles étaient remplis par MM. E. Roy, E. Tremblay et R. Bernard, ce dernier méritant une mention spéciale dans le rôle, épisodique pourtant, de Célestin, valet ahuri et mal stylé qu'il a rempli à ravir. La pièce elle-même de Damanoir et Lafargue est du genre dit "à tirades" et sert de thème aux théories humanitaires du Marquis de la Fresnaie, de Madame Godard, de Rigaud et du vieux Fargeau.

Le fonds en est quelque peu enfantin et les situations ultra-forcées.

Félicitations à nos artistes amateurs d'avoir su s'y tailler, néanmoins et grâce à leur interprétation, un très réel succès, bien souligné par les applaudissements répétés de la salle.

ELDORADO

Avec *Un Tigre du Bengale* et *Souviens-toi de Clémentine*, l'Eldorado a détenu, la semaine écoulée, le record de l'intérêt, entre tous les théâtres et spectacles de Montréal. Quand on considère la somme de travail nécessaire pour monter de semblables pièces, on reste étonné de l'accomplissement d'un tel tour de force ; la mise en scène en est compliquée et fort bien ordonnée. Les artistes sont parfaits et ont soulevé, à chaque représentation, des tonnerres d'applaudissements. Il est impossible de citer des noms, tous les interprètes, sans exception, se sont montrés audessus de tous éloges.

Cette semaine, l'Eldorado donne : *l'Enfant du Chemin de Fer*, très jolie opérette, appelée à un très grand succès et *La Perle d'Hochelaga*, vaudeville local, encore d'un auteur montréalais.

Nous ne pouvons, en ces lignes brèves, parler de cette pièce, nous nous bornerons à conseiller à nos lecteurs de l'aller voir : elle en vaut la peine.

On doit féliciter le Directeur de l'Eldorado de cette heureuse initiative : il est rare de voir, à Montréal, des premières ; c'est un régal et un honneur auxquels nous sommes sensibles.

PALLADIO.

La légende est le chien de l'histoire.—MICHELET.

UNE LEÇON DE POLITESSE

Il y a quelque temps, le patron d'une barque qui passait pour être très sévère sur la manière dont ses hommes devaient se comporter à son égard, engageait, à Melbourne, une nouvelle recrue pour un voyage au long cours.

Quand on fut en mer depuis quelque temps, le capitaine s'approcha du nouvel arrivé qui se trouvait à la barre et incidemment lui demanda :

—Comment est la direction ?

—Nord-est quart nord, répondit l'homme brusquement.

Le capitaine n'ayant pas compris la réponse, renouvela sa question et l'homme, cette fois, répondit encore plus brutalement.

Notre capitaine se fâcha : "Attendez, matelot, je vais vous montrer comment je veux qu'on me parle. Supposez pour un instant que vous soyez le capitaine et que vous me demandiez comment est la direction. Donnez moi la barre." Et il la prit pendant que le matelot, après avoir fait quelques pas, murmurait : "Comment est la direction ?"

—Nord-est quart nord, monsieur, répondit le capitaine.

—Alors restez ici pendant que je vais aller fumer un pipe, dit avec le plus grand sang-froid le matelot tandis que tranquillement il s'en allait en bourrant sa bouffade.

TROP TARD, HÉLAS !

Bouleau.—Je pense que la nouvelle loi ayant pour but d'empêcher les imbéciles de se marier est une bonne loi.

Rouleau.—Oui, mais malheureusement il est trop tard pour que nous puissions en profiter.

EXCELLENTE RAISON

Albert.—J'étais à la table voisine de la vôtre, hier, au restaurant et je ne vois pas pourquoi vous avez tant ri des sottises histoires que racontait Taupin.

Rodolphe.—C'était lui qui payait le dîner.

PAS GALANT DU TOUT

Lui.—Pourquoi une fille est-elle comme un cahier de musique ?

Elle.—Je ne sais pas, du tout, mon chéri.

Lui.—Parce qu'elle est remplie d'air.

Elle (pincée).—Monsieur !

SIMPLE CONSTATATION

—Il y a une chose au monde qui est aussi difficile à trouver que le Pôle Nord.

—Qu'est ce ?

—L'individu qui s'est perdu en le cherchant.

L'amour est un arbre, il penche de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être, et continue de verdoyer sur un cœur en ruines —VICTOR HUGO.

ELLE A ÉTÉ BIEN RENSEIGNÉE



La jolie cycliste — Où ces deux chemins aboutissent-ils ?  
Le jeune habitant — L'un conduit chez papa et l'autre va tout droit.

## MODES PARISIENNES



CHAPEAU DE DEUIL

Cet élégant chapeau pour fillette de 10 à 14 ans est tout en beau crêpe brillant. Sa forme ronde, genre canotier, en crêpe, est ornée devant par un superbe nœud de crêpe laitoné.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 539.—Cette petite robe, bien simple, est faite en gingham, avec empiècement et le col en gingham rayé pour cacher le montage de la jupe; à l'empiècement on met un volant de broderie tout au tour. On donne avec le patron un corsage ajusté; on peut s'en dispenser si la robe est faite en étoffe se lavant. Les manches ont deux coutures avec un léger pouff dans le haut et au bas un joli poignet; on peut omettre le pouff et le poignet à une robe se lavant et le remplacer par de la broderie. Lainage, cambrai, gingham, percale ou mousseline sont de jolies étoffes pour faire cette petite robe.

Il faut 3 verges, en 36 pouces, pour un enfant de 6 ans.

No 539 est coupé de 2 à 8 ans.

No 565.—La différence qu'il y a dans cette chemisette est dans la forme de l'empiècement et l'arrangement de l'ampleur du dos; l'empiècement est droit devant et dans le dos à la hauteur ordinaire aux épaules, mais va en diminuant ou en allant vers le milieu, cela donne un bel effet à la blouse; de chaque côté trois plis se rapprochant à la taille; un col droit finit le cou auquel vous pouvez attacher un col droit ou tout autre garniture. Les manches sont de la dernière nouveauté, une seule couture



No 565.—Chemisette pour dame.



No 539.—Robe d'enfant.

avec poignet rabattu. On peut faire cette blouse en toute sorte d'étoffe, soie, mousseline, nansouck ou organdi.

Il faut 3 verges  $\frac{1}{2}$ , en 30 pouces, pour une dame de moyenne grosseur.

No 565 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## TROP RÉUSSIE

Un homme fin de siècle donnait chez lui, il y a quelque temps, une représentation de magnétisme. Elle eut tant de succès que plusieurs des invités revinrent chez eux sous l'influence des esprits.

## SON OPINION

*Chicot* (faisant visiter sa nouvelle maison à *Chicard*).—Que pensez-vous de cette pièce ?

*Chicard*.—Très bien ! C'est dommage cependant qu'elle ne traverse pas de l'autre côté. Vous trouverez ça plus chaud en été.

*Chicot*.—Je ne crois pas ! Tiens, voici l'antichambre. Toute en bois dur.

*Chicard*.—Vraiment ! Je ne l'aurais jamais cru si vous ne me l'aviez dit. Il me paraissait être du bois blanc teinté et poli. Ceci est le salon de réception, n'est-ce pas ?

*Chicot*.—Oui.

*Chicard*.—On vous a triché sur ces planchers, mon vieux. Dans deux mois il y aura des fentes.

*Chicot*.—Des planchers en érable ! Je ne crois pas. Comment trouvez-vous cette cheminée ?

*Chicard*.—Elle est très jolie. Qu'est-ce ? de l'imitation de marbre blanc ? Mais c'est bien du marbre. Que c'est donc malheureux, qu'elle ne soit pas suffisamment grande. Je vous aurais donné quelques idées à cet égard si j'avais su que vous construisiez.

*Chicot*.—Je le regrette, soyez-en sûr. Que pensez-vous de la cuisine ?

*Chicard*.—Pour être franc avec vous, je ne l'aime pas du tout. Qu'est-ce que ce trou là ? Une chambre de domestique ? trop petite, mon ami. Si seulement vous aviez pris un peu sur la salle à manger afin de l'ajouter ici.

*Chicot*.—C'est vrai ! Pourquoi n'ai-je pas pensé à cela ?

*Chicard*.—Je voudrais bien avoir su que vous construisiez. Mais ceci est l'escalier et voilà la grande chambre de devant. Trop de fenêtres, mon vieux, trop de fenêtres !

*Chicot*.—Vous pensez ?

*Chicard*.—J'en suis sûr. Il n'y a plus de place pour les meubles. Ah ! voici la chambre de bain ?

*Chicot*.—Ou...i.

*Chicard*.—J'espère que vous n'avez pas payé bien cher pour cette cuvette. Elle me fait l'effet de n'être pas neuve. Qui a mis cette taile là ?

*Chicot*.—Mais c'est le constructeur.

*Chicard*.—Je le pensais. Cela semble un travail d'entreprise. Vous auriez eu ce travail beaucoup mieux fait au dehors.

*Chicot*.—Hélas ! Mais dites donc, *Chicard*, j'espère bien que vous ne direz rien à personne de tout cela.

*Chicard*.—Rien, quoi ?

*Chicot*.—Mais votre opinion sur cette maison.

*Chicard*.—Certainement non, si vous ne le désirez pas.

*Chicot*.—Non, je ne le désire pas du tout. Voyez-vous, j'ai fait construire cette maison pour la donner à quelqu'un et si votre opinion se répandait personne ne voudrait plus la prendre.

## DEUX RACINES

*La tante Froide* (regardant son mari).—L'argent est la racine de tous les maux.

*Le petit Freddie*.—Et le whisky, ma tante, l'oublies-tu ?

## INDISPENSABLE

*Le commis*.—J'aurais besoin d'une augmentation de salaire, monsieur.

*Le patron* (inquiète).—Parfaitement, et rien autre chose ?

*Le commis*.—Si, monsieur, je voudrais pouvoir sortir une heure plus tôt chaque jour afin de dépenser ce supplément.

## SON OPINION

*Mme Taupin*.—Que penses-tu des graines de fleurs que j'ai semées ?

*M. Taupin*.—Hum ! Je pense que la gravure qu'il y avait sur l'enveloppe était ce qu'on peut appeler un portrait flatté.

## TOUS MENTEURS

*Lui* (se précipitant à ses genoux).—Ah, Marie, vous serez ma femme et je serai votre esclave dévoué pour la vie.

*Elle*.—Non, vous ne le seriez pas. C'est ce que disait aussi mon premier mari et nous étions à peine sortis de l'église qu'il me disait déjà comment il entendait que je porte mes cheveux.



—Voyez-vous le bourgeois qui passe ?

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - MERCREDI, 31 MAI

## TRIO DE PROVERBES

Trop de mains font peu d'ouvrage.

x

Il faut se défier du vin du cru.

x

Le miel est doux, mais l'abeille pique.

SANCHO PANÇA.

## Une Recette par Semaine

Un docteur suédois, M. Aguer, recommande contre l'anémie un remède trop oublié, la vulgaire ortie. On peut se servir de cette plante à l'état frais ou sec : à l'état frais, on en fait en Saède un mets, une espèce de soupe qui, paraît-il, est agréable au goût en même temps que saine. La recette consiste à nettoyer les sommets des tiges fraîches et à les ébouillanter ; puis on les hache menu et on les traite comme pour faire une soupe aux herbes. A l'état sec, on tire de l'ortie une décoction qu'on boit à la façon d'une tisane.

Le Dr Aguer, qui n'a point inventé du reste le procédé et ne fait que le remettre en honneur, affirme qu'on en obtient d'excellents résultats.

BL. DE S.

Un commerçant que hante le spectre de la faillite s'écrie, en se laissant tomber sur une chaise :

—A quel saint me vouer, maintenant ?

Alors X..., d'un ton conciliant :

—Dame ! je n'en vois plus qu'un, le "saint... Dic."

# Mme J. B. DESJARDINS

SON TEINT ETAIT CELUI D'UNE MORTE! — LES DOULEURS QU'ELLE ENDURAIT DEPUIS DOUZE ANS NE PEUVENT SE DECRIRE

Il n'y a pas de meilleure preuve du mérite réel d'un remède que quand il est pris, recommandé et louangé par toutes les femmes indistinctement, les jeunes aussi bien que les femmes âgées, par les riches comme par les pauvres. Qu'y a-t-il dans les Pilules Rouges du Dr Coderre qui les rend si populaire ? La seule raison est que ce remède est fait spécialement pour les femmes et pour guérir toutes les maladies qui les affligent. Ce remède célèbre a sauvé la vie à un nombre incalculable de femmes et nous recevons des milliers de témoignages pour appuyer ce que nous disons. Madame J. B. Desjardins dit : "Sans les Pilules Rouges du Dr Coderre, je ne serais certainement pas en vie aujourd'hui. J'étais rendue au dernier degré de la faiblesse et de la débilité générale. Je souffrais de dyspepsie, constipation, palpitations du cœur qui m'affaiblissaient beaucoup et j'étais si nerveuse que je ne pouvais pas dormir. Je faisais pitié à voir, et mon teint était comme de la cire. Par un heureux hasard, un jour, je vis sur un journal une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre. Remplie de courage, je commençai de suite à en prendre. Dès la première boîte je me sentis beaucoup mieux. Alors, avec confiance, je continuai fidèlement leur usage. Maintenant, je ne suis pas la même personne, j'ai engraisé, mon teint est bon et je ne souffre plus. Vu mon mauvais état de santé, mon bébé qui est âgé de sept mois, était faible et tous les jours souffrant, à présent il est gros et vigoureux. Depuis que je suis guérie, j'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à un grand nombre de femmes et je les recommande de nouveau, car quelles que soient leurs maladies, elles seront guéries." Mme J. B. Desjardins, No 3 avenue Larin, Montréal.

Les femmes ne sauraient prendre trop de soin de leur santé. C'est la chose la plus importante dans leur vie. Sans la santé aucune femme ne peut être heureuse. Rappelez-vous cela. Une femme qui souffre de faiblesse féminine, éruption, constipation, douleurs dans le dos et les côtés, étourdissements, palpitations du cœur, maux de tête, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds et les mains enflés, violentes chaleurs suivies de frissons, la



MME J. B. DESJARDINS

tête lourde et une multitude d'autres symptômes qui leur sont particuliers, ne devrait pas rester dans cet état, mais s'empresse de se mettre immédiatement sous le traitement bienfaisant des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les jeunes filles, les jeunes épouses et les femmes âgées, toutes également bénéficieront des grandes vertus de cet incomparable spécifique.

Pour l'intérêt seul de toutes les femmes, nous avons constamment à leur disposition des éminents spécialistes. Ces médecins ne traitent que les maladies des femmes. Nous vous invitons à les consulter. Qu'ils vous prennent ou non les Pilules Rouges du Dr Coderre, écrivez-leur quand même, dites-leur tout ce que vous éprouvez, tout ce que vous souffrez. N'ayez aucune crainte, eux seuls verront vos lettres, qui seront tenues secrètes. Adressez : "Département Médical, Boîte 2306, Montréal." Celles qui préfèrent voir nos médecins personnellement seront les bienvenues en s'adressant au No 274 rue St-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, de 10.30 a. m. à 5 p. m. N'oubliez pas que toutes les consultations personnelles ou par écrit sont absolument gratuites.

Attention aux pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cent la boîte, elles sont toutes des imitations. Dose pour dose, une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'une bouteille de remède liquide que vous payez \$1.00. Ces remèdes liquides contiennent tous de l'alcool et doivent leurs stimulations à l'alcool qu'ils contiennent. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les maladies des femmes. Evitez les remèdes annoncés pour guérir tous les maux. Si vous ne trouvez pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre où vous demeurez, vous n'avez qu'à nous écrire en nous envoyant 50c. en timbres pour une boîte, \$1.25 pour trois boîtes ou \$2.50 par lettres enregistrées ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde — pas de douane à payer. Adressez : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Mme Calino reçoit de son mari, qui est dans le Midi, une dépêche lui donnant des nouvelles de sa santé.

—Quelle merveilleuse invention que le télégraphe ! s'écrie l'épouse fidèle, comme ça va vite ! Ainsi, tenez, voici une dépêche qui vient de Nice et la gomme est encore humide !

C'EST DÉSAGRÉABLE

L'enrouement est désagréable ; il fait souffrir. Prenez du Baume Rhumal, il disparaîtra. 62

Le client — Garçon ! Il doit y avoir quelque chose de dérangé dans cette théière, voilà un quart d'heure que j'es-aie de la faire couler sans y réussir.

Le garçon. (sardonique) — Pas la faute de la théière, m'sieu ; c'est le thé, qui est si peu fort qu'il ne peut arriver à monter dans le goulot.

\*\*

A l'occasion de la reprise d'une pièce de Labiche, un journal parisien raconte une mésaventure arrivée au célèbre vaudevilliste.

C'était en face du théâtre du Gymnase qui, grâce à Emile Augier, ne connaissait, dans ce temps-là, d'autre four que celui où se fabriquait, au fond d'une boutique inscrite dans l'immeuble, la célèbre galette qui faisait les délices des amateurs de l'époque.

Labiche, qui venait d'acheter une de ces galettes, traversait le boulevard, quand il crut reconnaître Augier dans la tournure d'un monsieur qui marchait devant lui.

Le sachant également très friand de galette, l'auteur de la "Cagnotte"

n'hésita pas à faire à son collaborateur une surprise qu'il jugeait brillante.

L'ayant rejoint jusqu'à marcher sur ses talons, il avança le bras brusquement et lui enfonça un énorme morceau de galette dans la bouche, disant :

—Tiens, mange, gavage, vilain gourmand !

Le vilain gourmand se retourna furieux, étouffant.

Ce n'était pas Augier !

Vous voyez d'ici la tête de Labiche.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.  
de Gonzague.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell : Main 2818

# Le Souper Indispensable

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter

tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger

tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire

que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

# BOVRIL

# FEMMES SOUFFRANTES



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe ?

Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien ?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes ?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir ?

Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

MAIS si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, CROYEZ-MOI, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement GUÉRIT lorsque les autres MANQUENT.

## ... Livre Gratis ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

### Bibliographie (1)

Accusons réception d'une brochure ayant pour titre : "Le Moteur Centripète" et pour auteur M. d'Orsonnens.

M. d'Orsonnens base tout un système mécanique sur la force attractive de la terre qu'il prétend discipliner et transformer en mouvement quasi perpétuel ?

Dans les quarante et quelques pages composant sa brochure, M. d'Orsonnens développe son idée dont nous lui laissons toute la responsabilité tout en rendant justice à l'ingéniosité dont il fait preuve dans ses explications.

Nous attendons une machine construite sur les données nouvelles et réservons pleinement notre opinion jusqu'à ce moment.

L. P.

### GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

**Florida.**—Economie domestique, amour du travail et de l'ordre, activité. Nature pondérée, douce, timide et conciliante. Pas d'ambition.

**Bernadette de Lovell No 13.** Amour de l'ordre. Caractère froid, pesant bien les choses. Nature droite, franche et bienveillante, très ferme, du reste.

**Brin d'herbe. Montréal.**—L'autre "Brin d'herbe" vient de la campagne. Délicate et tendre nature, esprit rêveur et sentimental. Beaucoup d'imagination et grande sensibilité. Talent musical.

**For the one I love.** Nature très irrégulière, originalité et indépendance de caractère. Curiosité, amour de l'étude et bon courage physique.

(1) *Le Moteur Centripète*, par E. d'Orsonnens. Chez A. Bureau & Frères, imprimeurs, 9 rue O'Connor, Ottawa.

**Vipère.**—Ambition extrême, énergie, persévérance, activité et courage. Volonté très forte, discrétion et ruse. Peu de sensibilité.

**Joseph.**—Caractère peu communicatif, très franc et très loyal, pourtant. Bonne entente des affaires. Sobriété, discrétion et prudence.

**Jarnicotin.**—Intelligence mercantile et esprit d'entreprise; peu d'ambition, pourtant, et un manque de persévérance déplorable.

**Tyranne ?.**—Imagination romanesque, peu de sensibilité. Caractère à la fois hautain et souple. Ambition effrénée. Volonté tenace.

**Emilienne B. P.**—Tendances artistiques. Nature impressionnable et ardente. Caractère violent et emporté, pas rancunier, cependant. Inconstance.

**Primolinc.**—Grandes tendances à la paresse. Caractère indolent, égoïste. Inconstance en amour. Audace et amour propre.

**Gaston de Presle.**—Indépendance de caractère. Audace et énergie. Imagination ardente et active. Amour des voyages et du sport.

**Naima.**—Franchise, timidité et confiance. Nature extrêmement impressionnable. Amour de l'ordre. Constance dans l'affection.

**M. F. B. A.**—Sens artistique. Délicatesse et simplicité de goût. Beaucoup d'imagination. Volonté peu énergique et facilement contrôlable.

**Ghans de Trachemberg.**—Volonté tout à fait persévérante. Esprit observateur. Bon pouvoir de persuasion. Franchise et fermeté.

**Charme vainqueur de F. R.**—Beaucoup d'imagination, une nature vive, ardente, autoritaire, de l'énergie et beaucoup d'initiative.

**Echo.**—Timidité, bonté, douceur et crainte. Manque absolu de volonté. Nature faite pour suivre en tout le premier penchant.

**Marie Edmée.**—Bonnes dispositions à l'amour. Franchise, générosité et bienveillance. Esprit d'ordre et amour du travail. A votre question je réponds: oui.

**Patiras.**—Manque de discernement et de persévérance. Caractère violent et emporté. Assez bonne sensibilité pourtant.

**Prisco.**—Dissimulation et ruse. Caractère ambitieux, aventureux et entreprenant. Volonté tenace quoique souple. Persévérance.

**E. Pluribus unum.**—Délicatesse de sentiments. Nature primesautière et enjouée. Franchise peu apparente. Sensibilité de même.

**Re mi Doré.**—Nature frivole et capricieuse. Amour du théâtre, des bals et du flirt. Bon talent pour la musique. Délicatesse de goût.

**Cyrano.**—Nature tout à fait énergique. Très grande puissance de perception. Activité et ambition. Esprit intuitif et délicat.

(A Suture.)

.. Pauvres comme Riches ..

## Veulent être guéris au plus tôt

C'est pourquoi les remèdes dans lesquels il n'entre que des produits sélectionnés et chimiquement purs doivent toujours être recherchés et pris de préférence aux produits de second ordre dont on a tout à craindre.

### Les Tablettes Royales du Dr Rollens

sont, sous ce rapport, recommandables et supérieures.

ON LES EMPLOIE avec sûreté et efficacité dans tous les cas de

#### CHLOROSE, d'ANEMIE, de CONSOMPTION.

Quand le sang est appauvri, il faut l'enrichir; quand les joues sont pâles, il faut leur rendre leurs couleurs; quand l'amaigrissement ruine le système, il faut le tonifier, le reconstituer. C'est dans ces cas que les TABLETTES ROYALES font merveille. Les jeunes filles, les femmes les prennent pour se guérir des maladies particulières à leur sexe. Elles en éprouvent toujours du soulagement et avec de la persévérance voient leurs forces renaitre et la santé leur revenir.

Vous qui souffrez, n'hésitez plus, les TABLETTES ROYALES DU DR ROLLENS guérissent.

Une boîte suffit toujours pour soulager.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte, ou au No 79 rue St-Jacques, 3ème étage. On peut également donner sa commande par la poste: 6 boîtes pour \$2.50. Ecrire à

### La Compagnie Chimique Royale

Boite a la Poste 974

MONTREAL

Correspondance confidentielle.

### Corsets (D & A) J. B. A. LANCTOT

(P. N.) 152 rue St-Laurent  
(P. D.) Fabricant de gants

Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le BOUT des AIGLES est RIVE; ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc.

Corsets d'été en NET de santé, 35c en mon'ant.

Corsets réparés à peu de frais.

Corsets pour enfants, 25c.

### J. B. A. LANCTOT

Téléphone Main 3187, le page du nouveau livre.

Le futur locataire à la concierge: —Vous avez un magistrat dans la maison? —Oui, monsieur... —Et vous appelez ça une maison tranquille et habitée bourgeoisement?

## ELDORADO

Café-Concert Français  
Coin des Rues Cadieux et Ste-Catherine

### SEMAINE DU 15 MAI L'Enfant du Chemin de Fer

Opérette en un acte  
LA PERLE D'HOCHELAGA

Vaudeville en un acte.—Œuvre locale représentée pour la première fois

Danseurs Excentriques, Chanteurs  
Comiques, Chanteuses Paroliennes  
Le plus grand confort. Les meilleures boissons

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2½ heures  
Soirée... à 8 heures

Entrée: 10 cents

Place aux Loges, 25c; Loge entière, \$1.00

TELEPHONE BELL, EST 1621

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON,  
F. X. BILODEAU.

Régisseur: S. DURANTEL.

Mots terribles prononcés dans un jeune ménage, où la question de divorce est posée:

Elle, lisant le journal.—Encore un ménage d'un an qui divorce.

Lui, avec un soupir.—Et dire que, si nous nous étions mariés il y a un an, nous serions peut être divorcés aujourd'hui!

## J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

### CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"  
Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes.  
Poses artistiques. . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

### Gants de Kid

Bleu, Vert, Heliotrope,  
Rouge Corail, Violet,  
Brides Blanc ou Noir.

Gants de Kid 4 Boutons  
couleur ou noir  
50c la paire.

Gants réparés à peu de frais.

BON MARCHÉ.—Gants et Menottes,  
soie, talitas, coton pour Dames et Enfants.  
Prix 10c, 15c, 25c et plus la paire.

Spécial: Crème et Blanc.

152 RUE ST-LAURENT.

Fabricant de Gants

### Concours de Bébés du Samedi

## COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No.....

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

### COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

### PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

## Coupon No 51

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

**Réclamation.**

L'employé. — Monsieur, je fais la même besogne que mon collègue Eugène et je gagne trente francs par mois de moins. Est-ce juste ?

Le patron. — Non, mon ami, vous avez raison. Je vais diminuer Eugène de trente francs...

Derniers moments d'un condamné à mort.

Le directeur. — Du courage ; que désirez-vous ?

Le condamné. — Qu'on me laisse vivre jusqu'à la fin de "l'affaire".

Dialogue entre un Marseillais et un Bordelais, sur la plage de Royan, devant un bateau de pêche tout ruisselant de sardines.

— A Marseille, on n'en pêche pas autant de sardines.

Le Marseillais avec flegme :  
— Non, c'est vrai, mais, chez nous, celles qu'on prend sont à l'huile.

**UN HOMME HEUREUX**

L'homme heureux c'est celui qui emploie le *Baume Rhumal* pour chasser son rhume. 63

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 181**



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle A Aubertin, A J Gadoua, J Livernois, O Warnault, Montréal ; Mlle R A Darche, A Roux, Danville, Q ; H Fortier, Lévis, Q ; L A Cadorette, J A P Morin, J A B Morin, St Hyacinthe ; A Boutin, St Roch de Québec ; Mlle A Paquette, Lewiston, Me.

Q ; H Fortier, Lévis, Q ; Mlle A Paquette, Lewiston, Me.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : A J Gadoua, 109 Visitation, J Livernois, 15 Marie Anne, Montréal ; Mlle R A Darche, Danville,

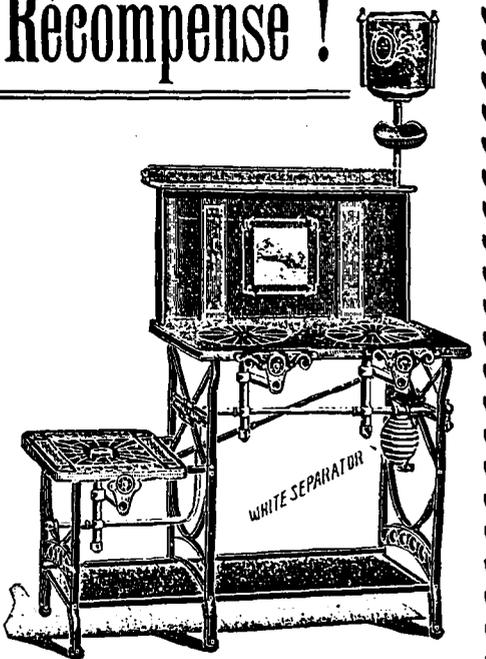
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**\$500 de Récompense !**

... A toute personne qui pourra fournir une preuve que le

**Poele a ...  
Gazoline ..  
'Insurance'**

n'est pas le Meilleur et le plus Sur de tous les poêles à Gazoline actuellement en usage. La *Valve de Sécurité* à fermeture automatique le rend parfaitement sûr. PAS D'EXPLOSION POSSIBLE AVEC LE POELE "INSURANCE".



Outre ces qualités essentielles, le POELE "INSURANCE" est plus économique, plus simple à opérer, plus facile à conserver propre et fonctionne mieux que n'importe quel autre poêle à Gazoline.

Si vous désirez vous procurer un poêle à Gazoline, ne manquez pas de venir voir les nôtres, ils vous plairont certainement car ils sont ...

.... Les Plus Perfectionnés sur le Marché....

**AMESSE & CIE**, Agents Généraux pour le Canada  
No 1818 Rue Ste-Catherine  
TEL. BELL: EST 1535 MONTREAL

... Agents Demandés ...

Un provincial à Paris :  
— Dis-moi, mon ami, que signifie cette inscription : "English spoken here", qui est sur cette vitrine ?  
— Cela veut dire : Ici on parle anglais.  
— Alors n'entrons pas dans ce magasin, car nous ne savons l'anglais ni l'un ni l'autre.

Un étranger débarque, vers les huit heures du soir, dans un grand hôtel.  
— Garçon, combien coûte le déjeuner dans cette maison ?  
— Quatre francs, monsieur.  
— Et le diner ?  
— Six francs.  
— Le voyageur (après réflexion). — Alors, servez-moi à déjeuner.

**LA SOCIÉTÉ**

**Co-Opérative des Frais Funéraires  
EST DÉMÉNAGÉE**

AU

**No 1756 Rue Sainte-Catherine**

Ancien Bureau de la Banque d'Hochebourg, Succursale Centre.

**N.B.**—Ce Bureau est situé presque vis-à-vis l'ancien, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
 PAR L'EMPLOI DES  
**DENTIFRICES**  
 Elixir, Poudre et Pâte

**DES BÉNÉDICTINS**  
 del' **Abbaye de Soulac**  
 Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur **P. BOURSAUD**  
**VENTE EN GROS :**  
**SEGUIN, BORDEAUX**  
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les **BONNES PARFUMERIES**  
**PHARMACIES** et **DROGUERIES.**  
**MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.**

GRAND PRIX EXP<sup>INT</sup> LYON 1889.  
 HORS CONC<sup>TS</sup> BORDEAUX  
 MEMBRE DU JURY 1893.



Prix du petit flacon, 50 cents

**ROYER & ROUGIER FRERES, 1597 Rue Notre-Dame, Montreal, seuls agents pour le Canada.**

**VIN**  
**St. Leon**

Naturel  
 Tonique  
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
 Seuls Agents pour le Canada.



**50 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>C</sup>ODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**  
 (Composées)  
**De McGALE**

POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

**Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.**

**HORACE PEPIN**  
**Dentiste**  
 162 RUE SAINT-LAURENT  
 Montréal.

**MALADIES DE LA PEAU**  
 Rille, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

Entre ménagères, aux Halles :  
 — Si ces tempêtes continuent, la marée va être hors de prix pendant tout le carême.  
 — Ne m'en parlez pas ! Et voilà qu'on parle justement de supprimer le passage du Saumon !...

**Pour Fortifier Au Printemps**

Rien n'égale le bain Turc moderne suivi de quelques minutes dans la chambre à vapeur, aux **BAINS LAURENTIENS** — il fait disparaître les impuretés du système et tonifie tout le système.

**BAINS LAURENTIENS**  
 Angle des rues Craig et Beaudry  
 JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.  
 W. G. Townsend, Gérant.

Cours d'histoire.  
 Le professeur. — Que fit Jules César quand il se fut emparé des "Gaules" ?  
 L'élève, qui à ses moments perdus taquine le goujon. — Il pécha à la ligne.

**La Maison**

Que vous habitez maintenant content-elle plus de chambres que celle que vous venez de laisser ? Si oui, cela veut dire qu'il vous faut

**Plus de Meubles**

Ne vous privez pas du confort, ni de l'avantage d'acheter ces **MEUBLES** de nous quand ils vous sont offerts à des conditions si libérales. Par notre nouvelle méthode, nous vous épargnons de 10 à 25 pour cent.

Ouvert le soir jusqu'à 10 heures

**F. LAPOINTE**

Le Marchand de Meubles reconnu vendre aux prix les plus bas.

1551 Rue Ste-Catherine  
 (Magasin actuel)

1447-1449 Ste-Catherine  
 (Nouveau Magasin)

Notre Magasin qui est en construction sur la rue Montcalm sera le seul destiné au crédit sous la garantie de Monsieur F. Guibord ; d'ici à ce qu'il soit terminé, veuillez vous adresser à ce monsieur, 1551 Ste-Catherine.

M. Prudhomme lit le compte rendu de la dernière exécution capitale.  
 — O ironie, dit-il, à cet homme qui allait mourir, on a offert de l'eau-de-vie !

\* \* \*

Un vrai mot de la fin.  
 On demandait à un critique dramatique tout à fait "dans le mouvement" s'il avait assisté à l'exécution de Péguy.  
 — Non, répondit-il simplement, je n'aime pas les spectacles coupés.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 183**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

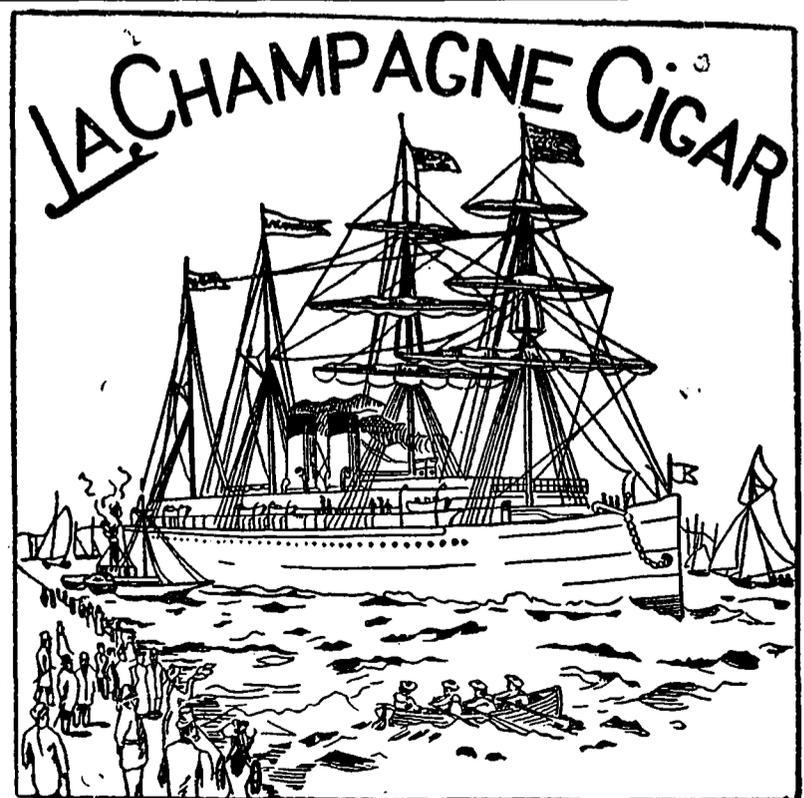
Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : **JOSEPHITE S'EN ALLANT AU MARCHÉ.**

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le **SAMEDI**, Montréal

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 21 mai, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consécutives : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.